
CORRESPONDANTS - CORRESPONDENTS

Iris BERLATZKY, Director of Documentation Project - The Menachem Begin Heritage Center, Jerusalem - Israël ; **Michael André BERNSTEIN**, University of California, Berkeley - U.S.A ; **Sidney BALKOSKY**, Professor of History, University of Michigan-Dearborn - College of Arts, Sciences and Letters, Dearborn - U.S.A. ; **Paula J. DRAPER**, Ph.D. (History), Independent Scholar, Toronto - Canada ; **Hubert GALLE**, Maître de Conférences, Université Libre de Bruxelles - Belgique ; **Isabelle GAVILLET**, Assistante d'enseignement et de recherche. Centre de Recherche sur le Médias. Université de Metz - France ; **Henry GREENSPAN**, Consulting Psychologist and Lecturer in Social Science, Residential College - University of Michigan, Ann Arbor - U.S.A. ; **Gideon M. GREIF**, Historien - Yad Vashem - Israël ; **Judith HASSAN**, Director of Services for Holocaust survivors, refugees and their family based at Shalvata - Therapy Centre of Jewish Care, Founder of the Holocaust Survival Centre, London - UK ; **Massimo IANNETTA**, Cinéaste, Collaborateur associé, Fondation Auschwitz, Bruxelles - Belgique ; **Giuseppe PALEARI**, Responsable bibliothécaire de la bibliothèque communale de la commune de Nova Milanese - Italie ; **Fabienne REGARD** - Institut de Hautes Etudes Internationales, Genève - Suisse ; **Roger SIMON**, Professor, Department of Curriculum Teaching and Learning - Ontario Institute for Studies in Education - University of Toronto - Canada ; **Stephen D. SMITH**, Director, Beth Shalom Holocaust Memorial Centre, Nottinghamshire - UK ; **Nina TOUSSAINT**, Cinéaste, Collaboratrice associée, Fondation Auschwitz, Bruxelles - Belgique ; **Alexander VON PLATO**, Geschäftsführender Direktor des Institut für Geschichte und Biographie der FernUniversität Hagen - Deutschland ; **Alice VON PLATO**, Doktor, Wissenschaftliche Mitarbeiterin - Historisches Seminar, Universität Hannover - Deutschland ; **David WOLGROCH**, Psychotherapist, Shavalta - Holocaust Survivor Centre - London - UK.

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION - EDITORIAL OFFICE

Yannis THANASSEKOS, Annick M'KELE, (Fondation Auschwitz - Belgique).

VENTES ET ABONNEMENTS - SUBSCRIPTIONS AND SINGLE COPIES

Editions du Centre d'Etudes et de Documentation
Fondation Auschwitz - 65 rue des Tanneurs - 1000 Bruxelles - Belgique

Tél : 02 512 79 98 - Fax : 02 512 58 84

e-mail : info@auschwitz.be - www.auschwitz.be

Prix de vente - *Order by Number* - Frais de port inclus / *including postage* :

Europe : 15 € - Others : 17 € (US \$20)

Ce numéro a été coordonné et réalisé par Madame Annick M'Kele, Collaboratrice scientifique à la Fondation Auschwitz, Mesdames Carine Bracke et Nadine Praet, Assistantes techniques et administratives
This number has been realized and coordinated by Mrs. Annick M'Kele, Scientific Assistant at the Auschwitz Foundation.

Les articles publiés dans le Cahier International sur le témoignage audiovisuel n'engagent que la responsabilité des auteurs - *The authors are responsible for their contributions in the International Journal on audio-visual Testimony.*

ISSN = 0772-652X

(c) Centre d'Etudes et de Documentation - Fondation Auschwitz
Bruxelles 2007

Sommaire - Contents

Bref message du Président de la Fondation Auschwitz

BARON PAUL HALTER

Brief Message from the President of the Auschwitz Foundation 5

**Dossier : Auschwitz, 60^e anniversaire
de la libération des camps dans le champ audiovisuel français**

*File : Auschwitz, 60th anniversary of the liberation
of the camps in the French audiovisual field*

JACQUES WALTER

Auschwitz, 60^e anniversaire de la libération des camps.

Les enjeux testimoniaux et historiques d'une cérémonie sur TF1 7

BÉATRICE FLEURY

Quand France 2 commémore l'ouverture des camps d'Auschwitz 37

VINCENT LOWY

Un témoignage sans témoins. Réflexions sur le film

Il faudra raconter de Pascal et Daniel Cling (2004) 51

JONATHAN HAUDOT

Soixantième anniversaire de la libération des camps :

le discours méta-médiatique d'*Arrêt sur images* 59

GERDA KLINGENBÖCK

Between Memory and Audiovisual Representation:

**Changes of Paradigm, Questioning the Approach to the «Eyewitness»
in the «Digital age» (with examples from the audiovisual work
of the Ravensbrück VideoArchive and the Mauthausen Survivor**

Documentation Project) 71

VINCENT LOWY ET CHRISTIAN BONAÏ

**La propagande sanitaire par le film documentaire en France
et en Allemagne : Réflexions à partir de deux exemples du milieu
des années 30 : *L'œuvre Grancher et Erbkrank* 85**

AMELIA KLEIN

**Filling In The Gaps Through Holocaust Video-testimony :
What Do Grandchildren Learn ? 101**

CARLA GIACOMOZZI ET GIUSEPPE PALEARI

**Recherche historique sur les sources orales :
Le cas des camps dépendants du Lager de Bolzano 117**

NATHAN BEYRAK

**Homage to Borges : Oral Documentation as an
attempt to Turn Loss Into Legacy 121**

ÉVA KOVACS

**The discontinuity of memory :
Relativizing the Shoah by the extreme rightwing
youth in Hungary 127**

CLAUDE LACOUR

Rencontres 137

Appel du Secrétariat de Rédaction

Invitation from the Editorial Secretariat 143

**Liste des thèmes proposés pour exploration par les membres
du Comité de Rédaction du Cahier International 145**

*List of the Research Themes proposed by the Members
of the Editorial Board for Treatment in the International Journal 148*

Table des matières des numéros précédents

Contents of all Journals 151

Bref message du président de la Fondation Auschwitz, Baron Paul HALTER

Dans cette treizième livraison de notre *Cahier International*, nous avons le plaisir de publier les résultats d'une enquête particulièrement intéressante sur la façon dont la télévision française a traité et répercuté le soixantième anniversaire de la libération d'Auschwitz. Cette enquête a été réalisée par Jacques Walter, Béatrice Fleury et Vincent Lowy, professeurs au Centre de recherche sur les médiations (CREM) de l'université Paul Verlaine à Metz ainsi que par Jonathan Haudot, doctorant au CREM.

Ensuite, nous complétons cette édition de notre *Cahier international* par une autre série de contributions présentant chacune un intérêt particulier :

L'article de Gerda Klingenböck, assistante en Histoire Contemporaine à l'université de Vienne, porte sur le témoignage à l'heure de la digitalisation et est basé sur les exemples des archives audiovisuelles de Ravensbrück et Mauthausen. Vincent Lowy, professeur au Centre de recherches sur les médiations de l'université Paul Verlaine à Metz et Christian Bonah, professeur à l'Institut de Recherches Interdisciplinaires sur les Sciences et la Technologie (IRIST) de l'université Louis Pasteur à Strasbourg, nous propose une collaboration ayant pour sujet la politique eugéniste du III^e Reich, axe fondamental de la criminalité nazie. Il s'agit d'une étude comparative entre deux œuvres cinématographiques, l'une allemande,

l'autre française, mettant en relief les points de similitude et de différence quant au traitement des malades mentaux, «asociaux», etc... en France et en Allemagne dans les années trente. La contribution d'Amelia Klein, docteur à l'université de Deakin à Melbourne, fournit de précieux renseignements sur l'importance mémorielle et psychologique du témoignage audiovisuel auprès de la troisième génération. A travers les archives audiovisuelles de témoignages relatifs aux camps annexes du Lager de Bolzano dans le Nord de l'Italie, Carla Giacomozzi et Giuseppe Paleari traitent d'une réalité peu connue du grand public et peut-être également des chercheurs. Nathan Beyrak, directeur *Words and Images* du *Jerusalem Literary Project*, revient quant à lui sur l'importance du témoignage audiovisuel et de son intérêt pour des disciplines autres que la recherche historique en se basant sur des témoignages qu'il a lui-même l'occasion de récolter. L'article d'Eva Kovacs, Sociologue au Centre d'études d'Europe centrale à Budapest, traite de la faible transmission de la mémoire de la Shoah en Hongrie et de son processus de relativisation par deux groupuscules d'extrême-droite hongrois. Enfin, l'objet de l'article de Claude Lacour a pour fondement une rencontre humaine et générationnelle, historique et personnelle, qui superpose le vécu d'un ancien déporté, et le partage, parfois hésitant, de ses souvenirs avec les jeunes générations.

*Brief message from the President
of the Auschwitz Foundation,
Baron Paul HALTER*

In this thirteenth edition of the *International Journal*, we are pleased to publish the results of a particularly interesting investigation on the way in which French television treated and reflected the sixtieth birthday of the release of Auschwitz. This investigation was carried out by Jacques Walter, Béatrice Fleury and Vincent Lowy, professors at the Research Center on Mediations (CREM) of the University Paul Verlaine in Metz as well as by Jonathan Haudot graduated at the CREM.

We supplement then this edition of our *International Journal* by another serie of contributions presenting each one a particular interest :

The article of Gerda Klingenböck, assistant professor in Contemporary History at the University of Vienna, relates to the testimony at the age of digitalization and is based on the examples of the audio-visual files of Ravensbrück and Mauthausen. Vincent Lowy, professor at the Research Center on Mediations of the University Paul Verlaine in Metz and Christian Bonah, professor at the Institute of Interdisciplinary Research on Sciences and Technology (IRIST) of the University Louis Pasteur in Strasbourg, propose a collaboration concerning the eugenic policy of the Third Reich, one of the fundamental axis of Nazi criminality. They present a comparative study

between two cinematographic works, one German and the other one French, highlighting the points of similarity and difference in the treatment of mental illnesses, “asocials”, etc... in France and Germany in the thirties. The contribution of Amelia Klein, doctor at the University of Deakin in Melbourne, provides precious informations on the educational and psychological importance of audio-visual testimony for the third generation. Through the audio-visual files of testimonies relating to the additional camps of the Bolzano Lager in the North of Italy, Carla Giacomozzi and Giuseppe Paleari deal with a reality that the general public and perhaps even the researchers ignore. While basing himself on testimonies that he had the opportunity to collect, Nathan Beyrak, director of *Words and Images of The Jerusalem Literary Project*, insists on the importance of audio-visual testimony and its interest for disciplines other than the historical research. The article of Eva Kovacs, sociologist at the Research Center of Central Europe in Budapest, handles with the lack of transmission of the memory of the Shoah in Hungary and its process of relativization by two Hungarian small groups of extreme-right. Lastly, Claude Lacour presents a human, historical and personal encounter that superimposes the live of a former deportee and the share of his memories with the younger generations.

JACQUES WALTER

Centre de recherche sur les médiations
Université Paul Verlaine-Metz (France)
France

Auschwitz. 60^e anniversaire de la libération des camps

Les enjeux testimoniaux et historiques d'une cérémonie commémorative sur TF1

Le 27 janvier 2005, TF1 diffuse une émission intitulée *Auschwitz. 60^e anniversaire de la libération des camps*, produite par ses soins et par ceux de Polskie Radio/Telewizja.

Pour une première approche de cette émission, on dispose du communiqué de la chaîne, reproduit ci-dessous :

Boulogne, le 24 janvier 2005

TF1 COMMUNIQUE

60^{ème} Anniversaire de la Libération
du camp d'Auschwitz
Jeudi 27 janvier 2005

En direct de 14h 00 à 16h 30

Une émission proposée par la direction de l'Information - Robert NAMIAS

Présentée par Jean-Claude NARCY
et Charles VILLENEUVE

Réalisée par Gilles AMADO

Invités : Henriette COHEN et Daniel URBEJTEL,
anciens déportés d'Auschwitz et Hélie de SAINT MARC
ancien résistant et rescapé de Buchenwald

Le 27 janvier, TFI rend hommage aux victimes de l'Holocauste en retransmettant en direct la cérémonie du 60^{ème} anniversaire de la libération du camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau.

Commentée par *Jean-Claude Nancy* et *Charles Villeneuve*, cette cérémonie internationale réunira plusieurs chefs d'État et tous les chefs de gouvernement d'Europe : aux côtés du président polonais *Aleksander Kwasniewski*, *Jacques Chirac*, *Vladimir Poutine*, le président israélien *Moshe Katsav*, le nouveau président ukrainien *Victor Iouchtchenko*... lors d'une commémoration placée sous le signe du souvenir et du recueillement, dans l'enceinte même du plus grand camp de la mort.

Des survivants, anciens déportés, dont *Simone Veil*, livreront leur témoignage devant quelque dix mille invités parmi lesquels de nombreuses délégations de jeunes venus du monde entier.

Point d'orgue de cette cérémonie du souvenir, tous les chefs d'État viendront s'incliner devant le monument érigé à la mémoire des victimes. À Auschwitz, près d'1,2 millions d'hommes, de femmes et d'enfants ont été exterminés. Ce camp est devenu le symbole de l'un des plus grands crimes contre l'Humanité. Le 27 janvier 1945, les soldats de l'Armée Rouge libèrent le camp et découvrent l'horreur.

Cette spéciale, retransmise en mondovision, donnera aux téléspectateurs la possibilité de vivre en direct cette commémoration, qui sera ponctuée de témoignages d'anciens déportés, aux côtés de *Jean-Claude Nancy* et *Charles Villeneuve*. Sur place, *Antoine Guélaud*, *Gauthier Rybinski* et *Antoine Lefèvre* seront les envoyés spéciaux de la rédaction.

En ouverture de cette émission spéciale, TFI proposera un reportage réalisé par *Antoine Guélaud* et *Florence Nicol* consacré à l'organisation mise en place par les nazis dans ce camp, mais aussi dans tous les autres camps d'Europe. Un document basé sur des images d'hier et d'aujourd'hui.

Autre temps fort de ce rendez-vous, un entretien avec *Simone Veil*, recueilli par *Jean-Claude Nancy* pour tenter de mieux comprendre ce qu'elle a vécu, en déportation, à l'âge de 17 ans.

DIRECTION DE LA COMMUNICATION

Service Presse de l'Information Tél. : 01 41 41 17 50

Pour une description plus affinée, on peut compléter ce tableau avec les renseignements fournis *a posteriori* par la base de l'Institut national de l'audiovisuel (Ina). L'émission, d'une durée de 3 h 40 (13 h 57-17 h 37), y est qualifiée de « composite » et appartient au genre « retransmission ; montage d'archives ». Selon la même source, sa thématique est « histoire ; information ». Pour Médiamétrie, le classement en est

« information ; événement exceptionnel ». Elle est organisée en trois parties d'une longueur inégale : un plateau (4'), un « reportage » (20') et un plateau (3 h 15). Les invités - *Henriette Cohen*, *Daniel Urbejtel* et *Hélie de Saint-Marc* - sont présentés par l'Ina comme des « rescapés des camps de concentration ». Le journaliste *Antoine Guélaud* intervient en direct et en duplex d'Auschwitz-Birkenau où il commente la

cérémonie ; on nous précise que c'est «sous une tempête de neige». Quant au «reportage», il est indexé de la sorte : «Reportage évoquant la collaboration de la France de Vichy avec les nazis dans la mise en œuvre de l'extermination des juifs, notamment au camp de transit de Drancy ou au camp du Struthof en Alsace. Puis évocation des horreurs vécues à Auschwitz et du fonctionnement de cette machine de mort. Avec les témoignages de plusieurs anciens détenus et commentaire sur images d'archives».

Que retenir de ces descriptions produites par des institutions ? D'abord, qu'un média accorde une importance particulière à une cérémonie commémorative, mais surtout qu'il entend s'y associer ses qualités («TF1 rend hommage aux victimes de l'Holocauste»). Ensuite, que cette émission semble traversée par un certain nombre de facteurs en tensions plus ou moins fortes : si l'on insiste sur la dimension génocidaire, la Résistance est également présente ; si l'on évoque un camp de concentration, c'est d'extermination qu'il sera surtout question ; si la dimension internationale est patente, la portée hexagonale est mise en évidence ; si l'on honore des morts, des survivants témoignent ; si l'on est en direct, on va utiliser des images d'archives ; si la mémoire est déterminante, l'histoire ne sera pas absente ; si une durée de 2 h 30 est annoncée, des aléas «techniques» feront que 3 h 40 d'antenne devront être occupées, voire «meublées». Ce qui a pour conséquence qu'afin d'analyser une telle émission - «composite» à bien des égards et, comme d'autres, objet de critiques plus ou moins «savantes» - une mise au point théorique préalable s'avère nécessaire. Sur ces bases seront ensuite

examinés deux aspects saillants de l'émission, telle qu'elle est «signée» par TF1 : d'abord, la place et le rôle des témoins invités ; puis, les enjeux du reportage à vocation historique. Autrement dit, l'attention sera davantage portée sur la télévisualisation par la première chaîne française, qui s'approprie une cérémonie organisée par l'État polonais et filmée par une chaîne polonaise, que sur la cérémonie en tant que telle.

Préalables : de la théorie du fait commémoratif à la critique de son opérationnalité télévisuelle

Depuis les études fondatrices de Maurice Halbwachs (1925), travaille sur ce qui a trait aux cadres sociaux de la mémoire est devenu une démarche habituelle en sciences sociales. Toutefois, ces acquis ont fait l'objet de nombreux enrichissements lorsque les chercheurs les ont croisés avec d'autres modalités d'analyse (en particulier dans la perspective d'Erving Goffman pour les cadres de l'expérience, 1974). Ce qui a pu mener à des tentatives pour dégager des niveaux de cadrage à l'œuvre dans les manifestations mémorielles et testimoniales (e.g. Walter, 2005¹). Dans la présente contribution, trois plans seront privilégiés : le premier, assez large, concerne le rapport entre les commémorations et ce que l'on appelle la télévision cérémonielle, car c'est bien d'un genre spécifique dont il s'agit ; le deuxième, davantage ancré dans l'histoire, s'attache à l'évolution des formes de mémoire de la Déportation, puisque cette cérémonie, inédite par certains aspects, s'inscrit néanmoins dans une continuité ; le troisième, lié plus directement à l'émission et à l'événement en question, sert à faire le point sur les

¹ Dans *La Shoah à l'épreuve de l'image*, je distingue trois niveaux de cadrage (eux-mêmes subdivisibles) qui sont en interrelation, et dont on trouvera trace ici : le macro-niveau des facteurs socio-historiques comme explication de la montée des témoignages, le méso-niveau des polémiques entre spécialistes comme cristallisation de leurs enjeux, le micro-niveau des dispositifs comme lieu de leur façonnage.

tenants et aboutissants de la critique publique à l'égard de la télévisualisation du 60^e anniversaire et non à porter un nouveau jugement.

Commémoration et télévision cérémonielle

En premier lieu, le fait commémoratif, puisque c'est fondamentalement de cela dont il s'agit. À cet égard, le travail de Gérard Namer (1984) fournit une base utile. Il permet de mettre l'accent sur des dimensions structurantes dont, de façon synthétique, les caractéristiques majeures seront rappelées. À partir de l'étymologie, l'auteur insiste sur l'essence religieuse d'un acte, progressivement laïcisé, visant à ce que les vivants se souviennent solennellement et publiquement des morts, ce qui conduit à une valorisation de l'institution qui l'organise (ici l'État polonais et la télévision, lato sensu) et du public qui y participe. L'un et l'autre œuvrant à la grandeur de l'événement et à celle de ceux qui ont disparu, non sans un certain caractère «festif» (ici, spectaculaire serait plus adapté). En outre, une commémoration, se déroulant en un temps circonscrit, présente aussi une dimension sélective, puisque la mémoire est corrélative de l'oubli : en honorant certains morts tel jour, on en laisse d'autres de côté. Ces phénomènes s'inscrivent en un ou des lieux particuliers, investis sur un mode rituel, théâtralisé si ce n'est «fictionnalisé», dont Gérard Namer précise qu'ils font l'objet d'une «invention» et qu'ils sont susceptibles d'être l'objet d'une «réactivation», voire d'une «confiscation» (pour Auschwitz, voir Wiewiorka, 2005). D'où une insistance sur ce qui constitue un «espace» de la commémoration reliant plusieurs lieux hiérarchisés, dont, à partir d'une

période, celui des médias de masse qui affectent en profondeur le rapport à une cérémonie (e.g. sentiment de participation à distance, construction *in fine* pour le public d'un média audiovisuel). Cette dernière est animée par un «officiant» et des «notables» du fait commémoratif : ils actualisent la mémoire en lui donnant de la légitimité dont ils bénéficient en retour, ceci avec des acteurs plus anonymes et sous le regard d'un public. Une telle dramaturgie requiert une temporalité spécifique qui gère le rapport au passé, au présent et au futur : un temps d'attente, des temps forts, une organisation d'un temps mythique, une séparation ; à noter qu'au fil des années, une commémoration intègre les précédentes et peut devenir une mémoire de celles-ci. Quoi qu'il en soit, elle est néanmoins orientée vers l'avenir, puisqu'elle est un message dirigé vers celui-ci, avec ce que cela comporte d'engagement idéologique et, souvent, de «batailles» entre des mémoires (même si on peut observer des effets de neutralisation, dus à un certain caractère consensuel recherché dans les commémorations). Par sa construction, soigneusement pensée - à l'ère médiatique - une commémoration s'apparente donc à ce que Daniel J. Boorstin (1961) nomme un «pseudo-événement». Et ce sont des faits de cette nature qui ont retenu l'attention de Daniel Dayan et d'Elihu Katz (1992) lorsqu'ils analysent la «télévision cérémonielle», dont ils font un véritable «genre».

Leur étude, qui prend au sérieux - sans jugement de valeur - la composante spectaculaire des démocraties contemporaines, est utile pour spécifier ce qui est de l'ordre du télévisuel dans ces moments où, par des «fictions médiatrices» (ibid. : XVIII), des membres

² Par exemple, à l'occasion de la préparation du 10^e anniversaire de la libération de la France, le Réseau du Souvenir a obtenu le vote par l'Assemblée nationale, le 14 avril 1954, d'une loi établissant une Journée nationale du souvenir des victimes et héros de la Déportation.

³ Cérémonie pour les morts sans sépulture.

d'une société s'en représentent la totalité. C'est ce que comprennent les téléspectateurs qui vont interrompre leurs activités quotidiennes pour suivre un programme hors normes (les programmes ordinaires sont annulés), perçu comme une «expérience collective». On l'aura compris, ce type de cérémonie est à l'initiative d'une instance extérieure aux médias, mais - aujourd'hui - elle ne peut se dérouler sans eux, sans la télévision en particulier. Si bien qu'on en arrive à une imbrication de plusieurs instances productrices : le média structure sa propre dramaturgie à partir d'une autre, que ce soit en ayant une équipe de tournage sur place, en proposant une partie de l'émission en studio et en jouant du duplex. Ces façons de faire se devant toutefois de respecter les visées des organisateurs initiaux. En découlent, pour les journalistes, un comportement révérencieux : ils participent à un rituel qu'ils acceptent et, plus encore, qu'ils contribuent à élargir à une audience maximale, avec le sentiment d'impliquer celle-ci dans un mouvement «historique» à vocation souvent «réconciliatrice» lorsque l'événement est lié à un conflit. De la sorte, les cérémonies télévisées (ou non) constituent de véritables ressources politiques. Ce qui est évidemment le cas pour ce qui touche à la Seconde Guerre mondiale et à la Déportation (comme l'attestent, par exemple, les discours prononcés sur place par les chefs d'État).

La mémoire de la Déportation

Les commémorations de la Déportation ne sont pas dissociables de celles de la Seconde Guerre mondiale. Ainsi Robert Frank (1984) montre-t-il que, depuis la fin du conflit, la France, à la différence des autres pays qui y étaient engagés, est marquée par le nombre important de dates anniversaires (dont certaines ont été «investies» pour la Seconde Guerre mondiale) : 8 mai, 6 juin, 18 juin,

14 juillet, 11 novembre, sans compter les journées de la Déportation² et celles liées à des événements locaux. Pourquoi ? Du point de vue de cet historien, «la Première Guerre mondiale laisse une image plus simple dans la mémoire collective des Français. Le 11 novembre, à lui seul, peut servir à commémorer la fin du massacre, la paix, et une victoire incontestée. Au contraire, la défaite de 1940, la dispersion et la division des Français, le cloisonnement forcé des combats de la Résistance - à l'intérieur et à l'extérieur - le décalage temporel entre 1944, année de la libération du pays, et 1945, année d'une "victoire" ressentie comme moins française que celle de 1918, le retour des déportés et victimes du nazisme, constituent une multiplication d'événements à commémorer» (ibid. : 282). Ce n'est certes pas le lieu de retracer 60 années de commémorations. On retiendra juste que la matrice initiale de celles-ci fait la part belle à la Résistance (Frank, 1984 ; Namer, 1984). Il s'ensuit que cette accentuation a de nombreux effets, dont celui de laisser Vichy dans l'ombre (Rouso, 1987), de favoriser aussi un lien avec les combats politiques du présent (prévoit une certaine bipolarisation de la mémoire autour des pôles gaulliste et communiste qui, il est vrai, n'épuisent pas le spectre mémoriel de ceux qui ont résisté), de ne pas ménager non plus une place à tous ceux qui ont souffert de l'Occupation. Au premier rang de ceux-ci, les déportés pour raison «raciale». Les motifs de l'occultation et de la reviviscence de la spécificité de cette mémoire dans l'espace public français a fait l'objet de plusieurs travaux, en particulier sous la plume d'Annette Wieviorka (1992, 1998, 2005). Elle explique comment les commémorations se sont assez rapidement structurées, à des dates symboliques, autour d'un pôle religieux (cérémonies dans les synagogues, institution de la Hazkarah³...) et d'un pôle politique (cérémonies à l'initiative de partis ou associations dont certaines

marquées idéologiquement...). Elle en arrive à la conclusion qu'«à la vision du judaïsme français intégrant les morts de la déportation à la litanie des morts pour la France répond cette autre vision, celle des organisations issues de l'immigration, bundiste, communiste ou sioniste, intégrant les Juifs à la litanie des héros de la Résistance. Cette double vision a la même fonction : elle écarte ce que fut la spécificité du génocide. L'immense majorité des Juifs n'est morte ni "pour la France", ni en héros de la guerre antifasciste» (Wieviorka, 1992 : 411). En outre, Jean-Marc Dreyfus (2005 : 48) a indiqué comment les déportés ont été en quelque sorte militarisés dans les premières cérémonies organisées sous la tutelle du général de Gaulle. C'est avec justesse aussi qu'il retrace la politique d'érection de monuments en hommage aux déportés, comme c'est le cas au cimetière du Père Lachaise (97^e division), cette fois surtout sous l'ombre tutélaire du Parti communiste, avec comme corrélat une faible prise en compte de la Shoah, quand bien même certains monuments l'évoquent-t-ils (ibid. : 107-116)⁴. Dans une large mesure, il faudra attendre les années 60 et suivantes pour qu'une autre voie mémorielle surgisse : à l'inverse des premiers temps, elle est centrée sur la Shoah en tant que phénomène spécifique. Parmi les nombreux facteurs expliquant l'émergence de celui-ci, le procès Eichmann, la Guerre des Six Jours puis celle du Kippour, la poussée négationniste en France, les procès de la «seconde épuration» (Rouso, 2001), la disparition inéluctable des survivants, les actions de la «deuxième génération»... S'ensuivirent, entre autres conséquences, une sorte de «concurrence des victimes» (Chaumont, 1997), ainsi qu'une médiatisation beaucoup plus forte de la Shoah (Walter, 2005). C'est durant cette même période que, progressi-

vement, Auschwitz est devenu «le» camp incarnant les autres et la criminalité nazie, non sans effets de brouillage historique et, une fois encore, non sans polémiques. En effet, jusqu'à quel point, cette «universalité mémorielle» permet-elle une (re)connaissance de toutes les victimes ? D'autant que, durant la même période, comme le détaille très finement Laurent Douzou (2005 : 245 et sq.), le souvenir de la Résistance française a fait l'objet d'une érosion dans la mémoire sociale, tant sous le coup du renouveau de l'historiographie qui fut longtemps dominée par les acteurs eux-mêmes, que sous celui de plusieurs controverses à fort retentissement médiatique (comme par exemple la fameuse «table ronde» organisée par le quotidien *Libération*, le 17 mai 1997, au sujet du rôle du couple Aubrac dans l'arrestation de Jean Moulin à Caluire).

Dans la médiatisation de l'Histoire ou de la mémoire historique, la télévision joue évidemment un rôle des plus importants qu'Isabelle Veyrat-Masson (2000) a très largement exploré. Pour le sujet nous concernant, retenons que la chercheuse, qui sollicite certains des travaux exposés *supra*, insiste à juste titre sur le fait que la télévision a longtemps été sous la coupe de l'État et que les émissions commémoratives proposées sont en lien avec les choix de ce dernier, non sans «batailles pour la mémoire» [...] dans les couloirs de la télévision et, ajoute-t-elle, [que] l'apparition de certaines cérémonies et la disparition d'autres suivent de très près les rapports de force nationaux» (ibid. : 423). Dans ces conditions, rien d'étonnant à ce que ses statistiques sur les programmes et son analyse des logiques de programmation (Veyrat-Masson, 1990) de ce qui touche à la Seconde Guerre mondiale et à la Déportation (*lato sensu*) mettent en évidence des phénomènes de valorisation de

⁴ Sur les plaques et autres monuments du souvenir, voir aussi Barcellini, Wieviorka (1995).

certain aspects ou le refoulement d'autres. Pour ma part, j'ai montré combien avait été difficile l'émergence de la parole des survivants, en particulier celle des rescapés de la Shoah qui, peu à peu, s'autonomise (Walter, 2005 : 17-36). Ceci étant, on parvient au constat qu'à la télévision, comme dans d'autres médias, le témoin est souvent au centre des dispositifs mémoriels, quitte à devoir endosser différentes identités parfois en tension (e.g. identité experte, historienne, victime ; *ibid.* : 52-65). Avec la commémoration du 60^e anniversaire et au-delà des seuls témoins, la tension entre ces pôles va s'aviver : la médiatisation conduit à rechercher la participation d'historiens et de victimes, mais déclenche aussi l'intervention d'experts. C'est-à-dire de personnes qui s'expriment pour porter un jugement sur une action, parce que l'ordre ordinaire des choses est rompu. En l'espèce, moins la commémoration en tant que telle, que son ampleur inégalée jusqu'alors et son ordonnancement médiatique, plus spécifiquement télévisuel (une comparaison avec la programmation de 1995 est significative à cet égard). D'où l'intérêt de prendre la mesure de ces critiques *ex post*. Ceci permettra de mieux cadrer les enjeux testimoniaux et historiques de la retransmission, telle que TF1 l'a conçue et mise en œuvre.

Dans l'œil de la critique experte

Le moins que l'on puisse dire est que l'expertise en provenance du monde historien ou «scientifique» est plutôt sévère à l'encontre de la télévision. On en trouve l'expression aussi bien dans la presse généraliste sur le moment que dans des supports plus savants, il est vrai avec un peu de recul. On verra également que, à l'intérieur du monde journalistique, il y a eu quelques «accroc» : certaines pratiques professionnelles de TF1 ont été épinglées. Il est hors de propos de faire le

catalogue de l'ensemble de ces critiques ; en revanche, on examinera quelques-unes des plus significatives.

D'abord, la critique à large portée, qui, cependant, n'est pas dénuée d'ambivalence. Ainsi Dominique Vidal (2005 : 28) relève-t-il que les émissions de télévision «ont suscité des sentiments contradictoires. D'un côté, l'irrésistible empathie pour ces ultimes survivants, frêles silhouettes octogénaires emmitouflées dans de pauvres couvertures pour résister au froid de Birkenau ; de l'autre, l'amertume devant ce "trop plein trop vide" d'une mise en scène hollywoodienne, dont les symboles écrasaient le message...». Et de poursuivre en s'interrogeant, à propos des chaînes de télévision, pour savoir «combien d'entre elles invitèrent des historiens à débattre et en leur donnant le temps ? Combien resituèrent le génocide dans la stratégie du Reich nazi ? Combien évoquèrent ses autres victimes ? Combien s'intéressèrent aussi à la résistance, jusqu'au sein des camps de la mort ? Combien replacèrent le judéocide dans la longue chaîne de génocides qui jalonnent l'histoire, et singulièrement au XX^e siècle - avant et après la Shoah, du Cambodge au Rwanda ?», d'autant que «prisonniers de leurs habitudes, certains commentateurs recyclèrent d'abondance ces adjectifs qui trahissent le refus de comprendre : "fou", "incompréhensible", "inintelligible"». Au fond, cette série d'interrogations manifeste, ni plus ni moins, qu'une sorte de rivalité entre deux mondes professionnels, celui des historiens et celui des journalistes, pour délivrer une juste représentation du passé. Il s'agit aussi d'une tension récurrente entre histoire et mémoire, qui plus est avivée, dès lors que cette mémoire est télévisualisée. En effet, si chacun s'accorde à reconnaître que l'émotion joue un rôle dans ce type de commémoration, on note aussi que cette tendance «s'est considérablement renforcée avec l'ère de l'audiovisuel» et que lorsque le dispositif «repose essentiellement

sur l'émotion collective, on court le risque de la confusion, de la schématisation voire de la banalisation. La mémoire des génocides - la dernière commémoration de la libération d'Auschwitz en fournit l'exemple - se plie aux lois du spectacle médiatique. Oubliant l'histoire, les médias livrent au public, sans les contextualiser, informations, images et témoignages à profusion. À lui de faire le tri» (Delporte, Matard-Bonucci, Elyada, 2005 : 7). Du reste, l'«inventeur» et spécialiste des «lieux de mémoire», Pierre Nora (2005 : 191), se montre également plus que sévère face à la télévision : «Du tsunami à l'anniversaire de la libération d'Auschwitz, la télévision a exploité les mêmes registres émotionnels, sans le moindre discernement. Car, à aucun instant les images d'horreur déversées sur l'écran n'ont été mises en contexte, historisées, expliquées». La charge est décidément forte et s'étend aux films de fiction et documentaires pour déplorer, comme le fait Christian Delage (2005 : 196/197), qu'«il est difficile de chercher une politique de programmation cohérente là où les responsables de chaînes ont travaillé sans concertation entre eux, seule la recherche

de l'exclusivité de droits de rediffusion de certains films ayant pu les faire se croiser et les mettre, le cas échéant en concurrence». Certes, on peut le déplorer, mais c'est précisément ce phénomène de concurrence ou de différenciation qui joue un rôle dans l'émission spéciale traitée dans ces pages⁵. En somme, ces jugements sont «massifs» et, tout en contenant une part de vérité, ne se fondent peut-être pas sur une approche analytique de ce que la télévision a pu proposer. Ne vaut-il pas mieux, comme le suggèrent Christian Delporte, Marie-Anne Bonucci et Ouzi Elyada (2005 : 6) ne pas chercher à «instruire le procès des médias, davantage tentés par la mise en spectacle de la mémoire de la Shoah» et «plutôt [...] mettre en rapport la puissance d'information des médias et les phénomènes historiques infiniment complexes que constituent les génocides» ? Évidemment, la tâche est rude quand il s'agit de TF1 (pour une comparaison avec France 2, voir Fleury, 2007). Et sous cet angle, un minimum de contextualisation s'impose...

TF1, qui se définit comme «la première chaîne généraliste grand public et familiale»,

⁵ L'ensemble de la journée fait l'objet d'une préparation sur tous les plans (technique, historique, commercial...). L'événement étant diffusé en Mondovision, et bien sûr par France 2, TF1 entend se singulariser (pour reprendre le slogan de la chaîne en 1987 : «Y'en a qu'une, c'est la Une...»). Les parts de marché sont comptabilisées en toute circonstance. D'où des annonces préalables à destination des médias ou agences spécialisés. Par exemple : «Pour se démarquer des chaînes concurrentes, TF1 devrait proposer un document sur Simone Veil évoquant son passage au cœur de l'horreur. Responsable des opérations spéciales, Jean-Claude Narcy a personnellement contacté celle qu'il connaît de longue date pour lui demander ce témoignage. Le journaliste a d'ailleurs prévu de signer lui-même la réalisation de ce reportage-portrait qu'il devrait insérer dans l'émission spéciale du 27 janvier, entre 14 heures et 16 heures 30. Le rendez-vous de la Une sera épaulé par cinq envoyés spéciaux et trois invités. Jean-Claude Narcy et Charles Villeneuve ont choisi de piloter le programme en direct depuis Paris. En ouverture, un reportage est également prévu pour décrypter le fonctionnement de ces camps de la mort», «Narcy invite Simone Veil à Auschwitz», <http://tv.lunion.presse.fr>, 12/01/05.

⁶ Ce sont deux anciens déportés «connus», militants de la mémoire (e.g. H. Borlant est secrétaire général de Témoignages pour mémoire et administrateur de la Fondation pour la mémoire de la Déportation) ayant déjà laissé nombre de témoignages écrits (e.g. I. Grispan, B. Poirot-Delpech, *J'ai pas pleuré*, Paris, R. Laffont, 2002) ou audiovisuels (e.g. *Les survivants*, Rotmann, 2004). Ils ont été invités à plusieurs reprises par les médias lors du 60^e anniversaire (voir Walter, 2007b).

⁷ «PPDA à Auschwitz. Il faut tout dire», propos recueillis par Fr. Cardinali, dans : *TV Hebdo*, supplément du *Républicain Lorrain*, 19/01/05, pp. 4-5.

«PPDA à Auschwitz. Il faut tout dire», propos recueillis par Fr. Cardinali, dans : *TV Hebdo*, supplément du *Républicain Lorrain*, 19/01/05, pp. 4-5.

⁸ Site : <http://www.acrimed.org>

est effectivement celle qui a la part d'audience la plus importante de tout le paysage audiovisuel français : en 2005, elle totalise une part d'audience de 31,8 % pour une part de marché publicitaire de 54 % ; ainsi remporte-t-elle 98 des 100 meilleures audiences de ladite année (dont cette émission ne fait pas partie). Pour *Auschwitz. 60^e anniversaire de la libération des camps*, elle totalisera 2,8 millions de téléspectateurs. Pour parvenir à de tels résultats, TF1 compte notamment sur ses présentateurs vedettes. En l'occurrence, Jean-Claude Nancy et Charles Villeneuve - les « officiants » de la cérémonie en studio - sont des « poids lourds ». En tandem, ils assurent la couverture de « grands » événements, comme le 60^e anniversaire de la Libération de Paris... ou l'intronisation du prince Albert II de Monaco. Par ailleurs, Jean-Claude Nancy a assuré la présentation du *Journal de la nuit*. De son côté, Charles Villeneuve a été directeur des sports et a aussi collaboré au magazine *Le droit de savoir*, qu'il a contribué à créer avec Patrick Poivre d'Arvor, Gérard Carreyrou et Robert Namias ; au départ, ce magazine se voulait proche de l'investigation, mais, sous la direction de Charles Villeneuve, il a pris un tour plus sensationnaliste. Du coup, cette chaîne populaire est aussi l'objet de nombreuses critiques dans certains milieux : outre la recherche du sensationnalisme commercial, on lui reproche de privilégier la proximité maximale, un traitement très superficiel de l'information, une collusion avec le monde politique de droite, etc. On se souvient de la fameuse déclaration de son PDG, Patrick Le Lay, déclarant le 9 janvier 2004, au sujet des programmes de TF1 : « Il faut que le cerveau du téléspectateur soit disponible. Nos émissions ont pour vocation [...] de le divertir, de le détendre pour le préparer entre deux messages [publicitaires]. Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible ». Pour TF1, Auschwitz n'est certainement pas soluble

dans le Coca-Cola ! Et pourtant des critiques ont jailli. En premier lieu, elles ont porté sur le présentateur-vedette du journal de 20 h, Patrick Poivre d'Arvor. Durant le week-end précédant la commémoration, il avait été dans le camp en compagnie de deux survivants, Ida Grinspan et Henry Borlant⁶. Une initiative largement commentée dans la presse avant la diffusion le 26 au soir. Ainsi le portrait du journaliste devant le « Mur des noms » du Mémorial de la Shoah à Paris fait-il la « une » de *TV Hebdo*, le supplément du *Républicain Lorrain* (19/01/05) : « Il y a 60 ans, la libération du camp/Patrick Poivre d'Arvor/” Auschwitz : notre devoir de mémoire ” ». En pages intérieures, dans un entretien, il détaille son rapport à la déportation et au camp ; à la question de savoir pourquoi le journal a été en partie tourné à Auschwitz, il répond : « On l'a vu récemment avec le tsunami en Asie, la télévision peut accompagner très bien une réflexion sur l'émotion. Et souligner aussi - le mot est un peu pompeux mais très significatif - notre devoir de mémoire. Quand les spectateurs du *Journal* me verront dans ce camp, ils seront forcément interpellés. Certains vont peut-être partir, mais la plupart se demanderont pourquoi j'ai voulu les conduire là-bas. C'est important, comme c'est important que le 27, la Une diffuse, dès 14 h, la cérémonie d'anniversaire depuis le camp en présence de nombreux chefs d'État. Tout ce qui met en lumière des zones d'ombre est indispensable »⁷. Certes, l'officiant du JT a une haute idée de lui-même, quitte à expliquer qu'il se voit comme un « maître d'école », qu'il a été pour la première fois à Auschwitz lors d'un voyage en auto-stop à l'âge de 18 ans, etc. Il n'en faut pas plus pour se faire accrocher par l'Observatoire des médias Acrimed (Action-critique-médias)⁸. On y relève la page 13 de *TV Magazine* (Socpresse) : « “PPDA : ‘mon grand-père avait caché une famille’ ”. Dans *Le Figaro*, le 26 janvier, dans la rubrique “télévision” :

“TF1/PPDA pousse les portes d’Auschwitz”. Et dans *Le Parisien*, 26 janvier, “TF1, Mercredi, 20. L’émotion de PPDA face au plus grand cimetière du monde”. Une émotion qui vaut à cette information de figurer dans les pages... “politiques” du *Parisien*. Vous avez dit “indécence” ?» Ailleurs et plus tard, ce sera une accusation d’obscénité : «Avec les émissions en direct d’Auschwitz où le journaliste s’exprimait depuis la porte des camps, la mise en scène télévisuelle confinait même parfois à l’obscénité» (Nora, 2005 : 191). Une expression que l’on retrouve aussi sous la plume de Dominique Vidal (2005 : 28). Enfin, c’est le directeur de l’information de TF1, Robert Namias, qui s’est trouvé dans la ligne de mire. Dans un article de l’hebdomadaire *Le Point*⁹, ce journaliste a révélé qu’une partie de sa famille avait été exterminée et a raconté son voyage à Auschwitz ; il termine son propos par une profession de foi à l’adresse de son grand-père survivant : «Et pourtant, moi, ton petit-fils, journaliste depuis trente-cinq ans, je crois encore à la force du témoignage, à la force de l’image, à la force des

mots. Il faut dire, il faut montrer...». Une «révélation» et une «déclaration» qui lui ont valu les foudres de son confrère Daniel Schneidermann dans la rubrique «Médiatiques» de *Libération*¹⁰. Celle-ci a provoqué l’indignation de la rédaction de TF1, qui, en réponse, a envoyé une lettre ouverte au quotidien¹¹. On y découvre une argumentation qui, dans une certaine mesure, pourrait fonctionner aussi comme une réplique aux attaques contre Patrick Poivre d’Arvor.

En définitive, rares sont ceux qui se sont exprimés pour décerner un brevet de bonne conduite aux médias, tel Alain Finkielkraut (2005 : 17) : «Pour ce qui concerne les émissions de télévision et de radio, je crois [...] qu’elles ont été sérieuses et ont donné à percevoir ce que ce crime [la Shoah] pouvait avoir d’unique et d’incommensurable. Ainsi les grands discours étaient-ils prolongés par une multitude de petits récits. Et la froideur des récits est bien plus apte que la chaleur des discours à convoquer l’horreur». Et d’ajouter, cependant, dans une perspective manifestement inspirée de celle de Régis Debray (1997), qu’«aujourd’hui, on veut transmettre

⁹ R. Namias, «Ils s’appelaient Élie, Rachel, Sarah...», dans : *Le Point*, 20/01/05.

¹⁰ D. Schneidermann, «Points de suspension», dans : *Libération*, 28/01/05.

¹¹ L. Debreuil et 90 membres de la rédaction de TF1 ont signé la lettre suivante : «Cher Daniel Schneidermann, Vous avez été choqué par des points de suspension dans l’article du *Point* intitulé “Ils s’appelaient Élie, Rachel, Sarah...”. Nous sommes choqués par votre pamphlet *ad hominem* contre Robert Namias. Il est en effet notre directeur de l’information et il fait des choix rédactionnels. Ceux-ci peuvent plaire ou déplaire, vous pouvez critiquer à loisir les choix qui sont les siens. Mais est-ce digne de s’en prendre à son témoignage qui ne reflète qu’une douleur intime ? Jamais Robert Namias n’a porté sa souffrance en bandoulière et nous étions nombreux à découvrir son histoire personnelle à cette occasion. Y a-t-il une manière médiatiquement “correcte” d’évoquer la Shoah et l’onde de choc qu’elle a provoquée dans les familles directement touchées ? Y a-t-il un profil “correct” à montrer quand on parcourt les ruines d’Auschwitz ? Non, monsieur Schneidermann, Robert Namias ne fait pas le beau, ne se glorifie pas, ne s’expose pas pour se rendre intéressant. Il dit - avec ses points de suspension - que le deuil continue dans le cœur des vivants. C’est simple, digne et cela ne mérite pas cet article plein de fiel et de haine», dans : *Libération*, 02/02/05. Ce à quoi Daniel Schneidermann rétorque notamment que «le directeur de l’information de TF1, s’exprimant ès qualités dans cet article du *Point*, établissant de lui-même un lien entre son histoire personnelle et ses activités professionnelles d’aujourd’hui, me paraît légitimement relever d’un droit de commentaire, comme toute prise de parole d’une personne publique dans un espace public», dans : *Libération*, 02/02/05.

¹² Ici, le journaliste est peut-être confronté à une difficulté linguistique sans que cela aille nécessairement à l’encontre de ce que A. Wiewiorka (2005 : 12) relève : «Le nom Auschwitz est souvent mal prononcé : “Ausvitch”, comme si, pour certains, le dire, le nommer nécessitait un effort insurmontable. Le dégoût et le rejet sont déjà dans la bouche par ce nom ainsi modifié que l’on expulse que l’on crache».

la mémoire de la Shoah, mais on ne sait transmettre que dans les termes, dans les normes et selon les critères de la communication. Pour transmettre, il faut une parole vivante, celle des rescapés, et des voyages qui rendent la réalité palpable. On veut supprimer les médiations. Or, il n'y a de transmission que par la médiation, qu'en différé» (*ibid.* : 18). Si médiation il y a dans l'émission, elle est en «direct» et elle est largement fondée sur la présence de témoins.

Des témoins sur un plateau, mais pour quoi ?

À suivre le générique, cette émission s'inscrit dans les activités de la direction de l'information, dont le «patron», depuis 1995, est Robert Namias. Dans le générique, elle est présentée comme ressortissant aux «opérations spéciales» (Jean-Claude Narcy en est le responsable), et ce sur fond d'images - plutôt sobres - du portail du camp, en couleur sépia, avec des portraits de déportés. Et ce sont bien les déportés, les victimes, qui seront au centre de l'émission. Quoi de plus logique, puisqu'il s'agit d'une cérémonie commémorative où morts et survivants sont honorés. En outre, le communiqué de TF1 (voir *supra*) précise bien que «cette commémoration [...] sera ponctuée de témoignages d'anciens déportés». Si l'on prend au sérieux cette notion de ponctuation, on ne peut qu'être conduit à penser que, de fait, elle minore la participation active des témoins. Il suffit de se reporter à l'organisation prévue de l'émission : une courte phase de lancement où les témoins seront présentés (4'), un reportage dans lequel l'archive et les spécialistes tiennent une place importante (20'), puis la cérémonie à Auschwitz durant laquelle ils pourront «ponctuellement» intervenir. Or, cet ordonnancement va être déjoué par le retard de certains officiels (dont ceux de la délégation française) et cela entraînera une modification substantielle du temps de

parole des témoins et du contenu des témoignages.

Victimes et témoins au cœur du dispositif télévisuel

On l'a dit, ce type d'émission en direct passe par une programmation et une préparation (y compris sur le plan de la documentation historique). C'est ainsi que le lancement est lu par les présentateurs à partir d'un prompteur. Le texte est donc «calculé». Il n'empêche que Jean-Claude Narcy, comme d'autres journalistes du reste, a du mal à prononcer correctement le mot «Auschwitz»¹². Ceci étant, cet incipit permet de prendre la mesure du cadrage de l'émission tel qu'il est pensé par l'équipe de réalisation : manifestement, dans une logique consensuelle, on veut éviter toute concurrence entre les victimes ou toute accusation de privilégier un groupe au détriment d'un autre (un lieu commun d'une certaine critique à l'encontre de la prééminence de la mémoire de la Shoah dans l'espace public). En outre, on tient à contextualiser historiquement le propos *a minima*. Mais, au-delà de ces contingences sociales, il s'agit aussi de résoudre un problème de nature éthique : si, à l'initiative de l'Onu, le 27 janvier est la Journée internationale de la Shoah, elle se doit d'avoir une portée universelle ; or, elle concerne au premier chef ceux qui en ont souffert et qui, comme l'analyse Avishai Margalit (2002), partagent des souvenirs communs au sein d'une communauté (famille, amis, proches...) liée par des «relations denses». *A contrario*, des «relations minces» sont entretenues avec ceux qui ne les partagent pas. D'où une construction permettant d'élargir l'audience au maximum, quitte à opérer des mises en équivalence qui ne sont pas nécessairement justes historiquement (par exemple, en ce qui concerne une volonté d'extermination systématique), quitte aussi à mettre l'accent sur la dimension

«humaine» (l'«expérience» du témoin) qui ne permet pas de prendre la mesure de l'épaisseur sociologique de celle-ci¹³.

Ainsi, d'emblée, quelques indications sur les camps sont-elles données pour expliquer que ceux-ci furent l'un des rouages de la «destruction des Juifs d'Europe» - les présentateurs utilisent à plusieurs reprises l'expression qui réfère au titre de l'ouvrage majeur de Raul Hilberg (1985) -, mais que d'autres catégories de populations y séjournèrent¹⁴. La fonction d'Auschwitz, «usine de mort», est donc rapidement rappelée (le plus grand des centres d'extermination nazis) et l'on précise les conditions de sa «découverte», et non de sa libération, par une patrouille à cheval de l'Armée Rouge¹⁵. Est également mentionné le fait que l'extermination se poursuivait après le Débarquement et l'offensive soviétique à l'Est. On prend encore soin de détailler les qualités des victimes «innocentes» qui y ont été «assassinées» : 960 000 Juifs (hommes, femmes, enfants), 76 000 Polonais (donc non juifs...), 21 000 Tziganes, 15 000 prisonniers sovié-

tiques. L'énumération chiffrée permet de rendre justice à toutes les catégories de victimes ou presque (e.g. les Témoins de Jéhova ou les homosexuels sont absents¹⁶) ; néanmoins, si cela n'est pas dit ici, on sait que certaines voix se sont élevées en Pologne pour que les victimes polonaises soient honorées spécifiquement le 14 juin, date anniversaire de l'arrivée du premier convoi (1940), afin que ne prévale pas une mémoire juive du lieu (voir Weizmann, 2005 ; Wiewiorka, 2005). On insiste également sur le fait qu'existaient d'autres camps, tels ceux de Dachau et Buchenwald, où des personnes étaient détenues pour des raisons politiques ou des actes de résistance et elles étaient promises à la mort. Dans la logique bien explicitée par Gérard Namer (1984), Daniel Dayan et Elihu Katz (1992), tout ceci concourt donc à faire de la cérémonie à Auschwitz, le point nodal de cristallisation des espaces et des victimes des camps nazis. Mais, si l'on commémore la disparition de millions d'êtres, sur le plateau, ce sont trois survivants qui vont témoigner.

¹³ On est évidemment loin de l'approche de l'expérience concentrationnaire par M. Pollak (1990), sous-titrant son ouvrage éponyme : *Essai sur le maintien de l'identité sociale*.

¹⁴ Pour une synthèse sur les différents types de camps, voir Wiewiorka (1997).

¹⁵ Pour une mise au point sur la découverte du camp par l'Armée Rouge, voir Wiewiorka (2005 : 23-44).

¹⁶ Sur la déportation des Témoins de Jéhova, voir Canonici (1998) ; sur la déportation des homosexuels voir Boisson (1988). Relativement à cette dernière, pour la France, précisons que ce sont quelques hommes qui ont été déportés à partir des départements annexés (Alsace-Moselle) par le Reich, au motif d'une «protection de la race». Sur la dimension audiovisuelle, voir Gavillet (2002, 2005).

¹⁷ À cet égard, A. Wiewiorka a confié qu'elle avait été l'objet de telles demandes pour l'une ou l'autre émission.

¹⁸ Cette précision peut «trahir» un possible doute sur la nationalité en raison des patronymes, mais on se contentera d'y voir une manifestation de la dimension «nationale» qu'entend aussi promouvoir l'émission de TF1, un gage d'audience, tout comme un gage de plus grande adhésion à une «communauté du souvenir» pour reprendre la problématique d'A. Margalit sur les liens «denses» et «faibles».

¹⁹ La Ciotat/Ajaccio, Les productions du Lagon/France 3 Corse. H. Cohen est membre de l'Amicale d'Auschwitz, ainsi que de celle de Bergen-Belsen. Elle a également témoigné pour la fondation dite «Spielberg».

²⁰ Fondé par Cl. Arnould (colonel Ollivier), homme de tradition conservatrice, le réseau Jade-Amicol était spécialisé dans le renseignement et travaillait pour l'*Intelligence Service*. Durant les années suivant la Libération, on soupçonna plusieurs de ses dirigeants de protéger des personnalités liées à Vichy, dont M. Papon.

²¹ Le film, produit par Fr. Castro, a été diffusé sur France 2, La Cinquième et Planète.

²² L'ouvrage est accompagné d'un CD audio, reprenant un entretien avec le journaliste B. Collombat, diffusé sur France Inter au cours de l'émission *Interception*. Sur sa déportation, H. de Saint Marc a témoigné dans d'autres livres, comme *Jusqu'au bout de la Résistance* (FNDIR, Unadif, Fillaire, 1997). Voir aussi son entretien avec J.-P. Vittori (1984) et son dialogue avec A. von Kageneck (2002).

Pour ces survivants, qualifiés aussi d'«amis» (une logique de certaines émissions de plateaux de bon aloi, qui plus est sur une chaîne qui se veut familiale ; à noter que ce mouvement s'amplifiera durant l'émission, avec la généralisation de l'emploi des seuls prénoms, y compris quand les témoins s'adressent les uns aux autres), ce qui est attendu d'eux est qu'ils racontent «comment et pourquoi» ils ont survécu. Ce que, comme ils le diront plus tard, ils n'ont pas réussi à faire au retour des camps en 1945. Leur choix n'est pas indifférent. Non seulement, ils caractérisent des types de déportation («raciale», pour faits de Résistance), mais ils sont aussi dotés de «compétences» communicationnelles, au sens où ils ont acquis une pratique de la transmission de leur vie dans les camps, ce qui leur confère une position proche d'une forme de «notabilité» et une capacité à «officier». Au détour, on signalera que les réalisateurs d'émissions sont soucieux de trouver, pour reprendre une expression professionnelle qui n'est pas péjorative, de «bons clients», quitte à demander leurs avis à des spécialistes dans le cadre d'une sorte de *casting*¹⁷. En l'occurrence, les deux premiers, dont le présentateur nous dit qu'ils sont «français»¹⁸, sont Henriette Cohen, originaire de Marseille et déportée à Auschwitz à l'âge de 27 ans, qui a témoigné dans un film, *L'arrivée à Auschwitz*, réalisé par Jean-Pierre Carlon (2004)¹⁹ ; pour sa part, Daniel Urbejtet, déporté à Auschwitz à l'âge de 13 ans, a témoigné pour la Fondation de la mémoire de la déportation (document disponible à l'audiothèque de la Fondation) ou pour le projet «Mémoires de la Shoah», associant la Fondation pour la mémoire de la Shoah et l'Ina (voir www.ina.fr) ; il est aussi l'un des 29 témoins interrogés par le journaliste Patrick Coupechoux pour son livre *Mémoires de déportés. Histoires singulières de la déportation* (2003). Enfin, Hélié de Saint Marc, né en 1922 à Bordeaux, est entré dans la

Résistance à 19 ans, au sein du réseau Jade-Amicol, dont plusieurs cadres eurent un rôle pour le moins ambigu après la Libération²⁰ ; il fut arrêté en juillet 1943 et déporté à Buchenwald. Il partit dans un convoi de 1 000 détenus, dont seuls 30 d'entre eux survécurent. Il est devenu un personnage vraiment public. Engagé par la suite dans la Légion, il a participé à la guerre d'Indochine et à la guerre d'Algérie. Lors de cette dernière, il fut partie prenante du putsch d'Alger et condamné à 10 ans de réclusion criminelle, mais fut libéré au bout de 5 ans et 9 mois de détention. Il a raconté des épisodes de sa déportation à plusieurs reprises, notamment dans le film *Un homme d'honneur*, réalisé par Patrick Jeudy (1996)²¹, et dans un livre d'anthologie de ses écrits, *Toute une vie* (2004)²². D'évidence, la phase de lancement de l'émission, d'une durée de moins de cinq minutes, ne permet pas d'offrir un espace de parole aux invités, ni même une réelle contextualisation de leurs trajectoires de déportés, *a fortiori* de survivants. Ils vont assister, comme les spectateurs, à la diffusion du reportage (voir *infra*) et, selon le déroulement prévu, devront répondre aux questions durant cinq autres minutes. Autrement dit, il leur incombe d'assurer une présence on ne peut plus symbolique. Mais, s'ils occupent effectivement cette place, comme on l'a laissé entrevoir, les aléas de l'organisation de la cérémonie à Auschwitz vont perturber le jeu des questions-réponses. Ceci conduit à une gestion de la parole en trois temps : les tentatives de réponses aux interrogations initiales, les échanges impromptus pendant l'attente prolongée du démarrage de la cérémonie, les interventions qui accompagnent un temps jugé plus faible durant le final de la cérémonie.

L'expérience de l'incommunicable, la communication quand même...

À l'issue du reportage (pour l'analyse de son contenu, voir *infra*) qui se clôt sur des images de la pendaison de Rudolf Hoess, le commandant d'Auschwitz qui avait rédigé ses mémoires (1959), un journaliste enchaîne en estimant que celles-ci devraient faire taire tous les négationnistes. Et de revenir sur la difficulté à parler des camps en interpellant les témoins pour qu'ils expliquent comment cela s'est passé pour eux, qui tous se sont d'abord tus, puis - preuve en est leur présence sur le plateau - qui se sont exprimés. On alors a affaire à la question de l'indicible, dont Mirna Velcic-Canivez (2006) montre qu'elle est souvent source de malentendus historiques, sociologiques, etc. En particulier, analysant le rapport entre le langage et la réalité, elle met en évidence que «le problème [...] porte sur la contrainte qui pèse sur l'interlocuteur, amené à rejoindre l'adresse. En ce sens témoigner, c'est prendre l'autre à témoin. L'indicible n'est pas lié à l'impuissance des mots, mais à la défaillance de l'interlocuteur sollicité par cet appel» (*ibid.* : VI), cet interlocuteur étant souvent construit comme «étranger à l'expérience qu'il s'agit de communiquer [et qui] resterait en dehors même de l'acte de témoigner, figé à l'extérieur du récit» (*ibid.* : 4). D'où une séparation radicale entre «un locuteur vulnérable et souvent maladroit avec les mots» et «un destinataire bienveillant et naïf, parfois curieux, parfois gêné, mais fondamentalement irresponsable et, en ce sens, passif» (*ibid.* : 4/5) ; en l'espèce, il n'y a pas de public posant des questions sur le plateau et les journalistes sont déferents.

Et ce sont bien certaines des tensions majeures du témoignage qui sont alors évoquées dans cette séquence qui alterne plans sur le studio et plans sur le site enneigé d'Auschwitz : Hélie de Saint Marc pose d'emblée le caractère «incommunicable» de cette expérience, tout en estimant qu'il devenait indispensable de «parler des camps pour que cela ne se reproduise pas», une prise de parole qu'il estime due à la disparition inéluctable des victimes et aux horreurs du XX^e siècle. Henriette Cohen revient sur ses difficultés à raconter les camps à sa propre famille, mais aussi à son entourage ; elle explique encore comment se pose la question de la commensurabilité des souffrances pendant la guerre (elle se fonde notamment sur l'une de ses interventions dans un lycée durant laquelle un jeune a décidé d'expliquer à sa grand-mère que ce qu'elle avait enduré durant l'Occupation était peu au regard d'un «séjour» à Auschwitz). Quant à Daniel Urbejtel, dont les parents ont été déportés avant lui, dont le frère avait été déporté avec lui et la sœur placée dans une famille, il rend compte de sa solitude au retour. Il était, selon lui, le plus jeune déporté à revenir d'Auschwitz. Il a commencé à témoigner depuis les années 70, lorsqu'il avait un peu plus de temps : auparavant, il lui avait fallu se reconstruire et se réapproprier son histoire. Dans cette phase suivant la diffusion du reportage, c'est donc bien la «double contrainte» de la parole testimoniale, en tant que telle, qui est au cœur du propos et non un commentaire sur la valeur ou la justesse du document (on est loin du rôle d'expert ou d'historien dévolu aux témoins, comme dans une émission des *Dossiers de l'écran* en 1978²³).

²³ Pour une analyse du rôle des témoins dans le débat télévisé suivant la diffusion du dernier épisode du téléfilm *Holocauste*, voir Walter (2005 : 37-65).

²⁴ Camp satellite de Buchenwald, Langenstein-Zwieberge a commencé à accueillir, à partir du mois d'avril 1944, des détenus transférés d'autres camps pour creuser un tunnel où devait être installé un atelier spécialisé dans la fabrication de moteurs de type nouveau et des pièces détachées d'avions de combat.

L'attente et la variation des postures testimoniales

En fait, selon le canevas initial de l'émission, il faudrait passer à la cérémonie proprement dite. Or, on a droit à une intervention d'Antoine Guélaud, l'envoyé spécial, qui, étant au courant du retard de celle-ci et de son script, annonce ce que le téléspectateur verra... D'où une réorientation de la parole des témoins dans un cadre désorienté ! Elle s'opère selon trois modalités majeures qui, pour les animateurs, ne contribuent ni plus ni moins qu'à «meubler» le temps. Ce qui ne signifie pas que les paroles des survivants soient anodines : embryonnaires ou fragmentaires, elles sont néanmoins porteuses de sens.

D'abord, une logique de conversation ordinaire qui procède par association à partir des propos de l'envoyé spécial ou par rapport à ce que les caméras de la télévision polonaise permettent d'apercevoir. Par exemple, un plan sur la rampe conduit à des questions, posées en studio, sur la sélection, puisque la cérémonie doit commencer par le bruit (à portée symbolique) d'un train. Ou bien, à une demande consistant à savoir quel était le pire : «être tatoué ou être tondu ?», Henriette Cohen répond que, pour une femme, c'était la tonte. Le souvenir étant ainsi réactivé, elle en profite pour livrer une expérience douloureuse au moment de la distribution des vêtements : on lui a peint une croix dans le dos, avec une peinture la brûlant au troisième degré. Daniel Urbejtzel explique que, à la descente du train, il a été jaugé comme un adulte et que, de la sorte, il n'a pas pris la direction de la chambre à gaz. Il explique aussi que la sélection était fondée sur la force de travail. Ce que confirme Hélié de Saint Marc qui resta peu de temps à Buchenwald et fut expédié à Langenstein²⁴.

Un autre exemple permet de déboucher sur une deuxième façon de procéder : le témoin

remplace le journaliste. On voit les baraques du camp sous la neige et le journaliste de demander si, à l'époque, elles étaient chauffées. S'ensuit une brève narration, par Henriette Cohen, des conditions de vie déplorables dans les «coyas» (châlits), avec des détails sur les latrines. C'est aussi l'occasion de préciser que les kapos avaient un sort plus enviable. Si elle insiste sur le fait qu'il s'agissait de détenues de droit commun, Hélié de Saint Marc précise que, dans son camp, cette fonction de kapo était aussi assurée par des déportés politiques et qu'il existait une véritable «nomenklatura». Il voit là un «sujet délicat», sans qu'il puisse le développer faute d'un temps suffisant. En tout cas, il s'interroge simplement sur la difficulté à savoir s'il fallait ou non jouer ce rôle. Ici, on perçoit à quel point le dispositif télévisuel à l'œuvre ne permet guère une réflexion sur l'expérience, si l'on compare avec un extrait de l'ouvrage *Toute une vie* : non seulement, il y écrit qu'il ne sait pas quelle aurait été son attitude si on lui avait proposé de participer à l'administration du camp, mais il ajoute qu'il attend de ceux qui ont joué le jeu des nazis «un peu de pudeur et de silence», puisque les «camarades qui ont accepté de faire partie de la nomenklatura du camp avaient leurs raisons : mieux manger, se vêtir à peu près chaudement, être à l'abri des brutalités, éviter l'affectation dans les kommandos dont personne ou presque n'allait revenir [...]». En effet, «certains se donnaient aussi des objectifs politiques : sauver quelques-uns, dans la ligne du parti au détriment des autres, aux opinions incertaines. Ironie du sort, c'était aussi la logique du «vichysme honorable» : composer avec les nazis pour sauver ce qui peut encore l'être... Je n'ai jamais compris pourquoi cette attitude a été traînée dans la boue après la guerre lorsqu'elle avait pour cadre les hôtels de cure à Vichy, alors que les mêmes choix n'ont jamais été contestés lorsqu'ils ont été faits à Buchenwald. Les déportés qui

ont prospéré dans l'administration du camp sont protégés par l'horreur du fait concentrationnaire, qui les recouvre de son ombre [...]. Dans ma chute, j'ai éprouvé la validité de quelques attitudes élémentaires : refuser la lâcheté, la délation, l'avalissement. Ceux qui sont restés confortablement dans les bureaux à établir des listes au gré des opinions politiques des détenus vivent maintenant avec le poids de cette culpabilité. À tout prendre, je préfère notre place» (de Saint Marc, 2004 : 57). Mais surtout, toujours dans l'attente du démarrage de la cérémonie, un des journaliste prend la parole et évoque la composition de la délégation française. Et c'est un blanc dans la conversation : on attend. Ce n'est pas de l'indicible, c'est... du temps mort. D'où un changement dans la gestion de la parole, puisque Hélié de Saint Marc prend le relais du journaliste et pose une question à Henriette Cohen pour tenter de lui faire préciser le regard qu'elle portait sur les kapos ou les *stubovas*. Sans grand succès.

Le troisième procédé consiste à revenir à une question posée lors du lancement de l'émission : «Pourquoi êtes-vous vivants ?», question laissée en suspens sur laquelle le reportage était évidemment muet et qui n'avait pas été traitée dans le bref moment de commentaire de celui-ci. Hélié de Saint Marc précise qu'on ne peut répondre, que cela résulte des circonstances ou que certains y voient l'intervention de la Providence. Mais, tout en disant «je ne sais pas», il fournit des éléments explicatifs qui, du reste, figurent dans son ouvrage *Toute une vie* (2004). Un ouvrage qu'a préalablement lu l'un des journalistes, ce qui per-

met d'obtenir des bribes de récit, comme celui relatif à un détenu letton, ancien mineur communiste et voleur habile, qui lui a sauvé la vie à l'automne 1944 dans le tunnel de Langenstein. Henriette Cohen, sollicitée elle aussi, embraye sur le peu de solidarité entre détenu(e)s à Auschwitz. Mais elle est coupée par l'un des animateurs, puisque celui-ci voit à l'écran l'arrivée du président Poutine. Dans ce cadre télévisuel, on mesure à quel point l'événement médiatique au présent prime sur la narration d'une expérience passée, quand bien même, après l'interruption, dit-on à la survivante «Excusez-moi» et qu'elle peut tempérer son propos en évoquant son amitié avec une autre déportée juive. On ne saura rien de plus sur les circonstances de sa survie. Et c'est au tour de Daniel Urbejtél de raconter sa survie de façon plus précise en isolant trois raisons : il a vécu près de son frère ; il est parti dans le dernier convoi de Drancy (31/07/45) et, de fait, a été déporté 40 semaines, un chiffre qu'il qualifie de «magique» que l'on retrouve dans «le premier et le second Testament»²⁵ (on reviendra plus loin sur la portée de cette remarque, peu compréhensible de prime abord) ; il était jeune et inconscient à l'égard de ce qui se passait, n'avait pas laissé d'enfants en partant.

En somme, ces paroles, dans lesquelles la dimension expérientielle est forte, sont prononcées malgré tout. C'est-à-dire grâce à un incident de parcours... De fait, à certains égards, les propos tenus sur le plateau se rapprochent de ceux des années 80, une époque où, à suivre Dominique Mehl (2003 : 498), la télévision, dite de l'intimi-

²⁵ Par exemple, dans la tradition juive, on relève que le déluge a duré 40 jours, que Moïse est monté 40 jours au Sinaï, que les Hébreux ont erré 40 ans dans le désert... Dans le christianisme, le Carême recouvre une période de 40 jours (du latin *quadragésima* : quarantième) de jeûne avant Pâques. Il culmine avec le Vendredi Saint, jour de la crucifixion du Christ. Puis, le dimanche de Pâques, c'est la fête de la résurrection. Symétriquement au Carême, la période de 40 jours suivant Pâques commémore le temps de Jésus revenu sur la terre.

²⁶ M. Cling a été déporté à Auschwitz en mai 1944, à l'âge de 15 ans. Il est très actif dans les milieux de mémoire. Par exemple à la Fédération nationale des déportés et internés, résistants et patriotes (FNDIRP), où il siège à la présidence. Il a très souvent témoigné, comme dans son livre *Vous qui entrez ici... Un enfant à Auschwitz* (Paris, FNDIRP/Éd. Graphéin, 1999), ou dans le film *Il faudra raconter* (D. et P. Cling, Iskra/Arte France, 2004).

té, «mettait l'accent sur la souffrance sociale et exhibait la parole de victimes : victimes de préjugés, de tabous, de maladies, de déconsidérations ou de discriminations. Elle nouait avec le public un pacte compassionnel, l'invitant à souffrir à distance avec la figure du malheur, de l'oppression ou de la stigmatisation sociale». Un retour en arrière de courte durée puisque, régulièrement, des appels sont lancés à Antoine Guélaud qui meuble le temps d'antenne, par exemple en parlant de Birkenau et de son impératif de rentabilité. Donc, en réinjectant des bribes de savoir provenant d'un travail de documentation antérieur. Et à un moment, il s'exclame «Ah ça y est, j'entends le train ! !». À partir de là, ce sera la cérémonie officielle qui primera avec les discours des personnalités et les gestes symboliques laïques ou religieux, marqués au coin de l'unanimité, quand bien même le rapport à la Shoah a-t-il été et continue-t-il à être différent d'un pays à l'autre, d'un univers culturel et cultuel à l'autre. Les survivants conviés à l'émission deviennent alors des spectateurs qui n'auront plus droit qu'à une parole ponctuelle, avant qu'ils puissent de nouveau s'exprimer plus largement dès lors que se déroulera le rituel du dépôt de bougies sur les stèles du mémorial.

Interventions ponctuelles et finales

En effet, les témoins sont d'abord muets. Et même invisibles. TF1 retransmet les images de la télévision polonaise et traduit les discours, sans retour d'images en studio. C'est une voix qui nous dit qu'on a vu (en studio) Henriette Cohen réagir à l'écoute du sifflement de train, mais le téléspectateur ne saura pas comment. C'est encore Henriette Cohen qui sera interrogée lorsqu'une ancienne déportée prendra la parole de façon véhémente après le président de l'État d'Israël,

sans que cela ait été prévu par les organisateurs. Les commentaires étant préparés par les journalistes, ceux-ci ne savent comment réagir face à cet imprévu : toutefois, la survivante n'a pas bien suivi la scène, pensant qu'il ne s'agissait pas d'une compagne d'infortune. Ceci lui étant expliqué, elle fait part de sa compréhension pour ce geste qui brise l'ordonnement de la cérémonie. En tout cas, ce sera la seule intervention : à aucun moment, il ne sera demandé ce que tel ou tel pense d'un discours ou de la mise en scène. Logique de la commémoration faite pour communier, toute occasion d'appréciation discordante est éliminée. Seuls les professionnels des médias ont la parole. En revanche, dès que la dramaturgie sera moins forte - le défilé pour déposer les bougies - les témoins reviendront. Le premier sera un témoin «direct», c'est-à-dire un membre de la délégation française. L'envoyé spécial demandera ainsi à Maurice Cling²⁶ ce qu'il en a pensé. Et la réponse sera en demi-teinte : il fera part d'une certaine «perplexité», se sentant dépassé par la présence de tous les chefs d'État, par les mouvements liés à la cérémonie ; il précise qu'il a du mal à concilier son expérience personnelle et la dimension officielle, tout en jugeant cette dernière «indispensable». Ce sera le seul cas de ce genre. La suite, contrôlée par les animateurs, sera constituée d'un dialogue avec les rescapés qui sont dans le studio, souvent sur fond d'écran à Auschwitz.

Sur bien des points, ces interventions finales trancheront avec celles du début de l'émission, au sens où elles articuleront davantage l'espace public et l'espace privé de l'expérience et de la délibération, ouvrant vraisemblablement ainsi des champs d'interrogation pour le téléspectateur. On ne rendra pas compte de la totalité des questions posées, mais de quelques-unes qui sont significatives de cette tendance. Ainsi du rapport au religieux, question qui découle des

séquences où l'on a assisté à des prières. Originaire d'une famille pratiquante, Henriette Cohen déclare ne pas avoir pensé à Dieu lorsqu'elle était au camp, mais plutôt à ses enfants. Pour sa part, Hélié de Saint Marc, issu d'une famille chrétienne, explique que sa foi s'est mise à vaciller et continue à vaciller ; auparavant, pour lui, «Dieu était une réponse, depuis il est une question». Quant à Daniel Urbejtél, ayant vécu dans un milieu juif non pratiquant, il n'a pu perdre la foi ; en revanche, par la déportation, il a découvert Dieu (une «révélation» dit-il). Non par le judaïsme, mais par conversion au catholicisme²⁷. Et de reprendre des propos du Pape pour signifier qu'il y a du bon, même dans le pire des lieux. Certes, les croyances ne se discutent pas ; certes, du point de vue des animateurs, il est hors de propos de dire qui a tort ou raison pour ce problème éminemment privé (lié néanmoins à des processus sociaux). Mais au-delà de ces considérations, on peut estimer que l'on a affaire à un état du témoignage qui est typique de celui de la télévision contemporaine : «[...] l'espace public/privé se présente comme un espace de juxtaposition : juxtaposition des personnes, juxtaposition des paroles, juxtaposition des arguments du vécu» (Mehl, 2003 : 500). Semblable dispositif fonctionne pour les thématiques abordées ultérieurement : le pardon, faut-il avoir peur d'un retour de la barbarie aujourd'hui ?, la militance et la sociabilité associative... Couplé avec l'instauration d'un régime de familiarité entre déportés (plus l'émission avance, plus ils se sentent proches et en viennent à s'appeler par leurs prénoms), ce dispositif autorise aussi l'émergence d'aspects très intimes de l'expérience. Que ce soit le rapport à la mort quand un journaliste souhaite qu'Henriette Cohen évoque Anne Frank (un temps dans

la même baraque qu'elle à Bergen-Belsen où elle fut transférée), et qu'elle répond en rappelant qu'elle a vu l'une de ses amies bougeant dans un tas de cadavres, que celle-ci en fut extraite et mourut du typhus peu de temps après ; que ce soit quand Daniel Urbejtél²⁸ retrace le rapport de son fils handicapé à la déportation (*via* un dessin montré à l'écran, une prise de parole difficile par celui-ci lors d'un pèlerinage des JMJ à Auschwitz) ; que ce soit Hélié de Saint Marc narrant que son père, ancien bâtonnier de Bordeaux et homme conservateur choqué par les mesures antisémites de Vichy, saluait ostensiblement, en signe de respect, ceux qu'il croisait et qui portaient l'étoile jaune.

Ces échanges seront interrompus lorsque l'un des animateurs interpellera Antoine Guélaud pour lui demander : «Est-ce que vous voyez ce que nous voyons ?». En l'occurrence, l'allumage des feux sur la rampe, signe de la fin de la cérémonie, accompagné d'une cantate en hébreu et en polonais. À ce moment, c'est le spectaculaire et l'émotion qui dominent. Et ce sont les ultimes apparitions des témoins. De rares plans de coupe sur Henriette Cohen se prenant le visage dans les mains, sur Hélié de Saint Marc pétrifié. Quelques paroles seront prononcées pour verbaliser l'émotion, mettre en relation méchanceté humaine et valeur de la vie, retracer brièvement le sens de l'expérience concentrationnaire dans les engagements professionnels ultérieurs. Ce sera tout.

Avec Dominique Mehl (2003 : 500), faut-il conclure que «l'espace public/privé, en refoulant la discussion argumentée et en exaltant l'expérience subjective, signe l'extinction du débat public ?» On peut aller en ce sens quand des velléités de débat se sont

²⁷ Sur cette conversion, voir ce qu'en dit D. Urbejtél *in* : Coupechoux (2003 : 402-404).

²⁸ D. Urbejtél a été président de l'association Personimages qui veut développer la créativité des personnes handicapées. Du reste, il est très sensible à la question de l'extermination des handicapés.

installées à propos, par exemple, de la relation entre déportation pour faits de résistance et déportation «raciale» ou du devoir de mémoire *vs* devoir de transmission et qu'elles tournent court. Ce serait certainement méconnaître que, pour les téléspectateurs - en particulier, ceux qui ont suivi l'émission jusqu'au bout -, «l'espace public/privé se présente comme un espace de monstration d'une diversité d'expériences singulières, essentiellement sur le mode du témoignage personnel, cette dynamique de publicisation ouvrant à des délibérations reformulées dans le cadre de colloques privés. Il ne signe ni la mort du débat public, ni l'aphonie de l'espace privé, mais une articulation particulière où le pluralisme des témoignages se présente comme le garant virtuel de l'énoncé de points de vue discordants et donc de l'hypothèse d'un débat (*ibid.* : 501). Ce qui suppose des enquêtes auprès des publics (qui resteraient à faire pour le cas qui nous occupe). Cependant, si le rôle des témoins est important dans cette télévisualisation de la cérémonie par TF1, la chaîne a aussi produit un document original ménageant une place à l'histoire et à de rares historiens. Là encore, il y a matière à débat...

Télévision et vulgate historienne

Pour des raisons de cohérence dans la démonstration, on revient donc en arrière : quels sont les fonctions et enjeux du reportage de 20 minutes, réalisé par Antoine Guélaud et Florence Nicol, diffusé quasiment d'entrée de jeu ? D'abord, dans une logique strictement médiatique, l'une des difficultés d'une émission spéciale de ce genre consiste à maintenir le téléspectateur devant son écran. En effet, il est toujours possible de «zapper» d'une chaîne à l'autre, soit par curiosité, soit parce qu'il ne se passe rien ou pas grand-chose (en plus, on attend que la cérémonie commence réellement en

raison du retard de certaines délégations). Proposer un reportage est alors un moyen de fixer l'audience. Une autre raison, qui n'exclut pas la première, réside en la prise en compte d'une possible critique des médias télévisuels, facilement objets de suspicion dès qu'ils traitent de l'Histoire contemporaine, et ce depuis des années (voir plus haut). Ce serait donc une erreur de croire que les mondes du journalisme et de la recherche (académique ou non) sur la Shoah sont étanches (Walter, 2005). Non seulement les journalistes préparent leurs émissions en s'informant à partir de travaux publiés ou d'entretiens, mais des historiens ou des porte-parole autorisés de la mémoire de l'événement sont souvent requis pour s'exprimer sur le petit écran. Ce qui conduit à la mise en circulation moins d'une connaissance historique approfondie que d'une vulgate de celle-ci, marquée par un certain état de l'historiographie, tout comme par ce que je nomme les «strates mémorielles dominantes» ou par les débats publics en cours (*ibid.*). On en trouve l'écho dans le reportage. Évidemment, du point de vue des réalisateurs, proposer toutes les clés de compréhension d'un phénomène aussi complexe que celui des camps de concentration et d'extermination tient de la gageure. Certains angles sont alors privilégiés, non sans une accroche journalistique misant sur le sensationnel : «Un document exceptionnel...», «étonnant», notamment parce que, dans un camp situé en France, les nazis se sont livrés à des expérimentations comparables à celles du docteur Mengele. Quels sont ces angles ? Trois dominant : la situation des Juifs en France ; la présence d'un camp de concentration sur le sol français ; le fonctionnement de la machine d'extermination nazie. Pour traiter de ces différents éléments, les réalisateurs ont recouru à des témoins (dont Hélié de Saint Marc), à des experts (en l'occurrence, des historiens), à des images d'archive et à des images tournées aujourd'hui

sur les lieux. L'ensemble est pris en charge par un commentaire en voix *off*. À bien des égards, la télévision - jouant ici le rôle d'officiant principal - se situe dans le registre de sa fonction pédagogique²⁹ dont on se plaît souvent à souligner qu'elle est évacuée au profit de celle du divertissement. En fait, la construction du reportage porte les marques des tensions, évoquées *supra*, à propos des commémorations de la Seconde Guerre mondiale.

La situation des Juifs en France, un État français complice

Pour le premier aspect, illustré au démarrage par des images de Pétain, le propos est appuyé par des extraits d'un entretien avec l'historienne Anne Grynberg³⁰, présentée comme auteur des *Camps de la honte* (1991), ainsi que d'un autre avec Serge Klarsfeld, habitué des écrans - présenté ici comme président de l'association Fils et filles des déportés juifs de France -, dont on connaît le rôle cardinal dans la revendication mémorielle de l'extermination³¹. Le témoin est Régine Blumen, membre active de l'Amicale

des déportés d'Auschwitz depuis sa fondation, qui raconte ici les conditions de sa déportation via Drancy³². L'attention du téléspectateur est attirée sur quatre points. D'abord, quelques éléments très brefs sont fournis sur la législation française et sur le rôle de l'administration : promulgation du Statut des Juifs (3 octobre 1940), fonctions dévolues aux préfets dont l'intervention d'Anne Grynberg permet de donner le sens : une « mise à l'écart » des Juifs de la société française, prélude à la « Solution finale » par les nazis avec la complicité de Vichy. Ensuite, on attire l'attention sur l'existence de camps en France, dont on explicite la fonction : l'internement. Carte à l'appui, sont ainsi mentionnés certains de la zone libre : Rivesaltes, Les Milles, Gurs et Rieucros ; pour la zone occupée : Beaune-la-Rolande, Pithiviers, Compiègne, Drancy. C'est sur ce dernier, donc plutôt sur la déportation juive, que le reportage donne le plus d'informations, tout en utilisant des séquences de films tournés sur place à l'époque. Il revient à Serge Klarsfeld d'en expliciter le fonctionnement, en particulier le passage du statut de camp pour des détenus communistes (et, ajoutons, des prisonniers de guerre britanniques) à celui d'antichambre

²⁹ Rappelons que, le 18 octobre 2002, à l'initiative des ministres de l'Éducation des 48 pays signataires de la Convention culturelle européenne, a été décidé qu'une journée à « la mémoire de l'Holocauste et de la prévention des crimes contre l'humanité » aurait lieu dans les établissements scolaires. La France a choisi la date anniversaire du 27 janvier.

³⁰ A. Grynberg est spécialiste de l'histoire juive contemporaine. Le titre complet de l'ouvrage mentionné par TF1 est : *Les camps de la honte. Les internés juifs des camps français 1939-1944*. Lors du 50^e anniversaire de la libération des camps, elle a publié *La Shoah. L'impossible oubli* (1995). Également muséologue, elle a participé à l'élaboration de l'United States Holocaust Museum de Washington et, en France, elle a conçu l'exposition permanente du musée mémorial d'Izieu. À noter qu'elle a rédigé l'une des introductions de *Mémoires de déportés. Histoires singulières de la déportation* (Coupechoux, 2003), dans lequel un témoignage de D. Urbeitel a été recueilli.

³¹ S. Klarsfeld est l'auteur de nombreuses publications importantes, dont : *Vichy-Auschwitz. Le rôle de Vichy dans la solution finale de la question juive en France*. 1942 (1983).

³² Dans l'ouvrage à deux voix, *J'ai pas pleuré* (Grinspan, Poirot-Delpech, 2002 : 101), I. Grinspan évoque sa rencontre avec R. Blumen à Auschwitz. Elle précise que le désir de revoir sa fille, qu'elle exprimait en permanence, était une « idée fixe qui lui a donné la force de survivre ». En 2000, R. Blumen (née Goldberg) a été élevée au grade de chevalier de l'Ordre national du Mérite pour ses 54 ans d'activités associatives.

³³ On notera que France Culture a diffusé une émission en direct du Struthof, *Travaux publics* (10/01/05), avec la participation des historiens R. Steegmann et A. Wahl. La thèse de doctorat de R. Steegmann, sous une forme remaniée, a été publiée avec le titre suivant : *Struthof. Le KL-Natzweiler et ses commandos : une nébuleuse concentrationnaire des deux côtés du Rhin, 1941-1945* (Strasbourg, Éd. La Nuée bleue, 2006).

pour Auschwitz, en faisant comprendre comment la préfecture de police a dirigé le camp, puis comment le relais a été pris par les Allemands à partir de 1942, en donnant des détails sur les conditions d'internement ayant, par exemple, entraîné la mort de 3 000 détenus ; en ce qui la concerne, Régine Blumen fournit des indications sur les circonstances de son arrestation à Paris et de son arrivée à Drancy. Pour reprendre une expression de Dominique Mehl (2003 : 497), elle est en quelque sorte «l'auxiliaire de l'expert». En définitive, c'est bien Vichy et son antisémitisme d'État qui sont stigmatisés et, à la différence de *Nuit et brouillard* d'Alain Resnais (1955), on peut voir à de multiples reprises des képis de gendarmes français qui participent aux opérations de rafles et d'acheminement vers les gares, avec comme destination finale Auschwitz. Pour clore cette séquence, le titre du livre d'Anne Grynberg (1991) est repris par Serge Klarsfeld pour exprimer que ce camp a été une «honte pour la France».

À n'en point douter, dans le cadre d'une appropriation nationale de la cérémonie par TF1, semblable approche est inscrite dans une strate mémorielle de la Shoah qui est en prise avec un changement dans la reconnaissance de la culpabilité de la France, dont une déclaration, le 16 juillet 1995 sur l'emplacement de l'ancien Vélodrome d'Hiver, du président de la République, Jacques Chirac, est emblématique. Lors des cérémonies commémorant la grande rafle des 16 et 17 juillet 1942, il prononçait ces fortes paroles : «La France, patrie des Lumières et des Droits de l'Homme, terre d'accueil et d'asile, la France, ce jour-là, accomplissait l'irréparable. Manquant à sa parole, elle livrait ses protégés à leurs bourreaux». Ceci étant, dans la logique de la commémoration télévisuelle qui se veut néanmoins unanimiste, le reportage laisse dans l'ombre ce qui complexifie le rapport au passé, que ce soit par

exemple le procès Papon ou le rôle des Justes. Un «rabortage» que l'on va retrouver dans la séquence suivante.

Un camp de concentration en France, une vision sans conflit...

En ce qui concerne le deuxième aspect, c'est-à-dire le camp de Natzweiler-Struthof, situé à 50 kilomètres de Strasbourg et qualifié de camp de «répression politique et raciale», on ne recourt pas à un(e) historien(ne), alors même que des travaux existent (*i.e.* Steegmann, 2003)³³. C'est le témoignage d'un survivant qui est retenu : Jean Villeret, déporté pour participation à la Résistance, qui avait déjà été interviewé, revêtu de la tenue rayée, dans un journal télévisé d'Antenne 2 lors du 50^e anniversaire de la libération des camps (10/09/95). Néanmoins, il est peu présent : il évoque surtout la faim et le froid et l'on ignore tout de son activité de résistant... En fait, à l'âge de 21 ans, Jean Villeret s'était engagé dans les Francs-tireurs et partisans français (FTP), d'obédience communiste, en décembre 1943 dans la région parisienne. Il fut arrêté le 31 janvier 1943 et interné à Fresnes avant de se retrouver au Struthof le 10 juillet 1944. Il fut ensuite acheminé à Dachau où il fut libéré le 29 avril 1945. Depuis, il milite pour la mémoire de la déportation. Il fut notamment président du Comité de liaison des anciens déportés et internés résistants à l'Occupation d'EDF-GDF. Une trajectoire dont la narration aurait conduit à «politiser» l'approche de la Résistance. Ce qui aurait pu ouvrir une brèche dans le discours consensuel tenu en la circonstance. Il en va de même pour l'histoire du camp. Ainsi 107 membres du Réseau Alliance, transférés au Struthof, y ont-ils été immédiatement exécutés la nuit du 1^{er} au 2 septembre 1944. Il faut savoir que ce réseau de renseignement avait été créé par

Georges Loustaunau-Lacau, un militaire et militant d'extrême droite (voir Walter, 2007a) et par Marie-Madelaine Fourcade (Méric à l'époque ; voir Cointet, 2006). De la sorte, on privilégie une vision unitaire de la Résistance et l'on ne permet guère de faire comprendre ce qui pouvait caractériser ce camp par rapport à d'autres, si ce n'est qu'il était sur le sol national.

Du point de vue de la chaîne, l'essentiel est dit par la voix *off*. On signale que 20 000 détenus y sont morts, parmi lesquels beaucoup de résistants français³⁴, que ce camp était doté d'une chambre gaz, d'un crématoire, que des pendants y étaient effectués... Le temps fort, correspondant à l'annonce du reportage, est celui où l'on explique que des expériences médicales sur des détenus, véritables «cobayes humains», s'y sont déroulées sans plus de précisions. Par exemple, précisons qu'en août 1943, 86 Juifs ont été transférés d'Auschwitz au Struthof, y furent gazés afin que leurs squelettes constituent une collection pour le professeur August Hirt de la *Reichsuniversität* de Strasbourg (ce qui conduirait à s'interroger sur le rôle de ladite université en Alsace et sur sa mémoire). Ces expériences firent des centaines de victimes parmi les internés juifs et

tziganes, parmi les prisonniers russes et les résistants français. En outre, on ne dit mot sur la libération de ce camp (vide de tout détenu) par les troupes alliées le 23 novembre 1944. En somme, cette partie du reportage est dédiée plus globalement à la Résistance, mais il n'est guère question de celle-ci, tant historiquement que mémoriellement. Il est vrai que c'est quelques mois plus tard, le 5 novembre 2005, que le président de la République, Jacques Chirac, inaugura, sur ce lieu, le Centre européen du résistant déporté (du reste, Jean Villeret sera présent), sachant que le site avait été classé monument historique en 1950, la chambre à gaz en 1951. Et surtout, le 23 juillet 1960, que le général de Gaulle, président de la République, inaugurerait le Mémorial aux martyrs et héros de la déportation, ainsi que la Nécropole nationale.

Néanmoins, c'est à ce stade de l'émission qu'est livré un bilan chiffré de la déportation à partir de la France (mouvement de réappropriation nationale) : sur un total de 141 000 déportés, 76 000 étaient juifs (retour : 2 500) et 65 000 étaient communistes ou résistants (retour : 23 000). Sans qu'il soit besoin d'y insister, les chiffres parlent d'eux-mêmes... Toutefois, pour évoquer le trajet

³⁴ Environ 52 000 déportés d'une trentaine de nationalités ont été immatriculés dans ce camp comportant une myriade de kommandos extérieurs de part et d'autre du Rhin, dont de nombreux prisonniers soviétiques. Pour la France, la Fondation pour la mémoire de la déportation a répertorié 3 000 personnes dirigées vers le camp de Natzweiler-Struthof, dont 1 331 classées *Nacht und Nebel*, et 1 464 originaires des départements d'Alsace-Moselle annexés par le Reich. À noter que les premiers détenus (ouverture du camp en mai 1941) provenaient du camp de Sachsenhausen ; parmi eux, des prisonniers de droit commun, des «asociaux» et des déserteurs ou réfractaires de la Wehrmacht.

³⁵ Le rapport entre ces deux événements, et un autre encore (11 Septembre), a fait l'objet d'un «Rebond» sous la plume du philosophe et écrivain J. Baudrillard («À la recherche du Mal absolu», *Libération*, 17/02/05) ; le philosophe estime notamment que «l'extermination et la Shoah sont en train de changer subtilement de sens, de passer, sous l'accumulation même du deuil et des témoignages, du statut d'événement historique à responsabilité limitée, objective, à un stade irréel de partage mondial, événement culte, événement fétiche. Il va falloir fédérer toutes les consciences dans la même victimité : nous sommes tous des Juifs déportés et massacrés - mais aussi dans la même culpabilité : nous sommes tous (virtuellement) responsables, nous sommes tous des SS» ; de son point de vue, entre terrorisme mondial, fièvre commémorative et solidarité exacerbée, il y a une «perfusion de l'un à l'autre».

³⁶ D'évidence, la figure de S. Veil est hautement symbolique. Si elle a contribué à remettre la mémoire de la Shoah dans l'espace public français, son rôle à l'échelon européen a été aussi déterminant. À l'occasion de la cérémonie, on ne mentionne pas qu'elle a été première présidente du Parlement. Pourtant, l'Europe est aussi au cœur du propos de plusieurs contributeurs au débat public qui estiment que l'Europe ne peut être construite sur ce «vide» que constitue Auschwitz.

vers les camps du Reich, laissant pressentir l'abomination, c'est Hélié de Saint Marc - invité sur le plateau mais qui n'est pas passé par Auschwitz, camp dont on nous dit qu'il est le nom du «mal absolu» - qui porte témoignage. Et, une fois de plus, la vision sera plutôt stéréotypée.

La machine d'extermination nazie, primat de l'intentionnalisme

Le troisième aspect du reportage est donc constitué par une séquence consacrée à Auschwitz, lieu de la commémoration, symbole de tous les camps ; iconiquement, c'est la plus dure (avec des images de cadavres, des êtres squelettiques...), sachant que toutes les images d'archive intégrées au reportage ne sont pas celles de ce camp. En outre, à aucun moment, n'avertit-on de la dureté des images comme cela a pu être fait à l'occasion des émissions sur le tsunami qui a eu lieu le 26 décembre 2004³⁵). Si TF1 fait un net effort pédagogique pour proposer une explication historique de l'univers des camps, le traitement iconographique, lui, n'est ni cohérent, ni référencé historiquement (à l'exception d'un extrait d'un film montrant des enfants ayant échappé aux expérimentations de Mengele). Comme pour Drancy, on brosse un tableau des dispositions, prévues par les nazis, menant à la «Solution finale». Et rapidement, en recourant à des survivants qui attestent ce que l'on sait ordinairement, on est confronté à l'horreur du camp, à la déshumanisation qu'évoque Simone Veil, présentée comme présidente de la Fondation de la mémoire de la Shoah³⁶, à propos du tatouage et de ses suites. La sortie du train sur la rampe est décrite par Régine Blumen ; elle rend également compte de l'humiliation des femmes obligées de se dévêtir (à noter que les photographies présentées à l'écran n'ont pas été prises à

Auschwitz) ; elle raconte - récit récurrent chez les survivants - la découverte, quasi immédiate par l'entremise d'un autre détenu, ce qu'est la mort dans une chambre à gaz et ce que signifie la fumée s'échappant des cheminées. On peut aussi découvrir le témoignage d'Ivan Vyrodov, éclaireur de l'Armée rouge et libérateur d'Auschwitz, qui rend compte de ses premiers contacts avec les déportés.

La Shoah est alors au cœur du propos. Et la vision qui en est proposée est sans ambages : on a affaire - voix *off* - à un «génocide planifié intellectuellement», au centre du *Lebensraum* (espace vital), dans le plus grand secret. Dans la logique d'une visite guidée sur le site qui implique le téléspectateur, c'est le cadre de vie et de mort qui est montré, à la fois par des archives, des documents d'époque mais aussi par des reconstitutions en images de synthèse (un procédé utilisé dans plusieurs documentaires récents, diffusés lors du 60^e anniversaire) pour faire prendre conscience, par exemple, de l'aménagement intérieur des baraques, de l'espace dévolu à 9 détenus sur un châlit. On pourrait s'en offusquer, mais il faut savoir que plusieurs parties d'Auschwitz ont été reconstruites et que l'authenticité n'est pas la caractéristique de tous les lieux sauvegardés dans ce camp (Wieviorka, 2005). C'est encore le témoignage d'Hélié de Saint Marc qui sert à décrire la façon dont les nazis avaient fait porter toute une partie de la gestion quotidienne du camp sur les déportés : «police», cuisine, état «sanitaire», travail (voir *supra* pour son intervention en plateau sur ce thème)... On accède ensuite aux lieux de l'extermination en acte, la caméra suivant le trajet d'une victime : le block 11, dit block de la mort, où des détenus étaient parqués, et souvent torturés, avant d'être assassinés ; on reconstitue le parcours pour faire fonctionner une chambre à gaz, en expliquant les ruses employés par les nazis.

On montre ce qui reste : les objets du quotidien entassés qui sont autant d'« hommages aux absents », des listes de noms...

Pour finir, la voix *off* met en rapport le nombre de SS à Auschwitz (8 000, 7 000 ont survécu, 800 ont été jugés) avec le sort des Juifs déportés de France (les premiers d'Europe) vers Auschwitz, mais aussi Dachau, Buchenwald, Bergen-Belsen... Et la comptabilité des victimes se poursuit : 5 millions de Juifs, 3 millions de civils, soldats polonais et soviétiques, 250 000 Tziganes. Il est réaffirmé que l'extermination a été « pensée, thématifiée, décidée, puis programmée ». Ce qui constitue un choix dans les débats historiographiques, par la reprise de la *doxa* intentionnaliste en congruence avec la perception du « grand public ». La séquence se termine avec le jugement de Rudolf Höess³⁷, ce qui permet un passage du jugement judiciaire au jugement moral. L'ancien commandant du camp, pendu à Auschwitz le 7 avril 1947, avait déclaré avant de mourir : « Je le referais si on m'en donnait l'ordre ». Cette phrase porte en creux l'un des messages de la commémoration : empêcher que cela se reproduise (sans que pour autant on s'interroge sur les moyens concrets d'empêcher un éventuel retour ; on en reste souvent à l'incantation). Au bout du compte, le recours à la dimension historique, alors même que les historiens ès qualités sont plutôt restés dans l'ombre, et l'évocation massive de la Shoah tendent ainsi à se rapprocher de l'une des formes de la mémoire mise en relief par Tzvetan Todorov (1993) : celle qualifiée d'« exemplaire », c'est-à-dire permettant de tirer des leçons pour le futur.

En cela, elle constitue aussi une ressource politique, comme le manifesteront les discours tenus lors de la cérémonie.

Conclusion

Bien sûr, ces discours mériteraient d'être analysés finement (à l'aune de la fin du communisme à l'Est, de la diplomatie vaticane, de celle de l'État d'Israël...), mais tel n'était pas l'objectif de cette contribution, centrée sur certains des enjeux testimoniaux et historiques de la télévisualisation, par TF1, de la cérémonie à Auschwitz du 60^e anniversaire de la « libération » des camps. Au demeurant, un tel pic commémoratif appelle des approches très diversifiées pour en mesurer toute la complexité et, pour partie, la spécificité si ce n'est l'originalité (diffusion mondiale, appropriations nationales ...). D'évidence, s'il est présenté par ses promoteurs comme un événement exceptionnel, il s'inscrit néanmoins dans une continuité, pour laquelle un socle conceptuel et méthodologique d'exploration est opératoire (enrichi, de proche en proche, comme avec les travaux d'Avishai Margalit - 2002 - sur les liens « denses » et « faibles »), tant en ce qui concerne le fait commémoratif en général et sa télévisualisation en particulier, qu'en ce qui concerne la mémoire de la Déportation et les débats que celle-ci occasionne. Ces derniers conduisent à clarifier les modalités d'engagement des chercheurs. Si l'on s'appuie sur les propositions de Nathalie Heinich (2002, 2005)³⁸, il importe de sérier les différentes postures qui peuvent être adoptées : elles ont un impact sur les types de discours tenus. Ainsi, schéma-

³⁷ Pour cerner la personnalité et le rôle de R. Höess, le lecteur peut se reporter au texte, écrit par lui-même, *Le commandant d'Auschwitz parle* (1959). Par ailleurs, le reportage ne précise pas qu'au pied de la potence, durant des années, des fleurs ont été déposées, selon les gardiens du musée, par des « visiteurs » allemands (Wieviorka, 2005 : 45). Dans une logique cérémonielle visant le consensus, c'est un élément supplémentaire passé sous silence...

³⁸ Pour une discussion des analyses de N. Heinich, voir Y. Thanassekos (2002) et, plus globalement, la rubrique « Échanges » des livraisons 2 (2002), 3 (2003) et 4 (2003) de la revue *Questions de communication*, disponibles sur le site ques2com.ciril.fr

tiquement, faut-il ne pas confondre une posture de chercheur qui, par un équipement théorico-méthodologique adapté, restitue des logiques d'acteurs avec celle de l'expert, qui, pour un tiers, aide à poser un diagnostic et à trouver des solutions à un problème sur lequel il a des compétences ; on peut encore se ranger à une posture de « penseur », auquel cas prédomine la formulation de principes et valeurs, argumentés sur la base d'une capacité à manier un savoir. Lorsqu' est en cause un objet du monde « ordinaire », tel un débat ou des polémiques sur le traitement médiatique d'une commémoration, il s'ensuit que le chercheur est conduit à maintenir son propos dans un cadre énonciatif descriptif ou analytico-descriptif ; il n'est donc ni évaluateur, ni prescripteur, à la différence de l'expert dont c'est la mission ; pour sa part, le penseur a la faculté de tenir un discours normatif et de mettre en circulation des jugements de valeur, sans qu'il soit dans l'obligation de s'appuyer sur des analyses suivant un protocole spécifique. Tout ceci dans un environnement dans lequel débats ou polémiques ne sont pas réservés à cette période historique ou à cette aire géographique, au point que, comme le suggère Annette Wiewiorka (2007), il convient de s'interroger plus résolument sur la mise en tension d'une « tyrannie de la mémoire » avec un « malaise dans l'histoire », au-delà des épisodes qui jalonnent l'actualité ou qui se cristallisent aisément sur le rôle néfaste des médias.

Le rôle de ceux-ci est à prendre au sérieux dans les configurations commémoratives. Notamment si l'on s'intéresse au phénomène testimonial qui ne saurait être réduit à une mode. Il s'agit d'un mouvement de fond qui affecte toutes les sphères de la vie publique, que ce soit sous l'angle des évolutions sociétales, judiciaires ou sous celui du rapport aux conflits ou au passé.

Précisément, la télévisualisation par TF1 permet de pointer des inflexions que l'on ne peut déconnecter de l'étude des transformations des régimes d'apparition des témoins dans ce type de média (Mehl, 2003) ; en outre, une référence à un précédent travail (Walter, 2005 : 37-65) sur l'identité des déportés dans un débat télévisé en 1979, dans lequel on distinguait trois pôles en tension, aide à les mesurer. On remarque ainsi que le pôle identitaire historien est réduit à la portion congrue puisque, depuis, des historiens de métier ont investi le terrain et mettent du savoir en circulation. Le pôle expert est faible lui aussi : ceci est une des conséquences de la logique commémorative, à visée consensuelle, dont le média se veut partie prenante ès qualités. Demeure le pôle victimaire. Pour autant, des changements sont observables : d'abord, il s'est étendu aux survivants de nombreux événements de toute nature et « idéologie » des droits de l'homme ou de l'humanitaire aidant, il tend à subsumer d'autres catégorisations (notamment celles d'ordre politique) ; en outre, avec l'avancée en âge et la multiplication des sollicitations médiatiques (*lato sensu*) et mémorielles, les témoins sont davantage rôdés à la prise de parole, savent mieux jouer du cadre qui leur est imposé ; ils sont aussi en capacité de livrer une réflexion sur leurs activités de témoin ou sur l'impact de la déportation dans leur existence. Autrement dit, à leur manière, ils contribuent à faire comprendre ce qu'est la survie en tant que telle. Sur ce point, il y aurait des études à mener, comme cela a été le cas pour des résistants dont on a suivi les trajectoires sociales et professionnelles. Mais, pour en revenir au domaine médiatique, il faut aussi avoir conscience qu'un territoire de recherche s'ouvre : ce type d'émission est archivé et le temps arrivera où plus aucun témoignage ne pourra être enregistré. Gageons que de futures commémorations télévisées puiseront alors dans des fonds

d'émissions comme celle-ci ou d'autres. D'où l'intérêt de s'attacher à produire des matériaux pour une histoire des formes télévisuelles de mémoire, comme y invite la Fondation Auschwitz.

C'est là un des moyens de dépasser les classiques procès instruits à l'encontre de l'omniprésence de la mémoire et de sa médiatisation. Une posture qui, trop souvent, ignore en quoi les médias ne sont pas de simples canaux de transmission, mais des agents d'un processus à multiples facettes. De ce point de vue, il est heureux que l'histoire culturelle soit en plein développement (voir Poirrier, 2004). En l'espèce, on ne peut que constater que, dans le reportage, les historiens, spécialistes de la période, sont présents à dose homéopathique. Ce qui ne revient pas à un déni d'histoire. En amont, plusieurs travaux irriguent l'effort de contextualisation consenti par la chaîne (dans le reportage, comme dans les commentaires des journalistes). Il n'en demeure pas moins que, mettant l'accent sur certains aspects de la déportation, d'autres restent dans l'ombre. C'est ce qui autorise à évoquer une vulgate historienne, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle ne rend pas compte, tout en ne recelant pas d'aberrations, de la complexité de la déportation. De fait, puisqu'on ne saurait confondre une cérémonie commémorative et une leçon d'histoire, c'est bien sur l'usage de celle-ci, en tant que ressource symbolique et politique, qu'il est loisible de s'interroger. Non pour déplorer une sous-exploitation ou une simplification excessive, mais pour comprendre ses interactions avec les milieux journalistiques et avec les milieux de mémoire, interactions qui ont un impact sur les relations évolutives qu'un pays entretient avec son passé. Et si l'on s'inquiète de l'emprise trop forte du devoir de mémoire et que l'on plaide par exemple pour un «devoir d'intelligence» (Rioux, 2002), il faudra aussi intégrer à celui-

ci une réflexion sur les pratiques à développer pour assurer le passage de la vulgate à la vulgarisation. Ce qui passe par une collaboration, difficile à n'en pas douter, entre des univers professionnels dont les logiques d'action ne sont pas d'emblée compatibles. Chacun aurait à y gagner, y compris et d'abord des téléspectateurs qui ne se seraient pas résolus à vivre dans l'oubli de ce dont plus aucun de leurs contemporains ne pourrait se souvenir directement.

Références

- Barcellini S., Wiewiorka A., 1995, *Passant souviens-toi ! Les lieux du souvenir de la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Plon.
- Boisson J., 1988, *Le Triangle rose : la déportation des homosexuels (1933-1945)*, Paris, R. Laffont.
- Boorstin D. J., 1961, *L'image*, trad. de l'anglais par M.-J. Milcent, Paris, Union générale d'éditions, 1971.
- Canonici G., 1998, *Les Témoins de Jéhova face à Hitler*, Paris, A. Michel.
- Chaumont J.-M., 1997, *La concurrence des victimes. Génocide, identité, reconnaissance*, Paris, Éd. La Découverte.
- Cling M., 1999, *Vous qui entrez ici... Un enfant à Auschwitz*, Paris, FNDIRP/Éd. Graphein.
- Cointet M., 2006, *Marie-Madeleine Fourcade. Un chef de la Résistance*, Paris, Perrin.
- Coupechoux P., 2003, *Mémoires de déportés. Histoires singulières de la déportation*, Paris, Éd. La Découverte.
- Dayan D., Katz E., 1992, *La télévision cérémonielle. Anthropologie et histoire en direct*, trad. de l'anglais et refondu par D. Dayan avec la collab. de J. Feydy, M. Robert, Paris, Presses universitaires de France, 1996.

- Debray R., 1997, *Transmettre*, Paris, O. Jacob.
- Delage Chr., 2005, «La libération d'Auschwitz à la télévision», *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 87, juil.-sept., pp. 195-197.
- Delporte Chr., Matard-Bonucci M.-A., Elyada O., 2005, «Les médias, l'indicible et l'in-montrable», *Le Temps des médias*, 5, aut., pp. 6-8.
- Douzou L., 2005, *La Résistance française : une histoire périlleuse. Essai d'historiographie*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Dreyfus J.-M., 2005, *Ami, si tu tombes... Les déportés résistants des camps au souvenir 1945-2005*, Paris, Perrin.
- Fédération nationale des déportés et internés de la Résistance, Union nationale des associations de déportés internés et familles de disparus, Fillaire B., 1997, *Jusqu'au bout de la Résistance*, Paris, Stock.
- Finkelkraut A., 2005, «L'Europe n'est pas née à Auschwitz», *L'Arche*, 563, mars-avr., pp. 16-22.
- Fleury B., 2007, «Quand France 2 commémore l'ouverture des camps d'Auschwitz», *Cahier international. Études sur le témoignage audiovisuel des victimes des crimes et génocides nazis/International Journal. Studies on the audio-visual testimony of victims of the Nazi crims and genocides*, 13, Bruxelles, Fondation Auschwitz.
- Frank R., 1984, «À propos des commémorations françaises de la Deuxième Guerre mondiale», pp. 281-290, in : Wahl A., éd., *Mémoire de la Seconde Guerre mondiale. Actes du colloque de Metz, 6-8 octobre 1983*, Metz, Centre de recherche Histoire et Civilisation de l'université de Metz.
- Gavillet I., 2002, «Manquer un "événement" : Paragraph 175 », *Cahier international. Études sur le témoignage audiovisuel des victimes des crimes et génocides nazis/International Journal. Studies on the audio-visual testimony of victims of the Nazi crims and genocides*, 8, Bruxelles, Éd. du Centre d'études et de documentation - Fondation Auschwitz, 8, juin, pp. 75-83.
- 2005, «C'est comme cela que je suis devenu Pierre Seel», *Cahier international. Études sur le témoignage audiovisuel des victimes des crimes et génocides nazis/International Journal. Studies on the audio-visual testimony of victims of the Nazi crims and genocides*, 8, Bruxelles, Éd. du Centre d'études et de documentation - Fondation Auschwitz,, 11, Bruxelles, Fondation Auschwitz, juin, pp. 73-83.
- Grinspan I., Poirot-Delpech B., 2002, *J'ai pas pleuré*, Paris, R. Laffont.
- Grynberg A., dir., 1985, *Les juifs dans la résistance et dans la déportation. Histoire, témoignages, débats*, Paris, Éd. du Scribe.
- 1991, *Les camps de la honte. Les internés juifs des camps français 1939-1944*, Paris, Éd. La Découverte.
- 1995, *La Shoah. L'impossible oubli*, Paris, Éd. Gallimard.
- Halbwachs M., 1925, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, A. Michel, 1994.
- Heinich N., 2002, «Pour une neutralité engagée», *Questions de communication*, 2, pp. 117-127 ; disponible sur le site ques2com.ciril.fr.
- 2005, «Pour en finir avec l'engagement des intellectuels», *Questions de communication*, 5, pp. 149-160.
- Hilberg R., 1985, *La destruction des Juifs d'Europe*, trad. de l'anglais par M.-F. de Paloméra, A. Charpentier, Paris, Fayard, 1988.
- Hoess R., 1959, *Le commandant d'Auschwitz parle*, trad. de l'allemand par C. de Grunwald, Paris, Éd. La Découverte, 2005.

- Klarsfeld S., 1983, *Vichy-Auschwitz. Le rôle de Vichy dans la solution finale de la question juive en France. 1942*, Paris, Fayard.
- Margalit A., 2002, *L'éthique du souvenir*, trad. de l'anglais par Cl. Chastagner, Paris, Éd. Climats, 2006.
- Mehl D., 2003, «Le témoin, figure emblématique de l'espace public/privé», pp. 489-502, in : Cefai D., Mehl D., dirs, *Les sens du public. Publics politiques, publics médiatiques*, Paris, Presses universitaires de France.
- Namer G., 1984, *La commémoration en France (1944-1982)*, Paris, Éd. Papyrus.
- Nora P., 2005, «La fièvre médiatique des commémorations», propos recueillis par Chr. Delporte, I. Veyrat-Masson, *Le Temps des médias*, 5, aut., pp. 191-196.
- Poirrier Ph., 2004, *Les enjeux de l'histoire culturelle*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Pollak M., 1990, *L'expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*, Paris, Métailié.
- Rioux J.-P., 2002, «Devoir de mémoire, devoir d'intelligence», *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 73, janv.-mars, pp. 157-167.
- Rouso H., 1987, *Le syndrome de Vichy de 1944 à nos jours*, Paris, Éd. Le Seuil, 1990.
- 2001, *Vichy. L'événement, la mémoire, l'histoire*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Saint Marc H. de, 1984, *Une histoire d'honneur : la Résistance*, entretiens avec J.-P. Vittori, Paris, Ramsay.
- 2004, *Toute une vie*, Paris, Éd. Les Arènes.
- Saint Marc H. de, Kageneck A. von, 2002, *Notre histoire (1922-1945)*, dialogue recueilli par É. de Montety, Paris, Éd. Les Arènes.
- Stegmann R., 2003, *Le KL Natzweiler et ses kommandos (1941-1945)*, thèse de doctorat d'histoire, université Marc Bloch-Strasbourg 2.
- 2006, *Struthof. Le KL-Natzweiler et ses commandos : une nébuleuse concentrationnaire des deux côtés du Rhin, 1941-1945*, Strasbourg, Éd. La Nuée bleue.
- Thanassekos Y., 2002, «Étude de la mémoire et engagement militant», *Questions de communication*, 2, pp. 129-136 ; disponible sur le site ques2com.ciril.fr.
- Todorov T., 1993, «La mémoire et ses abus», *Esprit*, 193, juil., pp. 34-44.
- Velcic-Canivez M., 2006, *Prendre à témoin. Une étude linguistique*, Paris, Éd. Ophrys.
- Veyrat-Masson I., 1990, «Entre mémoire et histoire. La Seconde Guerre mondiale à la télévision», *Hermès*, 8-9, pp. 151-169.
- 2000, *Quand la télévision explore le temps. L'histoire au petit écran*, Paris, Fayard.
- Vidal D., 2005, «La libération d'Auschwitz. Commémorations...», *Le Monde diplomatique*, mars, p. 28.
- Walter J., 2005, *La Shoah à l'épreuve de l'image*, Paris, Presses universitaires de France.
- 2007a, «Georges Loustaunau-Lacau : un résistant d'extrême droite témoin d'une situation extrême», Colloque *Témoignages sous influence*, Brest, Université de Bretagne Occidentale, 15-17 mars.
- 2007b, «Camper le tableau : les "unes" d'hebdomadaires français lors du 60^e anniversaire de la "libération" des camps», in : Lartillot Fr., Puschner U., Béhar P., dirs, *Médiation et conviction. Hommage à Michel Grunewald*, Paris, Éd. L'Harmattan, à paraître.
- Weizmann D., 2005, «Auschwitz : lieu de mémoire ou de négation ?», pp. 83-112, in : Boursier J.-Y., dir., *Musées de guerre et mémoriaux*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme.
- Wieviorka A., 1992, *Déportation et génocide. Entre la mémoire et l'oubli*, Paris, Plon.

- 1997, «L'expression "camp de concentration" au 20^e siècle», *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 54, avril-juin, pp. 4-12.
- 1998, *L'ère du témoin*, Paris, Plon.
- 2005, *Auschwitz, 60 ans après*, Paris, R. Laffont.
- 2007, «Tyrannie de la mémoire ou malaise dans l'histoire», pp. 513-518, *in* : Wiewiorka M., en collab. avec Debarle A. et Ohana J., *Les sciences sociales en mutation*, Auxerre, Éd. Sciences humaines.

BÉATRICE FLEURY

*Centre de recherche sur les médiations
Université Nancy 2
Université Paul Verlaine-Metz
France*

Quand France 2 commémore l'ouverture des camps d'Auschwitz

Le 27 janvier 2005, deux chaînes de télévisions françaises - TF1 (chaîne privée)¹ et France 2 (chaîne publique) - ont mobilisé nombre de journalistes (sur le plateau ou dépêchés sur place), et consacré plus de 4 heures de direct (à partir du journal de la mi-journée) à la cérémonie du 60^e anniversaire de la libération des camps d'Auschwitz. Une mise en concurrence qui, de toute évidence, dénote de l'importance stratégique que l'événement représente pour chacune. Or, si l'on revient 10 ans en arrière, on constate la faible mobilisation des mêmes chaînes sur le sujet, à l'exception d'une édition de *La marche du siècle*, présentée sur France 3 (18/01/95), et de très courtes

séquences en amorce des journaux télévisés. Un faible intérêt à la mesure de la cérémonie elle-même qui, tout en ayant rassemblé nombre de personnalités politiques et d'anciens déportés, ne connut pas l'ampleur de la cérémonie de 2005.

En 10 ans, différentes circonstances ont fait de cette commémoration un moment incontournable sur le plan politique, et un événement de type «cérémoniel» (Dayan, Katz, 1992) sur le plan médiatique. L'un de ces éléments est la décision prise le 18 octobre 2002 par le Conseil de l'Europe, à Strasbourg, d'organiser une journée à «la mémoire de l'Holocauste et de la prévention des crimes contre l'humanité». Bien que le

¹ Dans cette livraison, on pourra se référer à la contribution de J. Walter : «*Auschwitz. 60^e anniversaire de la libération des camps. Les enjeux testimoniaux et historiques d'une cérémonie commémorative sur TF1*».

choix de la date fût à la discrétion des 48 pays signataires de la Convention culturelle européenne, c'est le 27 janvier qui sera adopté par la plupart. Une date qui - et c'est à nuancer (voir Wiewiorka : 2005) - correspond à l'entrée des troupes de l'Armée rouge dans les camps d'Auschwitz. Les autres sont en lien avec l'évolution des mentalités, elles-mêmes tributaires des événements qui, au cours de cette même décennie, ont modifié les configurations et équilibres internationaux (fin du bloc soviétique, conflits, terrorisme). Par conséquent, analyser la télévisualisation de cet anniversaire ne peut être envisagé sans tenir compte des débats qui n'ont cessé d'accompagner toute initiative commémorative en ce lieu. Ainsi, en 1947, la décision du gouvernement polonais de laisser l'ancien camp en l'état et d'en faire un «mémorial aux martyrs de la nation polonaise et aux autres peuples», avait-il soulevé des controverses, comme en avait soulevé, en 1990, l'implantation d'un carmel² à l'entrée du camp (voir Weizmann, 2005). Et si la commémoration de 1995 avait vu s'exprimer de vifs conflits entre mémoire juive et mémoire polonaise, celle de 2005 est scandée par un «plus jamais ça» qui rassemble des personnalités de différentes nationalités (quarante-quatre) et confessions.

Mais si toutes ces personnalités semblent partager des valeurs et objectifs communs, elles le font à partir d'un point de vue dont on perçoit qu'il est teinté d'un rapport national à l'histoire qui influe sur l'usage qui en est fait. Cette dimension correspond à une première strate interprétative à laquelle il faut en ajouter une autre : la double mise en image de la manifestation. Filmée par la télévision polonaise, celle-ci est diffusée en mondialisation, à l'intérieur de programmes spécifiques. Tel est le cas de France 2 où d'anciens déportés réunis sur deux plateaux ont pour

charge de commenter les images diffusées. C'est ce passage d'une télévisualisation à une autre qui nous intéresse ici, plus particulièrement quand elle concerne la figure des déportés. En effet, cette figure fait l'objet d'un traitement ambivalent dont il est intéressant d'analyser et comprendre les ressorts mémoriaux. À un premier niveau, tout en étant au cœur des discours tenus en tribune par les officiels, les déportés n'apparaissent que par effraction dans les images proposées par la télévision polonaise. Et, deuxième niveau, si sur France 2, ces derniers sont au centre du dispositif, leur représentation fait preuve d'un contraste entre un attendu journalistique qui se référerait à un groupe unifié, et une réalité plus complexe, marquée par l'hétérogénéité. Pour mener à bien cette analyse, nous nous appuyons sur la mise en évidence, par Jacques Walter (2005), des interactions dont la médiatisation est le résultat. Étudiant les témoignages médiatiques ayant trait à la Shoah, ce dernier explique comment ceux-ci incarnent un emboîtement de différents niveaux de cadrage «le macroniveau des facteurs sociohistoriques comme explication de la montée des témoignages, le mésoniveau des polémiques entre experts comme cristallisation de leurs enjeux, le microniveau des dispositifs médiatiques comme lieu de leur façonnage» (*ibid.* : 8). Si l'histoire de la commémoration de cette libération, en lien avec un environnement sociopolitique particulier, constitue la première strate, le méso-niveau serait, pour l'exemple de la médiatisation du 60^e anniversaire, notamment constitué du positionnement des médias qui, pour le cas français, est celui du cadre concurrentiel. Dans une première partie, nous étudierons donc la complexité du geste commémoratif, en mettant en exergue la logique d'accord et de désaccord qui le caractérise, tandis que, dans

² Restauré, l'ancien carmel abritera en 2006, un Centre international d'éducation sur Auschwitz et l'Holocauste. Celui-ci fut inauguré lors de la cérémonie du 60^e anniversaire de la libération des camps d'Auschwitz.

la seconde, nous serons attentifs aux dispositifs qui servent sa télévisualisation et aux conséquences de ceux-ci sur le discours des victimes, au regard des «pôles identitaires» (Walter, 2005) qui le constituent et dont on verra qu'ils peuvent être en tensions les uns par rapport aux autres.

De la commémoration à la télévision cérémonielle

Commémorer les camps aujourd'hui

Le geste commémoratif est fondé sur un accord - tributaire d'éléments contextuels - quant à l'événement et la ou les personnalité(s) ou fait(s) à commémorer. Ainsi est-il en lien avec un sentiment d'appartenance, que celui-ci prenne corps dans la nation, ou qu'il en élargisse les frontières. Ce geste relève d'une transmutation du souvenir par lequel un itinéraire individuel et/ou un événement particulier prennent sens dans le collectif. De fait, cette transmutation requiert une relation de proximité avec le groupe ou l'événement que l'on honore. Concernant la Shoah, cette proximité s'est imposée au fil des décennies, faisant de ce phénomène l'épisode central de la Seconde Guerre mondiale «à partir duquel est orientée quasi toute lecture de l'événement, et teintée la compréhension même de l'ensemble du XX^e siècle» (Capdevila, Voldman, 2002 : 162). D'aucuns (Wieviorka, 1998 ; Walter, 2005) s'accordent à considérer que la Shoah s'est réellement imposée dans les années 60, notamment avec le procès Eichmann, mais surtout à partir de la fin des années 70 avec les recueils de témoignages, qu'il s'agisse du travail engagé par Claude Lanzmann dans son film *Shoah* (1985), ou de «la collecte systématique de témoignages audiovisuels» (Wieviorka, 1998 : 127), notamment effectuée par des fondations. Entreprises dont la systématisme fait dire à Annette Wieviorka

(1998) que l'on serait entré dans «l'ère du témoignage».

Mais, plus récemment, si la mémoire de la Shoah a connu une forte montée en puissance, c'est probablement du fait de la conjonction d'événements d'une autre nature. Pour Enzo Traverso (*ibid.* : 90) : «Le souvenir des camps de la mort s'est soudé, après la chute du mur de Berlin et l'effondrement de l'empire soviétique, avec la mémoire du "socialisme réellement existant". [Ces deux événements] sont devenus indissociables, comme les icônes d'une "ère des tyrans" définitivement révolue. L'élaboration de la mémoire du passé fasciste et nazi, entamée depuis quelques décennies dans plusieurs pays européens, s'est télescopée avec la fin du communisme». Ainsi, avec cette fin, l'Occident connaîtrait-il une nouvelle «virginité», dès lors qu'ayant su se débarrasser de son deuxième ennemi irréductible, le premier étant le nazisme, il peut se considérer comme n'étant plus le berceau de ces maux, mais la victime.

Ces circonstances, relevant du «macro-niveau des facteurs socio-historiques» (Walter, 2005), permettent de comprendre que, le 27 janvier 2005, de nombreux chefs d'État se réunissent à Auschwitz-Birkenau où ils fustigent l'appareil nazi, laissant entendre, en creux, la légitimité du système qu'eux-mêmes représentent, parfois au prix de contradictions manifestes. Et Enzo Traverso (2005 : 81-82) d'évoquer à ce sujet le cas de Vladimir Poutine qu'il désigne comme étant «le bourreau des Tchétchènes» et «qui a réussi l'exploit, dans son allocution à Auschwitz, de ne jamais prononcer le mot "juifs"». D'où aussi la mise à l'écart, dans l'organisation de la cérémonie et sa mise en visibilité, de ce qui aurait pu diviser les nationalités ou groupes en présence, tant dans le rapport à l'extermination que dans celui de la diplomatie contemporaine ou aux religions. Sur ce dernier point, un détour par la

cérémonie de 1995 est éclairant. Le refus des organisateurs, mais aussi du président polonais - Lech Walesa -, d'inclure à la cérémonie d'alors la prière juive pour les morts, le kaddish, avait provoqué la colère d'organisations juives et de plusieurs personnalités, tels Elan Steinberg, porte-parole du Congrès juif mondial, ou encore du prix Nobel de la paix, Elie Wiesel, qui avait annoncé qu'il utiliserait son temps de parole pour réciter cette prière. Si, finalement, cela ne fut pas nécessaire, l'incident montre la virulence des désaccords qui caractérisèrent le cadre commémoratif de cette période. En 2005, rien de comparable : le kaddish est prononcé, et les prières de quatre confessions sont récitées par leurs représentants respectifs (un rabbin, un prêtre, un pape et un pasteur)³. Un cadre plus apaisé donc, même si l'on sait que la concurrence des victimes reste un problème non résolu qui, d'ailleurs, s'est manifesté lors de la préparation de la cérémonie quand il s'est agi de faire des choix : «Chacun s'exprime avec son histoire, son passé et sa mémoire. Auschwitz fait partie de la mémoire polonaise : environ 130 000 catholiques et opposants politiques y sont morts. Ce qui représente tout de même 10 % des victimes du camp [...]. Interrogé sur ce qu'il prévoit pour le soixantième anniversaire de la libération des camps, Stefan Wilkanowicz répond qu'il a l'intention de "donner plus d'importance aux anciens prisonniers et de faire quelque chose avec les jeunes". Dans le jargon local, "les prisonniers" désignent les prisonniers poli-

tiques polonais. À cela, Richard Prasquier répond : «Si cela est véritablement l'intention de M. Wilkanowicz, il va y avoir de la "grogne"» (Lecat, 2005).

Célébrer l'Histoire à la télévision

On le voit : le 60^e anniversaire de la libération des camps d'Auschwitz prend corps dans un contexte balisé par des interactions entre données politiques et dispositions mémorielles, mais où intervient, aussi, un dispositif médiatique particulier, correspondant au méso-niveau défini par Jacques Walter (2005). En effet, filmée par la télévision polonaise, la cérémonie est diffusée en direct dans de nombreux pays. En ceci, on retrouve un genre télévisuel analysé par Daniel Dayan et Elihu Katz (1992) dans *La télévision cérémonielle. Anthropologie et histoire en direct*. Qu'il s'agisse de l'association entre ce qui relève du direct et ce qui est différé, du caractère «interruptif», «protocolaire», ou «charismatique» (*ibid.*) de ce type de programme, on retrouve, dans la cérémonie télévisée du 60^e anniversaire, les caractéristiques que les deux chercheurs mettent en évidence quand bien même s'agit-il d'un événement lié à l'histoire, thème non étudié frontalement par les deux chercheurs. Même constat en ce qui concerne les initiateurs de l'événement, tels le parlement, les gouvernements, les partis politiques, les comités internationaux. Les auteurs disent de ceux-ci que «les valeurs qu'ils défendent sont des valeurs consensuelles» (Dayan, Katz, 1992 : 6), et que les projets pour lesquels ils se

³ Sur la question de la transmission et des porteurs de mémoire, notamment en lien avec des préoccupations religieuses voir : Lecat (2005).

⁴ www.un.org/apps/newsFr/storyF.asp?NewsID=9835&Cr=Holocauste&CrI=As (consulté le 28/12/05).

⁵ En évoquant les trois objectifs visés par la commémoration, A. Varahmian, reporter pour France 2, parle de mots clés.

⁶ La cérémonie commence à 14h30 par le son amplifié des crissements des freins d'un train fantôme ; elle s'achève à 18 heures avec l'image des rails qui s'enflamment, après que les personnalités invitées aient déposé des bougies sur des stèles afin de rendre hommage aux victimes.

⁷ Les portes de l'enfer rappellent le passage d'un monde à un autre qui symbolise le sort des victimes, mais aussi, par les vasques dont elles sont composées et qui brûlent tout au long de la cérémonie, les baraques où ont souffert les déportés et que les nazis ont détruites lors de leur départ du camp.

mobilisent se situent au centre, c'est-à-dire en un lieu pouvant satisfaire le plus grand nombre (Shils, *in* : Dayan, Katz, *ibid.*). Effectivement, à l'occasion de la célébration du 27 janvier, c'est aussi la défense de valeurs communes qui est mise en avant. À ce sujet, voici ce que déclarait à la presse, le 19 janvier 2005, le secrétaire général de l'ONU, Kofi Annan : «Il est essentiel, pour chacun de nous, de nous souvenir, de réfléchir et de tirer les leçons de ce qui s'est passé il y a 60 ans. Le mal qui a mené à l'extermination de six millions de Juifs dans ces camps menace encore aujourd'hui chacun d'entre nous. Ce n'est pas quelque chose que nous pouvons reléguer à un passé lointain et oublier. Chaque génération doit se tenir sur ses gardes pour s'assurer qu'une telle chose ne se reproduise jamais plus»⁴. Si l'on considère les trois objectifs que se sont fixés les organisateurs de la cérémonie du 60^e anniversaire - mémoire, conscience, responsabilité⁵ -, c'est cette même volonté de valoriser des valeurs consensuelles que l'on retrouve.

Quant au rôle des médias dans la publicisation d'un événement de ce type, Daniel Dayan et Elihu Katz expliquent que, si ces derniers «ne font que prêter leur concours à une manifestation censée pouvoir se dérouler sans eux» (*ibid.* : 7), ils «tendent volontiers à absorber l'entité organisatrice de l'événement et à lui imposer ses propres règles du jeu» (*ibid.*). Là encore, la proximité est grande avec la cérémonie du 60^e anniversaire dont les choix scénographiques témoignent de cette configuration. Indéniablement, ceux-ci ont été pensés en fonction de la retransmission qui en sera donnée. Un exemple : lorsqu'il s'exprime en tribune, le président polonais - Aleksander Kwasniewski - commence son discours en s'adressant «aux personnes ici présentes et à toutes celles qui regardent la télévision». Dans un contexte d'élargissement de l'Union européenne, on devine l'importance que repré-

sente, pour la Pologne entrée dans l'Europe en 2004, l'affichage de son intégrité historique vis-à-vis de ses partenaires. C'est ce que suggère aussi David Weizmann (2005 : 111) dans un article qu'il consacre à cette question : «Les cérémonies commémoratives de la libération des camps et en particulier de celui d'Auschwitz, organisées ces deux dernières années en Pologne, montrent la volonté du gouvernement polonais actuel et du président Aleksander Kwasniewski de mettre l'historiographie polonaise à l'heure européenne», tout en considérant que «le chemin de la mémoire polonaise reste long et difficile» (*ibid.*). De fait, on comprend l'intérêt de cette nation à médiatiser au mieux une célébration qui intéresse des citoyens de différentes nationalités. La mise en scène fait donc l'objet d'une grande attention, attention perceptible déjà au cours de la demi-heure qui précède la cérémonie en tant que telle⁶, et au cours de laquelle quatre lieux sont filmés par la télévision polonaise : les rails, la tribune des officiels, celle des déportés, les portes de l'enfer⁷. À noter que, au cours de la cérémonie, la tribune des déportés perdra en visibilité, les caméras privilégiant les lieux les plus représentatifs, à savoir la tribune des officiels où sont prononcés les discours, les rails où commence et où s'achève la cérémonie, les portes de l'enfer qui brûleront tout l'après-midi.

Une télévision à portée pédagogique

Mais si ce sont ces mêmes images que des téléspectateurs du monde entier ont pu voir, elles font aussi l'objet d'un «habillage» spécifique par les chaînes qui les ont diffusées. Or, on ne peut considérer la télévisualisation de cet événement sans tenir compte de la programmation des jours qui ont précédé et, pour la France, du contexte concurrentiel dans lequel elle a pris place. De ce point de vue, il est intéressant de constater que TF1⁸

comme France 2 se sont employées à proposer une série d'émissions à même de drainer un large public. Notons que le succès fut au rendez-vous pour chacune, quand bien même des variations d'audience sont-elles apparues, selon les créneaux et types de programmes⁹. Quant aux arguments avancés pour spécifier l'offre de programmation, ils relèvent pour France Télévision - le groupe auquel appartient France 2 - du devoir de mémoire. Ainsi Marc Tessier - Président du groupe -, déclare-t-il, dans l'éditorial qu'il signe en janvier 2005 : « Commémorer la libération des camps est un devoir de mémoire : en mettant fin à cette entreprise criminelle, les Alliés ont rendu à nos valeurs, la liberté, la démocratie et la dignité humaine, la place qu'elles n'auraient jamais dû perdre. Soixante ans après, se souvenir c'est à la fois illustrer ces valeurs et renouer avec cette entreprise difficile, de parler et surtout de montrer ce que ni les mots ni les images ne peuvent décrire.

France 2, France 3, France 5 et RFO se mobiliseront durant plusieurs mois pour tenter de répondre à ce défi de mémoire, éveiller les consciences et les rappeler à la vigilance. En s'engageant, France Télévisions mobilise toutes ses antennes et tous les genres [...]. [A]lors qu'aujourd'hui la violence sociale tient souvent lieu de réponse, alors que le racisme, l'antisémitisme et le négationnisme renaissent, notre responsabilité devient encore plus forte et nous devons y faire face : il nous faut expliquer, faire œuvre pédagogique, rendre compte et dialoguer avec les téléspectateurs¹⁰. Le message est explicite : il relève à la fois de la volonté d'apporter un savoir sur le passé, mais aussi de celle d'influer sur l'avenir. Une intentionnalité qui, parce qu'elle rejoint celle énoncée par les politiques, fait des médias, en l'occurrence du secteur public, des acteurs importants du champ mémoriel, et, plus largement, du champ social. D'où, lors de ce 60^e anniver-

⁸ À ce sujet, voir la contribution de J. Walter dans cette livraison : « *Auschwitz. 60^e anniversaire de la libération des camps. Les enjeux testimoniaux et historiques d'une cérémonie commémorative sur TF1* ».

⁹ Sur France 3, le 24 janvier, le documentaire *Shoah* de Cl. Lanzmann avait attiré 3,7 millions de personnes (18 % de part de marché, pour la 1^{re} partie, 36,8 % pour la 2nde). Et sur France 2, le même soir, A. Chabot et ses invités, débattant du même sujet, avait drainé 754 880 spectateurs, soit 8,2 % de part de marché. Le 25 janvier, TF1 proposait un documentaire en deux parties, co-produit avec la BBC, *Auschwitz : la solution finale*. Celui-ci été suivi par près de 3 millions de téléspectateurs (40,7 % de part de marché).

¹⁰ www.france5.fr/histoire_decouverte/articles/W00371/127/121169.cfm, consulté le 1^{er} mars 2006.

¹¹ À ce propos, diffusé pour la première fois dans sa continuité sur France 3, *Shoah* (Lanzmann) est ainsi présenté par M. Tessier : « France 3 diffusera pour la première fois en intégralité sur une chaîne française de télévision hertzienne *Shoah*, de Cl. Lanzmann, œuvre décisive, essentielle et reconnue dans le monde entier. Pour France Télévisions, cette diffusion est un devoir et un honneur ».

¹² Dans un reportage présenté après le journal de 13 h, et avant que la cérémonie ne commence, J. Wroblewski, (directeur du musée d'Auschwitz) parle de la difficulté à assurer la conservation des cheveux de déportés exposés en ce lieu.

¹³ C'est la première fois qu'un président de la République française était présent à Auschwitz. Il y a inauguré l'exposition française mais aussi la rampe d'arrivée des convois de Juifs.

¹⁴ Concernant l'utilisation du « nous », par les journalistes à l'adresse du public, A. Mercier (1996 : 190) écrit : « Il est ainsi instructif d'examiner l'utilisation des "nous" et des "vous". Il se dessine un jeu subtil de répartition des rôles entre le "nous" qui signifie la rédaction ou plus généralement les journalistes, le "vous" qui désigne les téléspectateurs, et un "nous qui englobe journalistes et public ». Dans ce cas de figure, le « on » désigne un « nous » qui englobe journalistes et public et qui a « pour objectif affiché de prouver au public qu'il forme avec les journalistes une communauté d'intérêt » (*ibid.*).

¹⁵ J. Wallach fait partie des dix anciens déportés, neuf hommes et une femme, dont les souvenirs ont été recueillis par J.-P. Allali dans *Les derniers témoins. Paroles de déportés* (2004), les autres déportés étant : S. Adoner, A. Birnbaum, A. Elkoubi, A. Fuchs, M. Jankielewicz, M. Librati, M. Stourdze, Ch. Testyler et M. Wallach. L'ouvrage a été publié sous l'égide de la Commission « Shoah » du Consistoire de Paris.

saire, la diffusion d'une pléthore d'émissions spéciales, de fictions, de documentaires, tous annoncés à grand renfort d'articles de presse et de déclarations louangeuses¹¹. Dès lors que la télévision semble avoir un rôle à jouer dans le travail de mémoire, on peut faire l'hypothèse que la diffusion de la cérémonie se doit d'être le point d'orgue de ce qui a précédé. Et le jour même, si la cérémonie est annoncée à 14h30, c'est dès le journal de la mi-journée - présenté par Christophe Hondelatte - qu'elle est introduite par des reportages, des interviews et de fréquents allers-retours entre le studio et le site d'Auschwitz. Pour préparer le téléspectateur à vivre et faire l'histoire en direct, plusieurs procédés (micro-niveau - Walter, 2005) de légitimation sont utilisés.

Un premier consiste à faire œuvre pédagogique en traitant d'un certain nombre de thèmes en lien avec l'événement. Quatre sont plus particulièrement développés : l'arrivée de l'Armée rouge dans les camps d'Auschwitz, ce que les Alliés savaient de la réalité des camps, la transmission aux jeunes générations, le camp aujourd'hui et les difficultés rencontrées pour en conserver les traces¹². Aucune nouveauté en cela. Durant tout le mois de janvier, ces sujets ont abondamment été traités par la presse, la radio et la télévision, et forment une sorte d'évidence au regard de la situation. Un deuxième consiste à parler au téléspectateur français des personnalités qui lui sont proches. Par exemple, un reportage est consacré à Simone Veil qui explique à des jeunes l'arrivée des enfants dans le camp d'Auschwitz, et comment Josef Mengele triait ceux d'entre eux qu'il retiendrait ; un autre à Serge Klarsfeld qui évoque la rampe d'arrivée des convois de Juifs (la *Judenrampe*) à la restauration de laquelle il a contribué, avec l'historien Marcello Pezzetti ; un autre encore - d'ailleurs diffusé une deuxième fois lors du plateau animé par David Pujadas - à Jacques Chirac¹³

qui inaugure l'exposition «Déportés de France à Auschwitz : 27 mars 1942 - 27 janvier 1945» au pavillon français d'Auschwitz. Un troisième consiste à créer un sentiment d'impatience - d'ailleurs évoqué par Daniel Dayan et Elihu Katz (1992) pour qualifier la télévision cérémonielle - avant que la cérémonie ne commence. Pour cela, Agnès Vahramian - grand reporter à France 2 - est sur place. Elle y commente l'arrivée au compte-goutte des officiels et des déportés, décrit le planning de la journée, rapporte des propos de déportés. Régulièrement, elle revient à l'antenne, toujours pour attester de l'«ampleur d'une cérémonie sans précédent», précisant à ce sujet que c'est la première fois que l'on voit autant de chefs d'État et de déportés réunis en ce lieu.

Les témoins et la commémoration sur France 2 : une visibilité en tensions

Être dans l'événement, c'est aussi faire l'Histoire

Événement d'exception donc, auquel le spectateur n'échappe pas, tant ce caractère lui est répété. Avec, ici, une dimension particulière qui est plusieurs fois rappelée : les témoins disparaissent et, par conséquent, cette première fois est également la dernière. Aussi, lorsqu'au cours du journal, David Pujadas explique à Christophe Hondelatte le déroulement de la journée et déclare - «C'est un moment très fort qu'on va vivre ensemble»¹⁴ -, retrouve-t-on un procédé de captation (voir Charaudeau : 1997) qui consiste à faire du téléspectateur un acteur à part entière de l'événement présenté. Dès la fin du journal - et sans transition publicitaire -, deux plateaux prendront place pour accompagner l'ensemble de la cérémonie. Intitulé «1945-2005. La mémoire», le premier est animé par David Pujadas et réunit trois anciens déportés - Julia Wallach¹⁵, Samuel

Pisar¹⁶ (avocat international et témoin au procès Papon), et Stéphane Hessel¹⁷ (résistant et ancien ambassadeur de France en Pologne) - qui interviendront avant et après la cérémonie. Le second - «L'hommage» - est animé par Thierry Thuillier, rédacteur en chef du service informations générales et éditorialiste. Il accompagne la cérémonie elle-même. Y participent une ancienne déportée, Cécile Zoli¹⁸, et un historien, Joël Kotek¹⁹ (maître de conférences à l'université libre de Bruxelles et responsable de la formation des enseignants au Service éducatif du Centre de documentation juive contemporaine).

On le constate : pour traiter de cet événement, la rédaction fait appel à des valeurs sûres. Déjà sur le plan journalistique, David Pujadas et Thierry Thuillier occupent tous deux une place centrale au sein de la chaîne : le premier présente le journal du soir et Thierry Thuillier anime un magazine de géopolitique, *Un œil sur la planète*. Ensuite, dans le domaine de la connaissance historique, Joël Kotek a à son actif la publication d'un ouvrage sur les camps (voir note 16), et la fonction qu'il occupe au Service éducatif du Centre de documentation juive contemporaine en fait un interlocuteur à même d'apporter un discours pédagogique en accord avec les déclara-

tions du Président de France Télévision. Enfin, sur le plan testimonial, les témoins sont connus quand bien même Julia Wallach et Cécile Zoli bénéficient-elles d'une notoriété moindre que celle de Stéphane Hessel et Samuel Pisar. Trois d'entre eux ont été déportés à Auschwitz, tandis que Stéphane Hessel a été déporté pour fait de Résistance à Buchenwald et à Dora. Par ailleurs, tous ont déjà témoigné dans des ouvrages ou dans les médias (voir notes 12, 13, 14). Plus précisément, dans les jours qui précèdent ou suivent le 27 janvier, trois se sont exprimés ou le feront à la radio (Samuel Pisar sur France Inter, Cécile Zoli sur RTL, Stéphane Hessel sur RFI). Des témoins exercés à la pratique des médias et à la démarche testimoniale, mais aussi, pour deux d'entre eux, des témoins réputés pour leur engagement vis-à-vis d'un travail de mémoire en lien avec le contexte actuel. Ainsi Stéphane Hessel s'est-il souvent positionné comme un observateur éclairé du monde d'aujourd'hui, tant dans ses ouvrages²⁰ que dans les déclarations à la presse ou lors de conférences. Une position d'autant plus en phase avec le contexte commémoratif que l'ancien diplomate a participé à la rédaction de la Déclaration universelle des droits de l'homme (1948) et que, depuis, il n'a eu de cesse que de défendre une certaine conception de

¹⁶ S. Pisar est l'auteur de *La ressource humaine* (1983) et de *Le sang de l'espoir* (1979). Le même jour, il était également invité sur France Inter, dans l'émission d'A. Bedouet, «Le téléphone sonne» (19h20).

¹⁷ La trajectoire de S. Hessel est intéressante : né à Berlin en 1917, il est le fils de Fr. Hessel et H. Gründ qui, avec H.-P. Roché, forment le trio de Jules et Jim. Il rejoindra Paris avec ses parents en 1924 et sera naturalisé avant la guerre. En 1941, il retrouve Ch. De Gaulle à Londres où il contribue à l'organisation de la couverture radio pour l'ensemble du territoire français avant le Débarquement. Il sera arrêté en juillet 1944 et déporté à Buchenwald puis à Dora. Après la guerre, il entre à l'ONU comme diplomate. Le 22 janvier, il témoignait pour RFI, au micro de deux journalistes de *L'Express* : P. Ganz et A. Gouyot.

¹⁸ Le 27 janvier 2005 également, C. Zoli est intervenue sur RTL où elle racontait à E. Julien ce que fut pour elle la Libération.

¹⁹ J. Kotek est notamment l'auteur de : *L'Europe et ses villes frontières* (1996) ; *La jeune garde : la jeunesse entre KGB et CIA* (1998) ; *Le siècle des camps, détention, concentration, extermination. Cent ans de mal radical* (en collab. avec P. Rigoulot, 2000).

²⁰ S. Hessel est notamment l'auteur de deux autobiographies : *Danse avec le siècle* (1997), *Dix pas dans le nouveau siècle* (2002).

la paix, que ce soit sur la question israélienne ou en Irak. Quant à Samuel Pissar, outre ses activités d'avocat international, il est président du comité français de Yad Vashem. Et au procès Papon, comme régulièrement dans la presse, il a défendu la mémoire des Français qui ont sauvé des Juifs - les Justes -, tout en accusant d'autres de ne pas l'avoir fait.

Sur le plan formel, ces deux plateaux jouent la carte de la rigueur. Aucune emphase dans le dispositif scénique : journalistes et invités sont assis autour d'une table et sont filmés en plan rapproché dans un décor des plus sobres. Quant au fond, chacun des deux plateaux remplit une fonction spécifique. Dans le premier, les invités tirent des leçons du passé. Dans le second, plus en phase avec la cérémonie, ils commentent les images filmées par la télévision polonaise. Or, du fait de l'adossement de la parole testimoniale à ce dispositif particulier, des tensions se manifestent dans l'un et l'autre. Elles sont ou bien d'ordre identitaire, les témoins étant conduits à tenir des propos dépassant l'évocation de leur seule expérience concentrationnaire. C'est le cas dans «1945-2005. La mémoire». Ou bien elles sont d'ordre attributif, les témoins ayant pour mission d'attester d'une réalité sans qu'ils puissent pour autant en élucider les particularismes par l'évocation de leur propre expérience. C'est ce deuxième caractère qui est à l'œuvre dans «L'hommage».

«1945-2005. La mémoire» : du témoignage à l'expertise

Ce sont plus particulièrement deux questions que David Pujadas pose aux invités du premier plateau : «Qu'attendez-vous de ces cérémonies ?» ; «Comment avez-vous vécu avec Auschwitz ?». Pour répondre à la première, tous parlent de l'humanisation du monde, et ce tant au début de la journée qu'à la fin. Un constat : Samuel Pissar et Stéphane Hessel soutiennent des positions

proches de celles de Simone Veil, notamment lorsqu'ils regrettent que, après Auschwitz, les crimes contre l'humanité n'aient pas cessé. Et c'est Stéphane Hessel, plus que les autres invités, qui joue vis-à-vis de cette question un rôle de gardien de la mémoire. Avant que la cérémonie ne commence, il insiste sur le fait qu'il ne faut pas oublier la spécificité de l'extermination des Juifs. Et à la fin de la cérémonie, il dit ses doutes quant à la réelle honnêteté et bonne volonté des chefs d'État réunis en ce 27 janvier. Ainsi parlera-t-il de l'orgueil et du mépris comme étant deux des causes de «l'horreur» que représente Auschwitz, et répètera-t-il l'importance qu'il y a à combattre ces fléaux. Qu'une telle position soit tenue par une figure de la Résistance, proche du général De Gaulle, donne à voir une approche mémorielle fortement articulée à une gestion politique du problème. D'où ce constat : ici, le témoin n'est pas tant sollicité pour raconter le vécu dans les camps que pour s'appuyer sur lui afin de juger ce que le présent fait du passé, faisant de lui un expert des problèmes posés. Ainsi percevait-on ce que Renaud Dulong (1998 : 16) mettait en évidence, dans *Le témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, et qui concernait les rescapés des camps : «Ces témoignages représentent un élément essentiel d'un dispositif de vigilance. La parole des rescapés des camps de la mort rappelle en permanence l'aboutissement meurtrier des logiques totalitaires et racistes ; elle s'avère essentielle pour dénoncer l'indécence de certains slogans politiques, pour conjurer les menaces révisionnistes ou négationnistes, pour freiner l'oubli et poursuivre une réflexion sur le passé, pour ouvrir un débat sur notre civilisation et son avenir». L'analyse de Renaud Dulong s'applique d'autant plus à la situation étudiée que la préparation de la commémoration, puis son déroulement, ont donné lieu, comme on l'a vu, à des déclarations appelant non seulement

à questionner le passé, mais aussi à réfléchir aux solutions à mettre en place pour éviter que celui-ci ne resurgisse.

La parole des rescapés se situe donc à la frontière entre plusieurs pôles identitaires dont Jacques Walter (2005 : 54) avait mis en évidence les caractéristiques. Analysant une édition des *Dossiers de l'écran* (Antenne 2, 06/03/79) qui faisait suite à la diffusion du dernier épisode de la série *Holocauste*, le chercheur constatait que les invités s'exprimaient selon l'intrication entre «plusieurs pôles identitaires [expert, historien, victime], dont le poids n'est pas nécessairement équivalent et qui peuvent parfois être en tensions les uns avec les autres». Deux éléments de cette intrication se retrouvent sur ce plateau - la capacité à tenir un discours expert, le statut de victime - d'autant qu'il s'agit, là aussi, de porter un jugement sur les images diffusées. Or, des tensions apparaissent dans les propos tenus, notamment du fait du positionnement de chacun des témoins, positionnement en lien avec un parcours de vie particulier. Ceci est manifeste dans les réponses à la deuxième question. Lorsque David Pujadas demande à Julia Wallach, «Comment avez-vous vécu avec les camps ?», celle-ci répond à une autre question, non formulée, dont on comprend qu'elle est : «Comment avez-vous vécu dans les camps ?». C'est l'occasion pour elle de dire son étonnement d'avoir survécu. Fait qu'elle qualifie de «miracle». En revanche, lorsque le même journaliste demande à Samuel Pisar, «Quand on a 14 ans, comment fait-on pour survivre ?», ce dernier répond : «C'est un mystère pour moi. Ou bien on survit, ou bien on s'abandonne. Ce choix de ma mère, je l'ai compris comme une mission : "fais tout ce que tu peux pour survivre"». De son expérience, Samuel Pisar tire une leçon pour lui-même qui est aussi une leçon

humaine : survivre est un devoir. Dans un cas, le témoin reste dans l'expectative d'une expérience hors du commun dont il dit ne pas comprendre tous les ressorts, dans l'autre, il en tire une morale et donne des clés d'interprétation.

À partir de cet exemple, on voit combien Samuel Pisar - comme Stéphane Hessel - n'a aucune difficulté à arborer une identité experte en accord avec l'intentionnalité implicite de ce premier plateau. Familier des prises de paroles publiques, il tient un discours construit, en même temps que pédagogique, sur son expérience. D'ailleurs, pendant le mois de janvier 2005 (du 21 au 31), son témoignage filmé est présenté au Palais Acropolis de Nice avec ceux de Simone Veil et d'Elie Wiesel. En revanche, c'est à une identité de type victime que Julia Wallach se réfère. Tout en ayant vécu l'expérience concentrationnaire, les témoins n'en délivrent donc pas le même témoignage, certains s'ajustant plus que d'autres à la spécificité du cadre commémoratif qui stimule une prise de conscience collective sur le sujet. D'où un déséquilibre qui se manifeste dans les interventions, l'expertise occupant un espace significativement plus important. David Pujadas semble l'avoir compris, lui qui, à la fin de la cérémonie, demande à Julia Wallach de conclure la journée afin qu'elle revienne sur des propos tenus en aparté où elle expliquait que les Allemands lui avaient suggéré de dire que, dans les camps, «ils ne lui avaient pas fait trop de mal». En donnant «le mot de la fin» à ce témoin, il sollicite des souvenirs qui ne sont plus nécessairement porteurs d'un discours sur ce que doit être l'avenir. Ainsi recourt-il à une identité de type victime, une identité mise à mal par un dispositif qui, sur ce plateau, valorise une identité experte, et, pour le second, des compétences historiennes.

²¹ L'historien raconte l'histoire de sa propre famille qui, très croyante avant l'expérience concentrationnaire, a pris de la distance après.

«L'hommage» : du témoignage à l'histoire

Une déportée et un historien sont réunis sur le second plateau pour commenter les images filmées en direct depuis le site d'Auschwitz. À l'une, il est plutôt demandé d'évoquer des souvenirs en lien avec les lieux entrevus à l'image, à l'autre, d'expliquer tant le contexte et le cadre de l'histoire de la déportation que les ressorts mémoriels de la cérémonie. Il revient donc plus particulièrement à Cécile Zoli de faire ressentir une expérience que d'autres n'ont pas connue, ses propos se devant d'authentifier une réalité par le souvenir qu'elle en a conservé. D'où un recours au pathos pour «habiller» des images qui en sont dépourvues, du fait d'un décorum largement emprunt de solennité. L'idée sous-jacente - et qui transparaît dans les questions posées par le journaliste - est que, revoyant les lieux d'une grande souffrance passée, l'ancienne déportée ne pourra qu'en être émue et le faire ressentir. Un exemple, lorsque le kaddish est prononcé, Thierry Thuillier demande à l'invitée ce qu'elle éprouve : «M^{me} Zoli, je vous ai vu tout à l'heure, pendant le chant, vous étiez très émue. À quoi pensez-vous alors que vous êtes à nos côtés depuis deux heures, quand vous entendez ces prières ?». Deux implicites à cette question : pour les victimes juives, l'émotion à l'écoute de la prière serait un invariant ; pour les téléspectateurs, partager cette émotion serait susceptible de remplir une fonction métonymique. Mais la réponse est à distance de l'attendu, Cécile Zoli expliquant que, n'étant pas croyante, il est très difficile pour elle d'entendre que «Dieu n'a rien pu faire pour tous ces morts». Et si cette réponse permet à Joël Kotek de parler de la foi dans et après les camps de concentration - d'ailleurs en s'appuyant sur l'exemple de sa propre famille²¹ -, elle prouve surtout que la singularité de l'expérience peut se révéler être en tensions vis-à-vis

d'une expérience existentielle commune, induite par un questionnement faisant appel à l'affect. Sur ce point précisément, quand les invités du premier plateau reviendront pour faire le bilan de la cérémonie, Samuel Pisar, dont on a vu la capacité à se positionner en expert, évoquera les chants religieux et tiendra des propos très différents où, contrairement à Cécile Zoli, il fera de l'émotion une évidence. Ainsi dira-t-il : «Pour moi, Juif laïc, le moment le plus émouvant était cette prière hébraïque. Personne n'a compris un mot, même pas moi, mais tout le monde a compris». À nouveau, Samuel Pisar est plus proche du cadre imposé que ne le sont Cécile Zoli, ici, Julia Wallach, précédemment. Et ce, de par les engagements qui ont marqué sa vie après l'expérience concentrationnaire. De fait, se révèle-t-il plus proche de l'attendu médiatique.

Mais, pourquoi une attente de ce type ? Une hypothèse : si, dans un contexte commémoratif, le témoin témoigne de lui-même, d'une part, il est attendu qu'il témoigne également pour tous ceux qui ont disparu, et, d'autre part, il le fait forcément en fonction d'un filtre contextuel. Si bien que sa parole est contrainte par «[l]es intérêts et fièvres du moment» (Dulong, 1998 : 216), et que des tensions peuvent surgir de ce que l'expression singulière est au contact d'un cadre collectif, durci par les enjeux immanents à une situation commémorative. Sur le plan médiatique, cela peut se traduire par une valorisation de ce qui est à même de rassembler - en l'occurrence le pathos - et, en conséquence, par une difficulté à gérer la singularité. C'est ce qui se manifeste lors de cet échange sur la foi où le témoin réagit selon des valeurs et croyances spécifiques, entravant tant l'idée d'une identité victimaire homogène que celle de sa transférabilité à un large public. Suite à ce recours manqué au pathos, le débat prendra une autre orientation, le journaliste se concentrant

sur des considérations historiques en donnant plus largement la parole à Joël Kotek. Et lorsqu'il sollicitera Cécile Zoli sur des points précis - la présence des Tziganes dans le camp, la survivance, les travaux des déportés, la Libération -, l'historien complètera toujours les propos de l'ancienne déportée.

Contrairement à l'édition des *Dossiers de l'écran* analysée par Jacques Walter (2005), ici, le témoin n'est pas mis à contribution pour apporter des connaissances historiques. En revanche, il atteste, par sa présence, de la réalité de faits que l'historien rend intelligibles ensuite. En effet, sur le plateau de ces *Dossiers de l'écran* diffusés en 1979, aucun historien n'était présent quand bien même le pôle identitaire historien occupait-il une place importante : «Est-ce vraiment un hasard s'il n'y a pas un historien ès qualités sur le plateau et si les invités sont amenés à être investis de la sorte ? À cette époque, rares sont les chercheurs (Joseph Billig, Léon Poliakov, Olga Wormser-Migot...) qui consacrent leur énergie à l'étude de la déportation et du génocide et dont les travaux soient médiatisés ; en outre, les ouvrages de grands spécialistes étrangers (au premier rang desquels Raoul Hilberg) ne sont pas encore traduits en français» (Walter, 2005 : 59). Or, depuis 1979, en France, le paysage historique concernant la déportation et le génocide a changé, sa médiatisation aussi. Et même si cela a fait polémique, ces questions ont été abordées à l'occasion de grands procès - dont le procès Papon (voir Fleury-Vilatte, Walter, 2005a, 2005b) -, dans lesquels les historiens ont été appelés à comparaître au titre de témoins-

experts, démontrant, à cette occasion, l'attention sociale portée à leurs travaux. En outre, on ne compte plus les émissions spéciales où des historiens - Annette Wieviorka étant emblématique de ceci - sont invités à commenter, expliquer, éclairer tel ou tel aspect de cette période de l'histoire. Souvent même, ils sont sollicités par les journalistes afin de conseiller les journalistes sur le ou les témoins qu'il serait judicieux d'inviter²².

Ici, les tensions ne viennent donc pas du fait que le témoin aurait à gérer l'empilement de plusieurs types d'identité. En revanche, elles viennent de ce que les souvenirs du déporté ne sont pas interrogés pour nourrir la connaissance du système concentrationnaire, mais pour l'appuyer ou la susciter. Par conséquent, si, sur le premier plateau, c'était l'expertise qui était privilégiée, c'est ici la connaissance historique, délivrée par un spécialiste, qui est mise en avant. D'où une forme de contradiction entre le fait que le témoin apparaisse comme étant indispensable au dispositif, et celui qui voit sa singularité non interrogée, si ce n'est pour justifier un travail de connaissance dans lequel il est englobé et dans lequel, aussi, il perd sa spécificité.

Conclusion

La position ambivalente dans laquelle est placé le témoin sur les deux plateaux de France 2 n'est pas si éloignée de celle qui lui revient sur les lieux de la cérémonie, à Auschwitz même. En effet, très présent dans les justifications politiques, il l'est peu

²² Lors d'un colloque qui s'est tenu les 10-11 mai 2005 à l'Institut français de Presse à Paris, et intitulé «Nos récits : temps, images, témoignages, publics», A. Wieviorka confiait qu'à l'occasion de la célébration du 60^e anniversaire de la Libération des camps d'Auschwitz, des journalistes lui avaient demandé de donner son avis sur l'un ou l'autre témoin qu'ils envisageaient d'inviter.

²³ Voici une partie des propos que cette ancienne déportée, israélienne, clame en tribune : «C'est ici que toute ma famille a été exterminée. C'est ici qu'on a supprimé mon nom et qu'on m'a donné un numéro à la place. Pourquoi nous a-t-on donné une étoile jaune ? Pour que nous puissions être immédiatement identifiés comme juifs. Je suis juive, venant d'Israël. J'ai un pays, j'ai une armée, j'ai un président. Je peux dire jamais, jamais cela ne se reproduira. C'est dans ce camp qu'une jeune fille de 16 ans a été enfermée. Je suis toujours là. Merci».

dans le processus commémoratif filmé par la télévision polonaise. Pourtant, on le sait et les journalistes le rappellent : les déportés sont venus nombreux à Auschwitz. À ce sujet, Agnès Varahmian parle d'une «cérémonie de la transmission» et d'un «passage de témoin». Et Thierry Thuillier, commentant des images où l'on voit trois anciens déportés, vêtus d'un pyjama rayé, explique : «Images terribles que celles de ces trois déportés, des revenants... Ce sont ces déportés qui seront au centre de la cérémonie». D'ailleurs, le président polonais s'adresse à eux en ces termes : «Il y a parmi nous les témoins d'il y a 60 ans. Mesdames et Messieurs, lorsque je vous regarde, je sens une profonde émotion, admiration, respect. Je sais que c'est précisément vous les gardiens de cette mémoire douloureuse qui connaissez comme personne la valeur et le besoin de la paix, mais aussi de la conciliation et du pardon».

Pour autant, en dépit d'un dispositif censé les mettre en avant, un écart se fait jour entre les propos déclaratifs sur le rôle qui leur sera assigné et celui qu'ils jouent effectivement. D'ailleurs, c'est ce que constate Agnès Vahramian, à la fin de la cérémonie, lorsqu'elle dit : «On les voit peu, c'est un peu dommage». Seuls quelques plans leur sont consacrés dans les images filmées par la télévision polonaise : plusieurs arborent des pancartes sur lesquelles figurent des noms, d'autres montrent les numéros inscrits sur leurs avant-bras ou des brassards de prisonniers. Et si, en tribune, trois grandes figures ont pour charge de les représenter - Wladyslaw Bartoszewski (ancien ministre polonais des Affaires étrangères, interné au camp en tant que résistant), Simone Veil (ancienne présidente du Parlement européen), Romani Rose (président du Conseil des Sintis et Roms d'Allemagne) - elles s'expriment au nom d'engagements qui associent décisions politiques et choix mémoriels.

Aussi lorsqu'une ancienne déportée prend la parole après que le président israélien - Moshe Katsav - ait prononcé son discours, et sans que le cela soit prévu dans le programme, revendique-t-elle, au-delà des mots, la sortie de l'anonymat dans lequel la confinait la commémoration et dit-elle sa singularité²³. Il apparaît donc que le problème posé par la mise en visibilité des déportés est celui de la singularité qui, forcément, est mise en difficulté dans une manifestation régie par des considérations politiques.

Références

- Allali J.-P., 2004, *Les derniers témoins. Paroles de déportés*, Paris, Éd. Safed.
- Capdevila L., Voldman D., 2002, *Nos morts. Les sociétés occidentales face aux tués de la guerre*, Paris, Payot.
- Charaudeau P., 1997, *Le discours d'information médiatique. La construction du miroir social*, Paris, Nathan/INA.
- Dayan D., Katz E., 1992, *La télévision cérémonielle. Anthropologie et histoire en direct*, trad. de l'anglais par D. Dayan en collaboration avec J. Fendy et M. Robert, Paris, Presses universitaires de France, 1996.
- Dulong R., 1998, *Le témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales.
- Fleury-Vilatte B., Walter J., 2005a, «Le procès Papon et les figures de l'historien-expert», pp. 363-386, in : Mathien M., dir., *La médiation de l'Histoire. De l'utilisation du passé dans la construction de l'actualité*, Bruxelles, Bruylant.
- 2005b, «Le procès Papon : médias, témoin-expert et contre-expertise historiographique», *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 88, oct.-déc., pp. 63-76.
- Hessel St., 1997, *Danse avec le siècle*, Paris, Éd. Le Seuil.

- 2002, *Dix pas dans le nouveau siècle*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Lecat A., 2005, «Auschwitz : 60 ans après», *L'Arche*, 561, janv.
- Mercier A., 1996, *Le journal télévisé. Politique de l'information et information politique*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.
- Pisar P., 1979, *Le sang de l'espoir*, Paris, R. Laffont.
- 1983, *La ressource humaine*, Paris, J.-Cl. Lattès.
- Traverso E., 2005, *Le passé, modes d'emploi. Histoire, mémoire, politique*, Paris, La Fabrique Éd.
- Walter J., 2005, *La Shoah à l'épreuve de l'image*, Paris, Presses universitaires de France.
- 2007, «Auschwitz. 60^e anniversaire de la libération des camps. Les enjeux testimoniaux et historiques d'une cérémonie commémorative sur TF1», *Cahier international. Études sur le témoignage audiovisuel des victimes des crimes et génocides nazis/International Journal. Studies on the audio-visual testimony of victims of the Nazi crimes and genocides*, 13, Bruxelles, Fondation Auschwitz, pp. 7-35.
- Weizmann D., 2005, «Auschwitz : lieu de mémoire ou lieu de négation ?», pp. 83-112, in : Boursier J.-Y., dir., *Musées de guerre et mémoriaux*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme.
- Wieviorka A., 1998, *L'ère du témoin*, Paris, Plon.
- 2005, *Auschwitz, 60 ans après*, Paris, R. Laffont.

VINCENT LOWY

Université de Haute Alsace

Centre de recherche sur les médiations, CREM

(EA 3476)

Université Paul Verlaine (Metz)

France

Un témoignage sans témoins

Réflexions sur le film *Il faudra raconter*

de Pascal et Daniel Cling (2004)

Entretien avec Pascal Cling (avril 2007)

(propos recueillis par Vincent Lowy)

Le film documentaire de Pascal et Daniel Cling *Il faudra raconter* a été diffusé par la chaîne franco-allemande Arte le 24 janvier 2005 à 23 heures. D'une durée de 57 minutes, il a été coproduit par la société ISKRA et Arte-France. Un DVD sera disponible dans le commerce fin 2007 (renseignements : www.iskra.fr).

Il se présente comme un portrait de différents rescapés des camps nazis qui parcourent lycées et collèges à la rencontre des jeunes générations, à la fois pour témoigner et appeler à la vigilance. Mais ce film est avant tout une réflexion sur la disparition prochaine de ces témoins et montre d'une certaine façon les limites des formes classiques de la transmission mémorielle. Les déportés qui interviennent sont bien connus des spécialistes de l'histoire de la déportation :

Maurice Cling (père des deux réalisateurs), Henri Borlant, Ida Grinspan (auteure en 2002 d'un ouvrage écrit avec Bertrand Poirot-Delpech intitulé *J'ai pas pleuré*) et le général André Rogerie (auteur dès 1945 d'un témoignage de la vie concentrationnaire sous le titre *Vivre c'est vaincre*).

Le découpage de ce film documentaire est tout à fait classique. Nous suivons ces quatre déportés allant témoigner dans des classes d'enseignement secondaire français, ainsi qu'à une rencontre d'Henri Borlant avec des enseignants berlinois en formation.

Ida Grinspan écoute une chanson en rap écrite par des collégiens de banlieue à la suite de sa visite dans leur établissement. Nous voyons comment Maurice Cling, installé devant l'immeuble de son enfance, pré-

sente une petite plaque qu'il commente aux passants pour commémorer le jour de son arrestation et de celle de sa famille. Puis nous le retrouvons avec Ida Grinspan à Birkenau, visitant les ruines concentrationnaires mais également une exposition située dans le camp de Birkenau, dans le bâtiment de la «sauna».

Beaucoup de lieux communs des films sur la déportation se retrouvent donc à l'écran. Mais ce qui distingue ce documentaire, c'est qu'il prend valeur de «témoignage sur le témoignage», en interrogeant la notion de transmission dans un contexte de raréfaction des témoins. Il s'agit donc d'un film sur le souvenir et le militantisme de la mémoire, mais encore d'une réflexion intense sur l'approche de la mort.

Pascal Cling : Nous avons fait un premier film, *Héritages*, sur la question de la transmission transgénérationnelle. Nous étions donc crédibles aux yeux d'Arte, notamment du chargé de programmes Pierre Merle qui était à l'époque responsable de la case «les mercredi de l'Histoire». Aussi nous avions un producteur très impliqué, Matthieu de Laborde, qui a su trouver les bons arguments pour convaincre la chaîne, et dont la société Iskra défend depuis trente ans une parole singulière dans le documentaire.

Vincent Lowy : Ce film a-t-il été conçu dans la perspective des commémorations de 2005 ?

P. C. : Bien sûr nous savions que nous approchions du moment où la mémoire de la déportation allait être sur le devant de la scène, mais pour autant ce n'était pas ce qui animait notre désir de faire ce film. Nous l'avons entamé plusieurs années auparavant ! C'était une réalité qui permettait d'ouvrir des portes pour la production du film et il est certain que cela a pesé dans l'obtention de l'accord de la chaîne.

V. L. : Les réalisateurs sont obligés d'intégrer cela dans leur logique de proposition.

P. C. : Dans une certaine mesure oui, parfois, à moins de faire des films underground qui risquent de n'être jamais diffusés. Il me semble normal que les diffuseurs jalonnent leur programmation de sujets en prise directe avec l'actualité.

V. L. : Ce qui montre que le mémoriel est devenu structurant dans la diffusion des produits culturels et qu'une logique de marketing de la mémoire sous-tend complètement la programmation des chaînes.

P. C. : Nous avons travaillé en contact avec les chaînes mais cet argument commémoratif venait d'eux, pas de nous. Pour nous d'ailleurs, le 59^e ou le 61^e anniversaire, ça ne change rien du tout, le film ne repose pas là-dessus. La première des motivations, c'était l'âge des témoins. L'urgence du film c'était ça, le fait que les témoins sont en train de disparaître.

V. L. : Donc, le soixantième anniversaire, c'était la cuisine des télés et des producteurs.

P. C. : Je ne peux pas dire ça comme ça. J'imagine que parmi les auteurs, les réalisateurs, les producteurs ou les diffuseurs il y en a toujours qui cherchent à faire des coups. Il y a toujours des petits malins qui épluchent les documents du Ministère de la culture ou des prévisionnels qui annoncent les événements des années à venir : le centenaire de la naissance d'Aragon, le 250^e anniversaire de la naissance de Mozart, etc. J'imagine que dans les chaînes, ce peut être pour certains une façon de donner du sens à une politique éditoriale. Comme si l'histoire était un slalom entre des dates anniversaires. Cela me semble du reste être un des rôles dévolu à certaines soirées Thema sur Arte : coller à l'actualité. Les dates anniversaires présentent l'avantage de permettre aux diffuseurs de planifier la fabrication d'un film,

dont l'aboutissement nécessite souvent des années de travail. Les chaînes de télévision sont friandes de rendez-vous planifiés. L'information à la télévision fonctionne sur la surprise et l'imprévu mais aussi sur des événements annoncés, qui lui permettent d'approfondir les sujets autrement que sous une forme journalistique.

V. L. : Lorsque j'ai réalisé mon film sur Victor Basch, j'ai eu la chance d'avoir au dernier moment un de ces fameux créneaux qui s'est présenté, à savoir le centenaire de la réhabilitation d'Alfred Dreyfus. Je ne pensais absolument pas à ça au début mais c'est devenu l'argument de vente du produit. Et la directrice des programmes de la chaîne Public Sénat nous a dit : «Sur Dreyfus, on n'a rien !». Alors ils ont pris mon film, à la condition qu'il s'ouvre sur un rappel de l'Affaire Dreyfus. Ça, c'est vraiment un combat perdu par les réalisateurs, le temps est loin où Bertrand Tavernier rugissait en direction des programmeurs : «C'est à vous de faire des cases pour mes films et pas à moi de faire des films pour vos cases !»

P. C. : L'unité documentaire d'Arte a insisté pour qu'on réduise la durée du film qui aurait pu facilement faire 90 minutes. On a dû enlever du montage des choses remarquables pour que ça tienne dans le format. Il a même fallu réduire le générique de quinze secondes, c'était contractuel.

V. L. : Il y a eu pendant cette période un déferlement de films sur ce sujet. C'est le règne du commémoratif, qui commence avec la III^e République, la mise en place d'une mémoire consensuelle, avec la célébration des origines, puis des batailles, avec les guerres mondiales, et enfin la mémoire des crimes de masse. Dans les médias, ça se cristallise avec les années 80 et l'institutionnalisation du judéocide. Et le rôle des témoins dans cette logique mémorielle est déterminant.

P. C. : Pour la commémoration du 27 janvier 2005 à Birkenau, mon père qui faisait partie des invités avait été au préalable sollicité par TF1 en vue d'intervenir en direct, avec d'autres rescapés présents sur place. La chaîne avait préparé les questions avec lui, à Paris, pour s'assurer de la nature de ses réponses, sans doute par précaution. A Birkenau, un assistant de TF1 lui a demandé de rester cantonner dans une certaine partie du camp (!), en attendant qu'on lui fasse signe pour venir parler en direct à l'antenne. Il a attendu dans le froid et la neige pendant des heures pour finalement avoir droit à trente secondes de parole, répondant à deux questions insignifiantes. Il s'agit d'une mésaventure parmi d'autres, qui l'incitent à refuser de plus en plus souvent de répondre à des journalistes. Les chaînes françaises ou étrangères l'appellent quelquefois pour faire le déporté de service, deux trois images par-ci, les jeunes qui pleurent par-là, etc, mais il refuse. On a besoin de rescapés pour les commémorations, alors les responsables disent : «On cherche un déporté». Pour ça, ils peuvent prendre un figurant à l'ANPE spectacle.

V. L. : Votre père est une figure importante dans le film, j'imagine que ce n'était pas forcément facile de le filmer, ni de l'interviewer. Mais ça rend ce travail d'autant plus sincère. Il y a notamment ce passage sur la journée de commémoration privée, le jour anniversaire de son arrestation. On voit Maurice Cling avec une plaque posée sur un chevalet à l'entrée d'un immeuble. C'est une représentation à la fois bouleversante et pathétique.

P. C. : Pour les besoins du film, nous avons concrétisé une idée qui nous trottait dans la tête depuis longtemps : faire graver une plaque commémorative en hommage à notre famille, en espérant la faire apposer sur le mur de cet immeuble. Mais la propriétaire, qui possède tout l'immeuble et qui n'est

autre que la fille des propriétaires du temps de l'occupation, a refusé. En prétextant que nous n'étions pas les seuls à avoir souffert, que son père à elle avait fait la guerre des tranchées, etc.

La plaque est très juste du point de vue historique : « *La famille Cling a été arrêtée dans cet immeuble le 4 mai 1944 par des policiers français dans le cadre de la « Solution finale ». Ils furent livrés aux nazis et assassinés à Auschwitz. Souvenez-vous.* »

Tandis que nous préparions le film, l'échange épistolaire avec la propriétaire s'est rapidement tendu. Elle a transmis les courriers à son avocat. Nous en sommes venus à lui proposer de lui louer une partie de son mur pendant 99 ans avec un bail emphytéotique, pour pouvoir être en droit d'y apposer la plaque, ce qu'elle a refusé. Nous avons alors contacté la Mairie de Paris dans l'espoir de faire sceller la plaque en question à même le bitume devant la porte cochère, car le trottoir appartient à la ville. Nous étions en cela inspirés par l'artiste Gunter Demning, qui un peu partout en Allemagne incruste des pavés en laiton dans le trottoir, avec le nom des familles déportées gravé dessus. (voir infos sur le site <http://www.stolpersteine.com/>).

V. L. : Cette démarche me paraît assez curieuse, dans la mesure où vous inscrivez dans l'espace public un récit d'ordre privé, ou plutôt que vous réinvestissez une histoire privée par des usages mémoriels d'ordre public.

P. C. : À l'origine, c'est mon père qui a pris l'initiative plus ou moins chaque année sur place, de mettre des fleurs devant l'immeuble.

C'est une petite cérémonie privée, il explique aux passants pourquoi il est là. On n'est pas obligés de se rattacher à une commémoration officielle, on parle de quelque chose d'envergure familiale. Il y a une volonté de commémoration familiale qui remplace une reconnaissance officielle. En demandant le concours de la Mairie de Paris pour faire apposer une plaque, c'est un peu comme si nous lui demandions d'inscrire cet épisode tragique dans l'éventail de ce qu'elle commémore. Qui plus est, compte tenu de la réaction de la propriétaire, il nous paraissait important du point de vue historique que les élus (le Conseil de Paris) imposent la volonté collective à un particulier. C'était un peu comme un bras de fer : nous étions gênés par l'idée qu'un particulier puisse à lui tout seul faire barrage sur la commémoration d'un fait significatif pour la population du quartier. Est-ce qu'un événement comme celui-là ne dépasse pas le cadre familial ? Ma famille est une famille ordinaire, et par là même emblématique. Notre geste est un geste qui consiste, une fois par an, à rappeler toutes ces « petites gens » arrêtées par Vichy.

V. L. : On pourrait rapprocher ça de l'usage très répandu à Paris des plaques devant les établissements scolaires, donnant parfois le nom même des écoliers déportés, usage qui serait l'intermédiaire entre l'usage public commun (des plaques relatives à des personnages illustres) et cet usage privé auquel vous avez songé.

P. C. : Oui parce qu'on ne connaît pas ces enfants. Ça pose des questions. Je n'ai pas la

¹ Créée en 2000, la Fondation pour la Mémoire de la Shoah, dont la dotation provient des restitutions des fonds spoliés en déshérence des juifs de France, poursuit sa vocation de soutien à des projets, en France et à l'étranger, dans les domaines de l'histoire, de la pédagogie, de la mémoire, de la solidarité et de la culture juive. Depuis sa création, la Fondation a financé plus de 1100 projets. Elle est aujourd'hui dirigée par David de Rothschild.

² *Task Force for International Cooperation on Holocaust Education, Remembrance and Research* : ce groupe d'action a été créé en 1998 sur l'initiative du Premier Ministre suédois Göran Persson. Il a pour objectif d'encourager les activités sur l'éducation, le souvenir et la recherche concernant la Shoah, tant dans les États membres que dans d'autres pays partenaires. Les États membres s'engagent à respecter la Déclaration du Forum International de Stockholm sur l'Holocauste adoptée en 2000, ainsi qu'à mettre en œuvre des politiques et des programmes nationaux d'éducation, de commémoration et de recherche sur la Shoah.

réponse à ça... Ca apparaît un peu trop rapidement dans le film. À un moment donné de la préparation nous avons envisagé raconter cette histoire avec la propriétaire, qui serait devenue la colonne vertébrale du film. Mais on a renoncé car on ne voulait pas prendre le risque de mettre en avant notre famille ni notre père.

V. L. : Comment avez-vous vécu, en tant que fils de déporté, cette semaine de commémorations ?

P. C. : Pas très bien. On retrouvait sur presque toutes les chaînes de télévision les mêmes experts invités : l'expert audiovisuel, Claude Lanzmann ; l'expert juridique, Serge Klarsfeld ; l'expert historique Annette Wieviorka ; et l'expert politique, Simone Veil. Et l'on n'entendait pratiquement qu'eux. On n'entendait pas seulement eux mais c'était quand même une dominante. On ne sortait pas de ces quatre coins du ring, il y avait comme un balisage de la pensée.

V. L. : Dans une certaine mesure, c'est aussi une mise au pas.

P. C. : Oui, en quelque sorte, c'est une mise au pas. C'est toute la question du pouvoir exorbitant d'institutions telles que la Fondation pour la mémoire de la Shoah¹. En s'employant à financer des projets qui abondent dans le sens d'une version officielle et orientée de l'histoire de la Shoah, elle la renforce en même temps qu'elle la fabrique. La version officielle devient une sorte de Table de la Loi, et gare à quiconque s'en éloigne.

V. L. : Oui, notamment dans les projets audiovisuels qu'ils soutiennent. Il est peut-être important de souligner que votre film n'a pas été soutenu par cette Fondation.

P. C. : Nous n'avons pas reçu de subvention, vraisemblablement à cause des témoins présents dans le film et de ce qu'ils racontent. D'une façon générale, on aime bien les rescapés lorsqu'ils racontent leur histoire, pas

quand ils donnent leur point de vue. On leur dit : «Vous n'êtes pas historiens.» C'est évident que certains d'entre eux confondent des choses, s'embrouillent dans leurs souvenirs ou ont des opinions iconoclastes. Et alors ? Moi, mon travail, ce n'est pas d'écrire une thèse, c'est de donner la parole à des témoins, dans des dispositifs cinématographiques. À partir du moment où je leur donne la parole, je dois les montrer sous un jour humain et pas comme des magnétophones qui répètent une rengaine. Nous voulions entre autre montrer que quand chacun donne son point de vue, chacun dans son registre de langue, on commence à distinguer des individus. Cela met en valeur la singularité. Le témoin qui n'est pas juste là pour dire son histoire, apparemment la Fondation pour la Mémoire de la Shoah n'aime pas trop ça. Il semblerait que nous n'étions pas dans les clous. Et puis le film dit quand même que le génocide des juifs n'était pas le seul aspect du programme des nazis. Et rien que ça, c'est une parole profane.

V. L. : C'est à dire ?

P. C. : Pour obtenir des subventions, c'est une parole profane. Nous ne sommes pas dans le courant de pensée actuel qui consiste à n'évoquer que les souffrances du «peuple juif» et les motivations spécifiquement antisémites (et non politiques) des nazis.

V. L. : Dans ce cas, pourquoi ne pas lisser le projet lors de la phase de financement ?

P. C. : Le problème est que le lissage aurait dû être tel qu'on se serait alors retrouvés à faire un film totalement consensuel, insipide et vide de sens.

V. L. : Avez-vous un exemple de cet état d'esprit ?

P. C. : Il y a dans le film le général André Rogerie, qui a été un grand résistant, déporté à Birkenau, entre autres. On a demandé une subvention à un autre fond européen, qui s'appelle la *Task Force*². Ils n'ont pas

voulu octroyer un euro au film en expliquant qu'ils contestaient le fait qu'André Rogerie ait pu voir ce qu'il dit avoir vu de ses propres yeux, à savoir le crématoire numéro V... Si dans un film sur Auschwitz, on donne la parole à un témoin qui n'est pas juif, ça dérange. Dans *Il faudra raconter*, nous donnons la parole à quelqu'un qui fait autorité, qui est un des tous premiers à avoir publié son témoignage des camps en 1945, et dont le témoignage est irréfutable. Et soixante ans plus tard, une commission d'aide au cinéma met son témoignage en doute. Voici ce qui a été transmis par le comité de la *Task Force* après l'examen de notre dossier³ :

«The Task Force Academic Working Group has reviewed the PPA in both French and English, taking in account the slight differences between the original (more "emotional") and the translation reduced to formal answers required by the PPA.

We are not sure we quite understand whether or not the applicants draw a line between the "extermination" (term used in the PPA) and gas chamber on the one

hand, in which case they deal with the genocide of the Jews we call the Holocaust, or whether they see Auschwitz as a general issue of civilization as such. In our view, either or both can be addressed, but the distinctions are clear : there was no «extermination» of non-Jews, except perhaps for the 22.000 Roma who died in Auschwitz, a few thousand of them in gas chambers. There was suffering, torture and mass death of political or quasi-political prisoners, for different reasons. Both could be addressed, but the aims of the film do not appear clearly.

The example of General Andre Rogerie is illustrative. He is quite outside of the group of Holocaust victims. Not only he is not Jewish, but he was imprisoned by the Germans because of his involvement in the French Resistance and eventually ended up in Auschwitz. His testimonies of the crematories in Auschwitz might only refer to the crematory of Auschwitz 1, the Stammlager, where two crematories had been installed, not of the extermination camp Auschwitz-Birkenau. The PPA does

³ «La commission académique de la *Task Force* a pris connaissance des questionnaires (en français et en anglais), prenant en compte les différences entre le projet original (plus émotionnel) et la version réduite au format voulu par le questionnaire. Nous ne sommes pas sûrs d'avoir compris si ce projet concerne l'extermination (terme utilisé dans le questionnaire) et les chambres à gaz, auquel cas il traiterait de la destruction des juifs appelée Holocauste, ou s'il porte sur Auschwitz en tant que produit d'une société donnée. Selon nous, les deux options sont possibles mais la distinction est claire : il n'y a pas eu d'extermination de non juifs, à part peut-être pour les 22 000 tziganes qui périrent à Auschwitz, dont quelques centaines dans les chambres à gaz. Pour différentes raisons, Auschwitz a été un lieu de tortures, de souffrances et des prisonniers politiques ou considérés comme tels, ont été massivement exécutés. Il n'apparaît pas clairement dans ce projet lequel de ces deux aspects domine. L'exemple du général André Rogerie est à ce titre emblématique. Il ne fait pas partie des victimes de l'Holocauste. Pas seulement parce qu'il n'est pas juif, mais parce qu'il a été emprisonné pour son engagement dans la résistance française, ce qui lui a valu d'arriver à Auschwitz. Son témoignage des crématoires d'Auschwitz ne peut concerner que le Crématoire d'Auschwitz 1, ou Stammlager, où deux crématoires ont été installés, et pas les grands ensembles d'extermination de Birkenau. Le questionnaire ne permet pas de savoir si les réalisateurs protestent contre la barbarie et le totalitarisme dans le monde en général, avec Auschwitz en ligne de mire, ou s'ils traitent de l'Holocauste en particulier. Il semble qu'ils plaident pour une approche universelle et cherchent à atteindre un public pour lequel Auschwitz n'est pas spécifiquement limité à l'extermination des juifs mais peut devenir le symbole de l'absence de civilisation. La singularité de l'Holocauste n'est pas garantie par ce projet de film, qui peut chercher à généraliser et donc à minimiser le génocide des juifs.»

⁴ Ce texte est signé par Karel Fracapane, mais Matthieu de Laborde, producteur du film, souhaite rappeler que ce texte lui est parvenu après l'examen du dossier accompagné par des réponses dans un questionnaire (PPA) et que ce n'est pas directement Karel Fracapane mais bien la représentation du comité officiel d'agrément (dont on ne connaît pas la composition) qui est à mettre en cause dans son ensemble.

not state whether the filmmakers are protesting against brutality and totalitarianism all over the world, with Auschwitz as a case in point, or if they are dealing with the Holocaust. It seems that they claim a «universal approach» and intend to reach people «for whom Auschwitz cannot be limited to the genocide of the Jews only», therefore using Auschwitz as a symbol of total absence of human civilization. The singularity of the Holocaust is not guaranteed and the film might tend to generalization and therefore a minimization of the genocide of the Jews.»⁴

Témoignage du Général André Rogerie dans *Il faudra raconter* :

(dans la voiture d'un enseignant d'histoire, André Rogerie se renseigne au sujet de la motivation des élèves qu'il s'apprête à rencontrer)

«Est-ce qu'ils ont été surpris à Birkenau ?
Oui, ils sont restés sans voix...

Y a-t-il toujours les ruines des crématoires à Birkenau ?

Oui.

Avec ces escaliers qui descendent à la salle de déshabillage ? Ces escaliers que personne ne remontait jamais. Il y a toujours un bois de bouleaux ?

Oui, il est toujours là. Avec une mare. Nos élèves ont déposé une gerbe en mémoire des victimes devant le crématoire V.

Oui, je vois très bien. Au Crématoire V, je suis passé un jour de l'été, il y avait des femmes nues, avec des enfants au cou, nus également, ils attendaient pour rentrer dans la chambre à gaz. »

JONATHAN HAUDOT

*Doctorant en sciences de l'information
et de la communication*

*Centre de recherche sur les médiations
(EA 3476)*

*Université Paul Verlaine - Metz
France*

Soixantième anniversaire de la libération des camps :

Le discours méta-médiatique d'*Arrêt sur images*

En France, la médiatisation du soixantième anniversaire de la libération¹ des camps en 2005 s'est révélée nettement plus importante qu'il y a dix ans à l'occasion du cinquantième de l'événement. En effet, si ce dernier n'avait alors suscité qu'une faible mobilisation des médias², l'évolution du souvenir du génocide, entre autres aux niveaux politique et sociétal a contribué à placer cette commémoration au cœur de l'agenda médiatique du mois de janvier 2005. Dès la première quinzaine de celui-ci, la télévision

- pour ne citer qu'elle - a proposé un flux de programmes (films, documentaires, reportages, émissions spéciales, etc.) dont le nombre montait *crescendo* jusqu'au point d'orgue de cette télévisualisation que constituait la retransmission en direct de la cérémonie officielle du 27 janvier à Auschwitz. Pour autant, si cette vaste couverture a assuré davantage de visibilité à l'événement qu'en 1995, cette médiatisation télévisuelle se revendiquant informative, pédagogique et morale car rattachée à l'impératif du «devoir de

¹ Concernant le terme de «libération», précisons que nous partageons l'opinion de l'historienne Annette Wieviorka qui l'estime inapproprié dans la mesure où les camps d'Auschwitz-Birkenau ont été fortuitement découverts au cours d'opérations militaires puisqu'ils n'ont jamais représenté un quelconque but de guerre. Nous employons ici le mot de «libération» afin de nous conformer à l'appellation officielle de l'événement. Cf., A. WIEVIORKA, 2005, *Auschwitz, 60 ans après*, Paris, R. Laffont, p. 24.

² Pour plus de détails sur cette faible médiatisation, lire la contribution de B. Fleury dans la présente livraison du *Cahier International de la Fondation Auschwitz* : B. FLEURY, 2007, «Quand France 2 commémore l'ouverture des camps d'Auschwitz».

mémoire»³ - tout en étant évidemment inscrite dans une logique de concurrence entre les chaînes - n'a pas forcément trouvé un écho favorable auprès des divers spécialistes de la question et, en prolongement, de la sphère intellectuelle comme le prouve la condamnation sans appel rendue par l'historien Pierre Nora : «*Durant quelques jours [...] nous avons été collectivement confrontés à un déluge d'images insoutenables qui donnaient à la fois un sentiment d'écrasement, de simultanéité, de percussion tragique, un flot d'images d'horreur auquel personne ne pouvait échapper, devant lequel nul ne pouvait réagir. Avec les émissions en direct d'Auschwitz où le journaliste s'exprimait depuis la porte du camp, la mise en scène télévisuelle confinait même parfois à l'obscénité. Bref, nous avons assisté à une sorte de concentré de ce que les médias font de pire lorsqu'ils jouent sur l'émotion du public, comme on l'avait vu, quelque temps plus tôt, au moment du tsunami où la télévision se bornait à exciter la compassion. Du tsunami*

à l'anniversaire de la libération d'Auschwitz, la télévision a exploité les mêmes registres émotionnels, sans le moindre discernement. Car, à aucun instant les images d'horreur déversées sur l'écran n'ont été mises en contexte, historisées, expliquées. [...] Cela prouve l'irresponsabilité des médias.»⁴

Néanmoins, si la formulation de critiques (positives ou négatives) émanant d'acteurs extérieurs au monde de la télévision est observable, de rares émissions de télévision ont également permis l'énonciation de jugements relatifs au traitement médiatique et principalement télévisuel de cet anniversaire. Et, l'une d'entre elles y consacra même l'intégralité de son numéro : *Arrêt sur images* diffusée le 30 janvier 2005⁵.

Née en 1995 sur *La Cinquième* (devenue *France 5* depuis 2001), cette émission présentée par Daniel Schneidermann entouré de ses chroniqueurs s'est donnée pour mission de «*juger les pratiques [...] des professionnels des médias*» en «*relev[ant] parfois de*

³ Cf. l'éditorial de Marc Tessier Président du groupe France Télévision cité par B. Fleury. B. FLEURY, *art. cit.*

⁴ C. DELPORTE, I. VEYRAT-MASSON, 2005, «Entretien avec Pierre Nora : la fièvre médiatique des commémorations», dans : *Le Temps des médias*, 5, «Shoah et génocides. Médias, mémoire, histoires», Paris, Éd. Nouveau monde, p. 191.

⁵ Précisons que ce n'est pas la première fois que l'émission de Daniel Schneidermann se penche sur la pénétration de discours relatifs à la Shoah à la télévision. En l'occurrence, *Arrêt sur images* a consacré un numéro à l'interview de Maurice Papon réalisée par Paul Amar. Cf. J. WALTER, 2005, *La Shoah à l'épreuve de l'image*, Paris, Presses universitaires de France, pp. 210-216.

⁶ P. BEYLOT, 1997, «*Arrêt sur images, un nouveau tribunal médiatique ?*», dans : J. WALTER (dir.), *Actes du colloque Télévision, justice, régulation*, à paraître.

⁷ Sur les critiques de la médiatisation de ce sixième anniversaire, cf. la contribution de J. WALTER dans la présente livraison du *Cahier International de la Fondation Auschwitz* : J. WALTER, 2007, «Auschwitz. 60^e anniversaire de la libération des camps. Les enjeux testimoniaux et historiques d'une cérémonie commémorative sur TF1». De plus, le chercheur revient sur une polémique qu'a déclenchée Daniel Schneidermann en réagissant au témoignage de Robert Namias révélant dans un article du *Point* qu'une partie de sa famille a été exterminée lors du génocide juif.

⁸ Terme emprunté à : P. BEYLOT, *art. cit.*

⁹ Une historienne habituée des médias. La chercheuse est souvent invitée en plateau lors d'émissions télévisées concernant la Shoah. Par exemple, lors de la médiatisation de la libération des camps nazis, Annette Wieviorka a, entre autres émissions, participé à la soirée spéciale du 25 janvier sur ARTE et à *Vous prendrez bien un peu de recul* présentée par Philippe Gildas sur *Paris Première* (23/01/2005).

¹⁰ La chroniqueuse cite, entre autres productions le documentaire *Hollywood et la Shoah* diffusé le 25 janvier 2005 à 22H20 sur ARTE appréhendant la pluralité et l'évolution des représentations cinématographiques du génocide juif. D. ANKER, 2004, *Hollywood et la Shoah*, Films Transit International, American movies Classics, BBC, ZDF, ARTE.

manière anecdotique, parfois avec plus de pertinence toute une série de petits faits révélateurs du fonctionnement - ou du dysfonctionnement - du système télévisuel. Il ne s'agit pas seulement de traquer le cocasse et l'insolite de manière assez gratuite [...] mais de mettre en évidence les travers et les ridicules du paysage contemporain et de ses acteurs. [...] Une des originalités de l'émission est le fait qu'elle ne se contente pas d'un discours vague et généraliste sur telle ou telle émission, mais qu'elle fait référence de manière précise et systématique à des images - ou plus précisément à des segments bien localisés du discours télévisuel, envisagés aussi bien dans leur dimension verbale qu'icônique ; ce n'est donc pas seulement sur l'image au sens strictement visuel que l'on s'arrête, mais sur le message audiovisuel dans sa globalité.»⁶ Plus concrètement, le principe d'Arrêt sur images repose sur l'élaboration d'un discours méta-médiatique, c'est-à-dire pour l'exprimer simplement : un discours sur la télévision par la télévision⁷.

Cette émission emblématique de part son positionnement énonciatif au sein du paysage audiovisuel français (PAF) ayant choisi de revenir sur la médiatisation du soixantième anniversaire de la libération des camps, la présente contribution analysera alors le regard critique porté par Daniel Schneidermann et son équipe. Pour ce faire, loin de seulement retracer les différentes interventions des protagonistes en présence, l'étude examinera les composantes du système argumentatif⁸ propre au discours méta-médiatique façonné ainsi que les enjeux qui les sous-tendent.

1. Un discours didactique sur la médiatisation de l'événement et son contenu

Au cœur du discours d'Arrêt sur image relatif à cette médiatisation, il est possible de

dégager deux pôles articulant le propos de Daniel Schneidermann et de son équipe composée de Maja Neskovic, David Abiker et Judith Bernard recevant une invitée unique sur le plateau : l'historienne Annette Wieviorka⁹ sollicitée à réagir face aux images et thèmes abordés. D'une part, comme le suggère l'étude de Pierre Beylot signalée *supra*, les interventions des divers protagonistes ne sont pas exemptes d'une dimension critique à l'égard du traitement télévisuel. Mais, d'autre part, en parallèle aux griefs et désaveux exprimés, l'émission fait œuvre de pédagogie. Une pédagogie en partie structurée par la mobilisation de l'historiographie du camp d'Auschwitz-Birkenau et également de l'historiographie de son souvenir - un aspect des plus rares à la télévision - pour développer les raisons de cette intense médiatisation.

D'ailleurs, c'est cette ampleur de la couverture qui constitue le premier point analysé dans l'émission tant elle est paradoxale en comparaison avec l'intérêt médiatique témoigné au cinquantième anniversaire. Ce fait est soulevé par Maja Neskovic qui inventorie à gros traits les différents supports de la médiatisation télévisuelle de 2005. Ainsi rappelle-t-elle que jusqu'au 27 janvier, jour de la cérémonie officielle à Auschwitz en présence de politiques, anciens déportés, représentants des différentes religions et autres, les chaînes ont programmé un «nombre impressionnant» - et aux angles variés¹⁰ - de films, reportages, magazines et documentaires à la quantité telle qu'il relève de «l'impossible de tous [...] les citer». De plus, la chroniqueuse revient brièvement sur la retransmission en direct de la cérémonie en spécifiant que celle-ci s'est caractérisée par un dispositif médiatique conséquent avec des duplex entre des journalistes à Paris et des envoyés spéciaux pour couvrir plus de trois heures de direct s'achevant avec l'embrasement de la rampe. Et,

dans la foulée, la chroniqueuse démontre que ce bilan est sans commune mesure avec la télévisualisation de l'événement il y a dix ans. Déjà, sur le plan politique, la cérémonie avait réuni vingt-quatre chefs d'État au lieu de quarante en 2005 et à l'époque, le Président de la République François Mitterrand n'y avait pas assisté. Quant au niveau télévisuel, Maja Neskovic précise que cette cérémonie n'avait pas fait l'objet de retransmission en direct et dans son ensemble, la médiatisation était beaucoup plus « discrète ». Ce qu'exemplifie non sans ironie la chroniqueuse en commentant un extrait du JT de TF1 daté du 24 janvier 1995, JT durant lequel l'anniversaire est pourtant annoncé en troisième titre (après l'effondrement d'une tour et une inondation) mais seulement abordé au bout de vingt-cinq minutes, juste après « ce sujet très important : les feuilles d'imposition pour les revenus de 1994 seront de couleur bordeaux ». Alors, suite à ce constat grinçant d'un contraste entre les deux médiatisations, Daniel Schneidermann demande à Annette Wieviorka de lui expliciter le pourquoi de ce hiatus. Si, de prime abord, l'identité discursive attribuée par le dispositif d'*Arrêt sur image* apparaîtrait caduque, à savoir une

historienne experte sur la Shoah amenée à commenter des pratiques médiatiques, il faut comprendre qu'il n'en est rien car celle-ci prend soin de ne jamais déborder de son domaine de compétence et ce, en adoptant diverses identités sociales légitimant sa prise de parole : ses travaux et ses expériences personnelles (d'ordre professionnel ou plus intime) constituent son savoir-faire, son savoir-comprendre et son savoir-combiner¹¹. De plus, ces variations de postures accréditant le discours sont également appuyées par le présentateur de l'émission lui-même. En effet, autant dans la partie critique de l'émission ce dernier réclame l'opinion de la chercheuse « sans que [celle-ci soit] spécialiste des images », autant dans la volonté didactique du discours méta-médiatique, Daniel Schneidermann la présente à la fois comme historienne et auteur d'un ouvrage paru courant janvier 2005 : *Auschwitz, 60 ans après*, premier livre français à raconter l'histoire du camp, sa transformation progressive en musée ainsi que l'évolution de sa mémoire dans la société¹². Certes, le présentateur se contente peut-être de signaler « l'actualité scientifique » d'Annette Wieviorka mais il n'empêche que c'est cette posture d'historienne mêlée à

¹¹ Trépos J.-Y., 2002, « L'expertise comme équipement politique de la société civile », dans : *Questions de communication*, 2, Presses universitaires de Nancy, pp. 7-18.

Sur la formulation d'expertises relatives aux discours sur la Shoah dans l'espace public, cf. J. WALTER 2005, *op. cit.*

¹² Cf. notre note de lecture réalisée sur cet ouvrage : J. HAUDOT, 2005, « Annette Wieviorka : *Auschwitz, 60 ans après* », dans : *Questions de communication*, 8, pp. 451-456.

¹³ Cadres sociaux que sont : le temps, l'espace et le langage. Cf. Halbwachs M., 1925, *Les cadres sociaux de la mémoire*, postface de G. Namer, Paris, A. Michel, 1994.

Des cadres sociaux dont la chercheuse a auparavant pointé l'influence au cours de ses réflexions sur le témoignage : « Le témoignage surtout quand il se trouve intégré à un mouvement de masse, exprime autant que l'expérience individuelle, le ou les discours que la société tient, au moment où le témoin conte son histoire, sur les événements que le témoin a traversés. [...] Mais il le dit avec les mots qui sont ceux de l'époque où il témoigne, à partir d'un questionnement et d'une attente implicites qui sont eux aussi contemporains de son témoignage, lui assignant des finalités dépendant d'enjeux politiques ou idéologiques, contribuant ainsi à créer une ou plusieurs mémoires collectives, erratiques dans leur contenu, dans leur forme, dans leur fonction et dans la finalité, explicite ou non, qu'elles s'assignent ». A. WIEVIORKA, 2002, *L'ère du témoin*, Paris, Plon, p. 13.

¹⁴ A. WIEVIORKA, *op. cit.*, pp. 16-17.

Signalons que la chercheuse esquisse déjà cette idée dans un de ses précédents ouvrages en écrivant qu' « *Auschwitz appartient à l'histoire de l'Europe. Si on y réfléchit bien, c'est probablement l'événement le plus européen de toute l'histoire du XX^e siècle !* ». A. WIEVIORKA, 1999, *Auschwitz expliqué à ma fille*, Paris, Éd. du Seuil, p. 58.

celle d'auteur experte des multiples facettes d'Auschwitz-Birkenau qui alimente et légitime principalement ses interventions. De ce fait, c'est logiquement que la chercheuse interprète la forte visibilité de l'événement en se reportant aux cadres sociaux¹³ de la mémoire de la Shoah. L'invitée d'*Arrêt sur image* estime que la place du camp dans le souvenir du judéocide, c'est-à-dire sa position référentielle, servirait un objectif politique. En effet, concernant l'attrait suscité par la commémoration, l'historienne, sans nier l'existence d'autres facteurs, privilégie en premier lieu un argument de type géopolitique : « Pour Auschwitz, il y a la question de l'Europe. La Pologne sortait à peine du communisme et la grande thématique était l'Europe et la démocratie. C'est d'abord un acte politique. C'est la fin de la marque du communisme sur un lieu qui a été un des hauts lieux de la mémoire du communisme. » Fait donc autant politique que symbolique qui correspondrait à un nouvel usage du camp émanant d'un dessein à poser des repères en vue de la construction d'une identité européenne. Un aspect récemment accolé à la mémoire d'Auschwitz qu'Annette Wieviorka développe davantage en introduction d'*Auschwitz, 60 ans après* : « [...] le thème nouveau, dominant l'horizon du soixantième anniversaire de la découverte des camps d'Auschwitz, alors que la Pologne, avec d'autres anciennes démocraties populaires, vient de rejoindre l'Union européenne, est l'affirmation de la volonté de construire une Europe de la paix, une Europe de la liberté, une Europe sans racisme ni antisémitisme, là où ont été rassemblés dans la mort des êtres venus de tous les pays qui forment précisément cette Europe. On peut voir un symbole de cette possible centralité d'Auschwitz dans l'idée européenne dans le fait que la première présidente du parlement européen fut Simone Veil. Car un des enjeux de la construction de l'Europe est la constitution d'une identité européenne,

comme se sont construites les identités nationales à partir d'une histoire à tous les Européens, avec ses grands hommes (éventuellement ses grandes femmes), ses grands événements, ses lieux de mémoire. Qui pourrait nier qu'Auschwitz est par excellence l'événement européen ? Cette Europe est fondée sur un vide. Six millions - peut-être un peu moins, peut-être un peu plus - de Juifs ont été assassinés, dont un million à Auschwitz. Les Juifs, désormais absents de la plupart des pays européens, sont le membre fantôme de l'Europe, un membre dont elle a été amputée, mais dont la présence est toujours sensible et qui, par moments, fait mal. La mémoire de cette absence comme celle du crime devient un tremplin pour la construction européenne. »¹⁴

Et, d'autre part, cette médiatisation fonctionnerait aussi comme une réponse à « un certain sentiment d'urgence » dû à la disparition prochaine et inévitable des derniers témoins. Annette Wieviorka se réfère à ce que l'on peut, en quelque sorte, nommer la fin de la contemporanéité du survivant/témoin, un évanouissement qui accentue l'injonction « au devoir de mémoire » dans l'espace public tout en impliquant un passage de la mémoire aux générations suivantes récipiendaires de récits intimes, singuliers, communs, plus ou moins proches d'elles d'un point de vue personnel et temporel. Une médiatisation qui aurait donc été influencée par ce qui constitue un impératif d'incitation au témoignage, à son écoute de même qu'à sa transmission.

Outre ce recadrage demandé à Annette Wieviorka afin de livrer des clés de compréhension permettant au public d'appréhender certaines causes de cette « avalanche d'images »¹⁵, son identité sociale d'historienne de la Shoah signant, de surcroît, un ouvrage entièrement consacré à Auschwitz fonde de nouveau sa posture médiatique et discursive lorsque Daniel Schneidermann

s'intéresse à l'usage des photographies d'époque du camp. Des photographies qui ont fortement été mobilisées pour illustrer le génocide juif. Ainsi Maja Neskovic revient-elle - en décrivant uniquement leur contenu - sur les quatre photographies prises clandestinement par un déporté juif membre de la résistance polonaise du camp d'Auschwitz intégré au *Sonderkommando*¹⁶. Stipulant que «l'on a vu partout cette année dans les journaux, dans les documentaires» ces photographies, le présentateur demande à son invitée d'en présenter l'auteur et le cheminement. Si, les interrogations du présentateur et les réponses de l'historienne participent à l'énonciation d'un propos informatif, il est aussi envisageable de percevoir cet appel à recontextualisation de la part de Daniel Schneidermann comme une critique implicite formulée à l'égard des médias qui n'ont globalement pas pris le soin «de [mettre] en contexte, historis[er], expliqu[er]» leurs documents comme le dénonce Pierre Nora (cf. *supra*). Un reproche supposable lorsque le présentateur d'*Arrêt sur images* sollicite des compléments d'information concernant les photographies de la libération réalisées par l'Armée rouge qui ont également beaucoup été utilisées par la presse écrite et à la télévision. L'historienne précise alors qu'il s'agit de reconstitutions

avec généralement des figurants polonais prenant la pause, de photographies «à plusieurs générations d'images : des images prises en février, mars. Et, la grande reconstitution de la libération telle qu'elle aurait dû se dérouler [a été] prise encore plus tard.»

En conséquence, au-delà d'un discours didactique relatif à la construction de la mémoire, discours émergeant par le biais du jeu des questions/réponses entre l'équipe d'*Arrêt sur images* et Annette Wiewiorka, une critique vis-à-vis des pratiques médiatiques apparaîtrait décelable car l'émission propose de nuancer, de faire la part des choses entre les photographies qui correspondent à l'instantanéité de l'extermination et celles relevant plutôt du symbolique en raison d'une absence de recontextualisation. Alors, le discours méta-médiatique s'articulerait selon une portée pédagogique mais également selon une logique de complémentarité soulignant, en parallèle, un usage condamnable par les médias de ces photographies car «au lieu de contribuer à expliquer, préciser et enrichir l'information sur les camps, les photographies furent utilisées pour universaliser. Presque d'emblée les photographies sont moins des documents que des icônes emblématiques de la barbarie nazie.»¹⁷ Une critique suggérée au milieu de condamnations clairement exprimées.

¹⁵ Propos tenus par Daniel Schneidermann.

¹⁶ Ces clichés ont fait l'objet d'une exposition ouverte au public du 12 janvier au 25 mars 2001 à l'Hôtel de Sully à Paris : *Mémoire des camps. Photographies des camps de concentration et d'extermination nazis 1933-1999*. Pour une analyse de la réception de cette exposition, cf. G. DIDI-HUBERMAN, 2003, *Images malgré tout*, Paris, Éd. de Minuit et J. WALTER, *op. cit.*

¹⁷ M.-A. MATARD BONUCCI, 2005, «Usages de la photographie par les médias dans la construction de la mémoire de la Shoah», dans : *Le Temps des médias*, 5, «Shoah et génocides. Médias, mémoire, histoire», Paris, Éd. Nouveau monde, p. 19.

¹⁸ Selon Tzvetan Todorov, les discours ayant trait à la mémoire d'un événement reposent sur deux éventualités d'usages : l'usage littéral consistant en un recouvrement de l'événement se limitant à lui seul. Ou bien, l'usage exemplaire, c'est-à-dire que le discours positionne l'événement comme un exemple applicable à d'autres cas. Pour citer l'auteur, le premier «soume[t] le présent au passé» tandis que le second «permet d'utiliser le passé en vue du présent». T. TODOROV, 1995, *Les abus de la mémoire*, Paris, Éd. Arléa, pp. 30-32.

¹⁹ Ce qu'a fait Jean-Paul Huchon par exemple.

2. Jugements selon des critères techniques, esthétiques et éthiques

Si le discours de l'émission est, d'une part, à vocation pédagogique, d'autre part, il n'en repose pas moins sur la formulation de jugements à l'égard de pratiques discursives médiatiques distinctes ce qui, ne l'oublions pas, constitue le fondement même d'*Arrêt sur images*.

Ainsi Daniel Schneidermann revient-il, tout d'abord, sur la médiatisation télévisuelle des voyages de lycéens à Auschwitz-Birkenau tant de nombreux journaux télévisés ont couvert la venue d'adolescents accompagnés de professeurs, de survivants et ou de personnalités politiques. Ceci est spécifié par Maja Neskovic dont l'intervention est illustrée par des extraits d'un JT de TF1 (13/01/2005), de France 2 (13/01/2005) et du 12/14 de France 3 (20/01/2005). Le spectateur peut alors voir (ou revoir) Jean-Paul Huchon, Président de la région Ile-de-France ayant emmené des jeunes, déclarer accorder un usage exemplaire - au sens de Tzvetan Todorov¹⁸ - à cet apprentissage des maillons et horreurs de l'extermination sur un des lieux-mêmes de celle-ci qu'il conçoit comme un éveil au combat contre le racisme. Mais, au-delà de la volonté politique exprimée et incarnée ici par Jean-Paul Huchon, la sélection des images se compose principalement des réactions filmées des adolescents après leur visite du camp. Est alors montrée une succession d'extraits de lycéens émus, à qui les journalistes demandent d'expliquer ce qu'ils ressentent, confiant leur peine et leurs troubles face à la caméra, celle-ci suivant même ceux qui «éprouvent le besoin de s'isoler» comme le mentionne le commentaire *off* du JT de la mi-journée de France 3.

Néanmoins, si cet enchaînement de morceaux choisis des reportages positionne la visite d'Auschwitz-Birkenau comme une

démarche pédagogique au vu de l'émotion qu'elle suscite, Daniel Schneidermann nuance cette représentation en évoquant les récents incidents qui se sont déroulés comme les batailles de boules de neige ou les ricanelements face aux photographies anthropomorphiques des déportés qui ont conduit à des sanctions disciplinaires voire à des renvois de lycéens de leur établissement. En confrontant l'émotion à l'irrespect, le présentateur introduit ici une critique du traitement télévisuel des visites d'Auschwitz-Birkenau. Une appréciation négative à l'égard de ce dernier dont se charge Annette Wieviorka réagissant aux images qui viennent d'être diffusées. En premier lieu, la chercheuse révoque l'idée que toute personne se rendant au camp va inéluctablement connaître un intense émoi. S'appuyant sur sa propre expérience, l'historienne signale que lorsque «vous parlez avec [les jeunes] en *off*, certains vous disent qu'ils n'ont rien ressenti. Et, certains anciens qui sont revenus pour la première fois vous disent la même chose». Ainsi, loin d'inclure d'emblée la dimension médiatique non inhérente à ce type de voyage, Annette Wieviorka expose-t-elle d'abord des doutes concernant cette prise de conscience et cet engagement des adolescents que déclencherait un déplacement au camp. Un scepticisme dont elle fait part dans son ouvrage en accusant les attentes des adultes d'influencer le comportement et les commentaires des jeunes. En effet, dans la conclusion d'*Auschwitz, 60 ans après*, elle stipule qu'une visite au camp peut être motivée pour diverses raisons : filiation familiale, appartenance à une communauté menacée et donc internée, d'un point de vue politique, on peut chercher à véhiculer des messages (devant les caméras)¹⁹, et pour répondre à un objectif pédagogique, expliquer la barbarie à des classes de lycéens. Or, pour avoir participé à plusieurs de ces voyages - dont le premier organisé en France en 1988 - l'historienne estime que le choc et

la prise de conscience sont minimes, voire inexistantes, tant les propos des lycéens sonnent parfois creux à ses oreilles. Les discours et gestes polis de ceux-ci correspondraient à ce que les adultes en attendent et ne feraient donc que répéter ce que les aînés ont dit. Et, la chercheuse étaye cette réflexion en posant une série de questions qui demeurent certes sans réponse mais interpellent l'adulte quant à cette apparente efficacité : « *Quel effet ce voyage a-t-il eu sur les adolescents d'alors, aujourd'hui des hommes et des femmes de trente-cinq ans environ, engagés dans la vie professionnelle, ayant fondé des familles ? Qui s'est préoccupé de les rechercher pour leur demander si cette visite d'un jour avait transformé leur vision du monde et des choses ? Qui se préoccupa, au-delà des mots creux et consolants, de savoir ce qu'ils ont compris d'Auschwitz et s'ils ont transformé leur vision en actes ? Adhèrent-ils à un mouvement politique ? À une œuvre caritative ? À un mouvement antiraciste ? Ce voyage a-t-il changé leur vision d'Israël ? Et surtout, qu'ont-ils vu à Auschwitz ?* »²⁰

Évidemment, le propos d'Annette Wieviorka n'exhorte nullement à décourager quiconque à se rendre à Auschwitz-Birkenau, ne cautionne en rien l'attitude déplacée de lycéens, n'interdit pas d'éprouver de la tristesse ou tout autre sentiment en ce lieu de mémoire, mais appelle à revoir cette représentation unique dans l'inconscient collectif d'un espace obligatoirement émouvant pour chacun. Cette conception représentationnelle nourrit alors l'opinion qu'exprime la chercheuse vis-à-vis des reportages relatifs à ce sujet. Elle les présente *grosso modo* comme des images d'Épinal rassurantes construites et véhiculées par la télévision répondant aux attentes du spectateur (adulte) et ce, en filmant et interrogeant les adolescents selon un angle où la com-

passion doit dominer. Au final, concernant la télévisualisation des voyages en camp, Annette Wieviorka se montre aussi sévère que le sera quelques mois plus tard Pierre Nora (cf. *supra*) en précisant qu'elle est frappée par « *la façon dont on interroge ces jeunes pour savoir ce qu'ils ressentent. Il y a une sorte d'impératif à ressentir quelque chose. [...]. On a une sorte de jeu de miroir où le jeune dit exactement ce que le journaliste attend qu'il dise. [...] On regarde ces photos qui sont très belles mais c'est quand même une mise en scène. Les journalistes s'étalent, mettent leurs caméras et brusquement il faut respecter un lieu où tout le monde se ballade avec le portable. Combien de journalistes coupent leur portable à Birkenau où, je le dis dans mon livre, ça passe très bien ?* »

En résumé, envers la télévisualisation de ce « classique » tel que le désigne Daniel Schneidermann, Annette Wieviorka prononce un jugement entremêlant : une dimension esthétique en dénonçant une captation basée sur et selon un effet miroir ; une dimension technique en soulignant l'importance du dispositif médiatique contrastant avec les intentions journalistiques ; et une dimension éthique en incitant à reconsidérer une représentation ne reflétant pas toutes les composantes de la réalité.

Ces critères invoqués afin d'évaluer la médiatisation d'une approche « traditionnelle » de la transmission de la Shoah sont également mobilisés pour attaquer l'emploi d'une technique moderne : les images de synthèse utilisées dans le documentaire *Auschwitz, la solution finale* diffusé en deux parties sur TF1 les 24 et 25 janvier 2005. Ce documentaire produit par la BBC programmé en seconde partie de soirée mais ayant réuni près de 3 millions de téléspectateurs (soit 40,7 % de part de marché²¹) se caractérise par

²⁰ A. WIEVIORKA, 2005, *Ibid.*, p 273.

²¹ www.mediametrie.fr et www.tf1.fr.

un contenu hybride mélangeant des images d'archives avec des témoignages de survivants, des scènes interprétées par des comédiens et des images de synthèses des baraquements et des chambres à gaz du camp. Un contenu que condamne Judith Bernard l'estimant anti-pédagogique et surtout, elle n'y voit que la monstration d'une prouesse technique de mauvais goût. Une critique qui clôt l'intervention de la chroniqueuse sollicitée pour dresser un rapide bilan non exhaustif des tentatives de représentations de l'expérience concentrationnaire et du judéocide au cinéma. Au sein de son bref inventaire, elle y ajoute les opinions publicisées relatives à certains films mentionnés afin de révéler les tensions qui se jouent entre la sacralité du sujet et une production du coup cernée en fonction d'une conception de justesse représentationnelle. De ce fait, les réalisations citées dans ce qui nous est annoncé comme un tour d'horizon font davantage office d'exemples pour appuyer la formulation de prescriptions représentationnelles lui permettant d'argumenter contre le docu-fiction *Auschwitz, la solution finale*.

Plus concrètement, conviée par Daniel Schneidermann à répondre à cette «question qui mobilise de puis longtemps les cinéastes», à savoir «comment montrer Auschwitz ?», Judith Bernard rappelle avant tout la complexité à montrer *via* l'image ce qui n'arrive déjà pas à être exprimé avec les mots : «*C'est une question qui se joue d'abord dans le langage. C'est compliqué de nommer ça. C'est un énoncé terrifiant non pas à cause de la gravité qu'il désigne mais à cause de la gravité qu'il ne désigne pas, qu'il échoue toujours à nommer. On a beau tourner autour avec des mots très sacrés comme "Holocauste" ; ou des mots très techniques comme "Solution finale", ou des mots presque incompréhensibles comme "Shoah", on sent bien en disant ça qu'on est toujours en-deçà, à côté de ce*

qu'on voudrait faire entendre. Alors, on va chercher la négation : "l'impossible", "l'impensable", "l'ineffable", "l'indicible", "l'innommable" pour dire ça. L'énonciation impossible presque interdite à force d'être défaillante. Et, ce qui vaut pour les mots vaut aussi pour les images. Sur un tel sujet, il y aurait des "figures tabous", des "facilités criminelles" et des "montages interdits"» précise-t-elle en se référant au critique de cinéma Serge Daney. Ainsi Judith Bernard débute-t-elle son propos en présentant les deux acceptations définitionnelles de la notion d'indicible fortement rattachée à la mémoire du génocide juif. En effet, comme le stipule Luba Jurgenson²², le récit de l'expérience se fonde sur l'idée d'un «intraduisible» en raison d'un langage perçu comme irrémédiablement limité, inadéquate pour transmettre fidèlement l'événement. Et d'un autre côté, sa représentation suppose des tabous - tels la mort par le gaz - et des genres ou des effets de style prohibés²³. Ce second aspect, la chroniqueuse l'exemplifie en s'intéressant à la place de l'énonciateur au cœur de différentes réalisations. Elle expose ce qu'il est juste ou non de faire au niveau énonciatif en confrontant *Nuit et Brouillard* d'Alain Resnais (1955), *Shoah* de Claude Lanzmann (1985) avec *Kapo* réalisé par Gillo Pontecorvo (1958) proposant avec celui-ci l'une des premières fictions cinématographiques représentant l'univers concentrationnaire. Le spectateur en découvre alors un extrait durant lequel une femme vêtue d'une tenue de déporté se tue en se jetant contre des barbelés électrifiés. Pendant que cette femme convulse jusqu'à achèvement, la caméra se rapproche d'elle en recadrant son visage tout en insérant dans le champ la main inerte de la défunte accrochée aux barbelés. La chroniqueuse d'*Arrêt sur images* explique alors : «*Voilà, ça n'a l'air de rien comme ça ce plan. [Mais] c'est plus qu'un point de départ, c'est carrément un point de non-retour et ça a fait bondir à l'époque,*

notamment Jacques Rivette qui écrit dans les Cahiers du cinéma en 1961 : « L'homme qui décide à ce moment de faire un travelling avant pour recadrer le cadavre en contre-plongée en prenant soin d'inscrire exactement la main levée dans son cadrage final, cet homme n'a droit qu'au plus profond mépris ». Alors, le mot est fort [...] mais voilà, Pontecorvo a osé l'énonciation virtuose qui domine son objet, qui fait du joli avec et qui le met littéralement en boîte. Pour les critiques de l'époque, c'est intolérable. L'énonciateur d'un tel énoncé [...] doit se faire discret comme Resnais dans *Nuit et Brouillard*, avec ses panoramiques lents, très lents [et] l'hébétude de la caméra, médusée par ce qu'elle regarde, qui s'absorbe dans la contemplation d'un décor indifférent pour mieux supporter les images chocs. Et puis, trente ans après, c'est Shoah de Lanzmann qui va encore plus loin dans l'interdiction d'énonciation. Plus de voix-off pour expliquer, plus de musique pour lier et surtout plus le droit de montrer la mort dans les camps. L'énonciation marche dans les pas des rescapés. La caméra observe patiemment leur long chemin de mémoire dans le pas à pas du pèlerinage. Et puis, pendant de longues minutes, le visage des rescapés s'inscrit à l'écran sans plan de coupe et avec eux, pour nous le temps s'arrête. Et, ça dure neuf heures. » En conséquence, Judith Bernard dégage implicitement des prescriptions discursives et représentationnelles pour l'élaboration d'une énonciation et d'un énoncé

acceptables : une place dominante pour la parole testimoniale des survivants, une réalisation dépourvue de style, à la composition de prime abord basique mais respectueuse et un refus du genre fictionnel. La chroniqueuse énumère ici certains des points de la conception représentationnelle de Claude Lanzmann qui avec son film a gagné le statut d'expert en représentation de la Shoah auprès des relais de l'espace public français. Une vision conceptuelle dominante dans les régimes mémoriaux et dont Judith Bernard s'approprie les critères pour s'attaquer à la production de la BBC qui n'y correspond pas à cause de son énonciation qui « n'arrête pas de changer de positions [...]. Multipliant les mouvements de caméra, mêlant dans une accumulation qui se veut encyclopédique les sources et les supports, la réalité et la fiction dans un flux qui les confond pour mieux faire illusion, on nous trimballe sans crier gare d'archives en synthèse et de synthèse en reconstitution. La technique s'exhibe dans toute sa splendeur, dans toute sa virtuosité grâce au fondu-enchaînés, [à] la dextérité des images de synthèse. On se croirait dans un jeu-vidéo ». Une comparaison basée sur des clichés facilement identifiables qui « cantonn[e] l'image de synthèse] au jeu, aux divertissements »²⁴ et dont la succession rapide annule toute portée didactique au contenu. Mais, une comparaison maladroite qui donne surtout lieu, sur le plateau de l'émission, à un débat purement axiologique où David Abiker,

²² L. JURGENSON, 2003, *L'expérience concentrationnaire est-elle indicible ?*, Monaco, Éd. du Rocher, p. 367.

²³ Sur cette question, cf. : M. RINN, 1999, « Rhétorique de l'indicible », dans : C. COQUIO (dir.), *Parler des camps, penser les génocides*, Paris, A. Michel, pp. 391-400 ; G. DIDI-HUBERMAN, *op. cit.* ; J. WALTER, *Ibid.* ; J. HAUDOT, 2005, « Bande dessinée et assassinat dans la chambre à gaz », dans : *Cahier international. Etudes sur le témoignage audiovisuel des victimes des crimes et génocides nazis/International Journal. Studies on the audiovisual testimony of victims of the Nazi crimes and genocides*, 11, Bruxelles, Éd. du Centre d'Etudes et de Documentation - Fondation Auschwitz, juin, pp. 19-31.

²⁴ L. JULLIER, 1998, *Les images de synthèse*, Paris, Éd. Nathan, coll. 128, p. 93.

²⁵ P. BEYLOT, *art. cit.*

²⁶ Ou apprenti-chercheur dans notre cas.

²⁷ B. FLEURY, *art. cit.*

Judith Bernard et Annette Wiewiorka font part de leurs impressions en tant que télé-spectateurs. En effet, David Abiker confit avoir «adoré» tant il pense «qu'on peut à la fois aimer le témoignage brut et ce genre [...] d'artifices» pouvant «intéresser» le public. Ce à quoi Judith Bernard lui rétorque ne pas avoir le sentiment «d'accompagner la mémoire» en regardant des images qui ne sont «que des démonstrations de virtuosité qui ne lui apprenn[ent] rien et ne l'émeu[vent] pas». Et ce, tout en reconnaissant au préalable que «c'est peut être une affaire de goût, de subjectivité». Une subjectivité que ne cherche pas à cacher Annette Wiewiorka interrogée par Daniel Schneidermann qui souhaite savoir si elle est «choquée» par la chambre à gaz en images de synthèse. «Non. Choquée ? Oui, non, je ne sais pas» signale la chercheuse préférant donner ses impressions générales de téléspectatrice quant à cette production : «Je n'aime pas. Je suis un peu bête quand je regarde un film : j'aime ou je n'aime pas. [...] On ne peut pas réfléchir quinze secondes, [...] on est constamment comme s'il ne fallait jamais laisser de vide auditif et visuel. [...] Moi, ce qui ne fait pas penser, ce qui ne laisse pas après une respiration, c'est-à-dire qui ne laisse pas cheminer les choses dans les personnes : je n'aime pas.»

3. Les limites du corpus d'Arrêt sur images

En définitive, le double discours d'Arrêt sur images propose incontestablement une vulgate des enjeux de la médiatisation de la commémoration par le truchement de la télévision et même en prolongement de la médiatisation de la Shoah tant ici Auschwitz désigne par métonymie le génocide juif. Ce discours méta-médiatique est possible par un jeu de questions/réponses entre les interventions des membres de l'équipe et les commentaires d'Annette Wiewiorka à qui

l'on assigne et ou adopte une pluralité de postures identitaires (historienne, auteur d'*Auschwitz, 60 ans après*, professeur, spectatrice) afin de nuancer, cautionner ou enrichir le regard porté par l'équipe de chroniqueurs.

Toutefois, ce discours didactique, complémentaire et critique est lui aussi contestable car incomplet. En effet, il est aisé de cerner le discours méta-médiatique comme un énoncé limité en raison du principe de sélection d'images - et donc de thématiques - sur lequel repose l'émission : «[Cette] dernière s'appelle Arrêt sur images, au pluriel, et effectivement on nous montre de nombreux extraits, mais chacun d'entre eux est relativement court ou analysé comme un fragment relativement isolé du reste du flux médiatique.»²⁵ Pour autant, si les images sont généralement recadrées, resituées sur le plan médiatique et mémoriel, on ne peut que s'étonner en tant que chercheur²⁶ et spectateur de l'absence de thèmes ou événements de la médiatisation dans l'approche d'Arrêt sur images. En l'occurrence nous en retiendrons deux. Tout d'abord, pour une émission de télévision analysant les autres émissions du PAF, il apparaît assez surprenant de constater que le dispositif télévisuel de la cérémonie officielle retransmise n'est que rapidement mentionné et ce, en dépit de la large place de ce direct au sien de la grille de programmation des chaînes. Cette retransmission constituait - et Arrêt sur images le signale - l'événement majeur de la couverture médiatique. Un événement dont le dispositif était tout de même basé sur «une forme de contradiction entre le fait que le témoin [invité sur le plateau] apparaisse comme étant indispensable au dispositif, et celui qui voit sa singularité non interrogée, si ce n'est pour justifier un travail de connaissance dans lequel il est englobée et dans lequel, aussi, il perd sa spécificité.»²⁷ Des faits non soulevés auxquels s'ajoutent, de

plus, la place et le rôle du témoin qui sont tout autant manquant dans le décryptage de Daniel Schneidermann et de son équipe. Celle-ci a pourtant souligné l'importance du témoin dans l'évolution de la mémoire.

Loin de nous l'idée de plaider en faveur d'une prédominance d'un aspect par rapport à un autre mais force est de reconnaître qu'en confrontant certains passages du discours de l'émission avec l'ensemble de la médiatisation, se pose alors la question de la légitimité des éléments retenus et traités. Une question, qui comme nous le précisons plus haut, est inhérente au principe même de l'émission.

GERDA KLINGENBÖCK

Institute for Contemporary History
(Assistant to Prof. Frank Stern)
University of Vienna
Austria

Between Memory and Audiovisual Representation :

**Changes of Paradigms, Questioning the Approach to the
“Eyewitness” in the “Digital Age” (with examples from the
audiovisual work of the Ravensbrück VideoArchive and the
Mauthausen Survivor Documentation Project)**

In 2005, many eyewitnesses mentioned on the memorial festivities¹ that the next jubilee would be commemorated without them.

Now is the critical point when spoken memory must be transferred to written historiography. As Aleida and Jan Assmann have pointed out in different ways this, “generation shift” is also a time of selecting inside the archive, a time to re-evaluate what and in what form memory will be transferred to the next generations.

The digital revolution has made possible huge advances in the collection and archiving oral history. These advances are often in non-scientific fields and have been achieved

not by oral historians but by filmmakers, non-government-organisations and others.

But scientific analysis of this data remains to be done, with the focus of collecting new material at the “last minute”.

The eyewitness of the National-Socialist terror has played an important role in post-war German and Austrian societies : They have been there to provide constant teaching and reminding. Can audiovisual media replace their voices ? In what form can the memories of the survivors and eyewitnesses be represented in a worthy, authentic and respectful form ?

¹ 2005 in Austria has been the “jubilee-year”, one of the many jubilees celebrated was the fiftieth anniversary of the signing of the State Treaty of 1955.

In the following pages, I would like to describe the audiovisual aspects of oral history in the context of two projects in Austria: the Ravensbrück Video-Archive and the Mauthausen Survivor Documentation Project. The passage of time makes it possible to consider the public reception of these projects and their setting in the changing paradigms of media-technology, processes of social memory and society. I would like to recall the history of these projects and to connect it with these topics.

Ravensbrück Video Archive

This project concerned the documentation and preservation of the life-stories of Austrian survivors of the concentration camp for women at Ravensbrück. Ravensbrück was a national socialist concentration camp, situated 80 km north-east of Berlin, to which women and girls from all over Europe were deported.²

The project started in 1998, and resulted from a social connection. My colleagues,

Helga Amesberger and Brigitte Halbmayr, both social scientists, and I had met and later befriended women of the “Lagergemeinschaft Ravensbrück” in 1996.³

Soon after the war, survivors of the concentration camps organised themselves in groups and societies, mainly because they needed each others’ solidarity in the hostile surrounding of Austrian post-war society. The Ravensbrück Society was founded in 1947 and was the first one that was not directly a part or an arm of any political party⁴. Even if the so-called political survivors dominated in this society (“political” being a description that derives from the categories which the national socialists gave to persecuted groups inside the camps, categories which contributed to an inner-camp hierarchy) the idea of the society was taken over by other survivors and several societies followed, based on the name of the main concentration camp.⁵

² Ravensbrück was built a few months before the outbreak of war to deport women belonging to persecuted groups and minorities. It was the largest concentration camp for women after Auschwitz-Birkenau. In the six years of its existence, 132.000 women and girls were deported there from all over Europe. War-related and textile production-sites like Siemens and Texled were situated right next to the camp to exploit the labour of the inmates. The camp itself expanded to a huge number of side-camps. One of these, the Camp Uckermark was used for the detention of girls and became the extermination-camp of Ravensbrück in 1945. Ravensbrück is known for the sad fact of medical experiments and as a recruiting place for forced sex-labour.

³ I translate “Lagergemeinschaft” as a kind of society for survivors of the concentration camps.

⁴ It must be said that the members consisted mainly of social democrats and communists, though.

⁵ And formed groups due to the main camps and not due to political backgrounds.

⁶ When I use the term “cultural memory” I refer to the theory of collective memory by Jan and Aleida Assmann.

⁷ Jan Assmann : *Das kulturelle Gedächtnis. Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen* (München 1999).

⁸ *Ibid*, p 51.

⁹ Katrin Auer, Daniela Gahleitner, Sylvia Köchl, Corinna Oesch, Christa Putz, Michaela Schaurecker : „Wege nach Ravensbrück. Erinnerungen von österreichischen Überlebenden des Frauen-Konzentrationslager”.

¹⁰ Helga Amesberger/Brigitte Halbmayr : *Vom Leben und Überleben - Wege nach Ravensbrück. Das Frauenkonzentrationslager in der Erinnerung*. Band 1 - Dokumentation und Analyse, Band 2 Lebensbeschichten (Wien 2001).

¹¹ Maria Ecker : “Tales of Edification and Redemption ?” in : *Oral/Audiovisual Holocaust Testimonies and American Public Memory 1945 - 2005* (Univ. Diss. Salzburg 2006).

The older the members of the Ravensbrück Society became, the more they sensed that they had failed to install Ravensbrück as an integral part of cultural memory⁶ in Austria. They felt that they were not sufficiently acknowledged as female resistance fighters in society and also saw themselves marginalized by other organizations of survivors, which often were dominated by men and had closer links to political parties.

Societies of survivors have always exerted, or at least tried to exert, influence on the construction and representation of social memory and official acts of commemoration in Austria. The “Women of Ravensbrück”, as they are also called, have now reached old age, a time which Jan Assmann⁷ has described as the age for “fixing and passing-on” of memory. This time coincides with the generation shift, when the oral tradition of memory that was passed on from three to four generations in the previous 80 years ends and should be transferred into media, into historiography. A critical point has been reached where a selection process, if not to say a battle, over memory takes place - about what will be remembered⁸.

The Women of Ravensbrück actively approached women of younger generations and asked for support. Their appeals encouraged us to regard their work as particularly urgent and necessary. We therefore supported the Lagergemeinschaft Ravensbrück in their activities for years, initially just assisting them in their public appearance.

Projects and networks

In 1998, three projects were decided upon and carried out on a network-basis by three teams. These projects were: The documentation of Austrian Ravensbrück survivors, the creation of a video-archive, and the establishment of an interactive exhibition,

“Routes to Ravensbrück”,⁹ which travelled throughout Austria in the following years.

Helga Amesberger and Brigitte Halbmayr initiated the documentation of Ravensbrück-survivors still living in Austria. Using the biographic-narrative method of Gabriele Rosenthal, they interviewed the survivors about their whole lives, not just their camp-experiences, including their different socialisations in childhood and patterns of life after 1945. This work resulted, in 2001, in a two-volume publication: one volume consists of a thorough sociological study, the second volume relates to the life-stories themselves.¹⁰

Amesberger and Halbmayr found 43 women in Austria who were willing to give an interview. A group of young filmmakers (Bernadette Dewald, Gundula Daxecker, Tina Leisch and myself) suggested that these interviews should be preserved on digital video to keep the testimonials as an audio-visual source. Collecting interviews on video is not something new, of course. The first interviews systematically collected on video were recorded for the Fortunoff Video Archive in Yale. Later oral-history projects with holocaust survivors in the United States were already carried out using audio-visual methods and in an astonishingly high number of projects, as Maria Ecker has pointed out in her interesting doctoral thesis¹¹.

Digital revolution, audiovisual archives

The genesis of multimedia or video archives must be seen in the light of recent technical improvements. The two different communication tools of writing and the image have undergone a striking innovation which has changed paradigms, namely digitalization. Now both media stand side by side as scientific sources and the facilities to reproduce and to archive them constantly improve.

This development is already known as the “digital revolution”.¹² The commercialization of these developments has introduced good video quality onto the market and made the collection of many hours of visual material technically possible and affordable.

While the scientific documentation of the Ravensbrück survivors managed to get financial support at last, the institutions which we, the filmmakers, approached in 1998 did not see the necessity to preserve the audiovisual testimonials of the last Ravensbrück survivors. The whole idea of a video archive was apparently not yet understood by the representatives of film-funding institutes. The usual response was that this project was not film-work at all and that oral history had already been a topic of the eighties. One representative was even of the view that everything about National Socialism and its victims had already been said and that further educational work was not necessary. He was woefully wrong, and it would be interesting to ask the cultural representatives what they think about the developments today.

The institutions responsible for scientific projects thus saw themselves unable to offer

financial support for audiovisual work, even when that work was that closely linked to their disciplines, an attitude which would change the following years.

To cut a long story short, we obtained the project funding through a complicated fundraising process.

This experience is worth recalling to show that, in 1998, in the eyes of representatives of established scientific and cultural authorities, the role of oral history and their attitude towards audiovisual sources was totally different.

The representatives of cultural authorities were basically right in one respect: eyewitnesses were of great importance in the eighties in what the historian Heidemarie Uhl calls the “golden age of eyewitnesses” in Austrian society¹³. But in the subsequent shift of generations, which I have already mentioned, the fact that the eyewitnesses of the holocaust will leave us became more and more perceptible in society. The state had to settle its inheritance from National Socialism, which could not be postponed further without being questioned morally by the international community. The government set up a Historical Commission in

¹² James Monaco: *Film verstehen* (Hamburg 1980), pp. 522.

¹³ “*Aura des Authentischen*” - *Erinnerung und Traumata im Dokumentarfilm*. “*Aura of the authentic*” - *Memory and trauma in documentary filmmaking*.

¹⁴ decision of the Austrian Cabinet of 1st October 1998.

¹⁵ e. g.: *Museum Moderner Kunst: Dokumentarische Strategien in der Kunst* (Strategies of the documentary in the field of fine arts, Conference venue of the Museum Moderner Kunst, Vienna 2003).

¹⁶ Heidemarie Uhl: *Zwischen Versöhnung und Verstörung. Eine Kontroverse um Österreichs historische Identität fünfzig Jahre nach dem “Anschluß.”* (Wien, Köln, Weimar 1992).

¹⁷ This memorial year reminded the fiftieth anniversary of the National socialist takeover of Austria in 1938.

¹⁸ This observation I made attending the festival in the last 5 years.

¹⁹ “Artikel 7. Unser Recht”, A/Slo 2005, 83 min., R: Eva Simmler, Thomas Korschil.

²⁰ e. g. there is a political fight in the province of Carinthia how many street signs should be labelled in both languages, German and Slovenian.

²¹ *Wer wird mir helfen? Kärntner Sloweninnen erzählen.* (“Who will help me? Carinthian-slovenian women tell their stories”). A 2000, DV Cam, colour, 30 min.

²² Die Shoah-Foundation (visual history foundation) im Internet: <http://www.usc.edu/schools/college/vhi/>

1998¹⁴. The Commission's mandate was to investigate and report on the complex history of expropriations in Austria during the Nazi era and on the question restitution and/or compensation after 1945 by the Republic of Austria. Thanks to its regular press briefings, issues such as restitution for so called "Arianization" of flats, goods, artworks, etc, and the question of compensation for forced labour, were frequently discussed in the media.

Working on the Ravensbrück project, we could observe something of a comeback of oral history in the public sphere, dominated by the arts and media. One could also speak about the boom of the documentary in the arts.¹⁵

Perhaps this comeback can be seen as a reaction to the collapsing relationship between image and reality due to digitalization. Political and economic processes also have a big influence on the new need for authenticity and reality. The shrinking of politics and public spheres because of neo-liberalism and the restructuring of economy brought forth a new interest in history and politics.

Heidemarie Uhl has pointed out in her research¹⁶ the intensified appearance of eyewitness accounts in the mass media in the memorial year of 1988¹⁷. She wrote about the critical aspect when the voice of authenticity wins over historical facts, especially when bystanders and sympathetic citizens of the Nazi Regime tell their stories about "how it really was". This phenomenon could be observed also in the "jubilee" year of 2005 which leads me to ask whether shifting processes in the cultural memory of a country bring forth the need for authenticity and interactive memory and therefore trigger a kind of "comeback" of oral-history in the public sphere.

Interestingly enough in my observation it was lately the cinema where oral history found a concentrated and eagerly listening

and watching audience in Austria. If one looks closer, you can possibly understand why documentary filming found its place at festivals and in cinemas instead of on public television. Austrian television, fighting with the competition of private channels and striving for high quotas, is cautious and attempts to avoid any form of historical controversy. The absence of interesting documentaries in the state television ORF is discussed nearly every year at the Austrian film festival Diagonale in Graz.¹⁸ This discussion reached a critical point with the public controversy surrounding the film "Article 7 - Our Right!"¹⁹. The film recalls the historical fight of the Carinthian-Slovenian minority for their language-rights²⁰. Although it is based on archival material of the ORF and was co-produced and funded by the channel itself, broadcasting was denied. The official reason given was an alleged lack of historical objectivity, when it was obvious that the channel feared the reaction of right-wing parties in Austria. Austrian television failed due to a commercial and conservative attitude to represent the increasingly successful and interesting documentary film-scene in Austria, and with this also the "historical-turn" of this movement.

"Comeback" of oral history ?

When we presented our first results of the Ravensbrück project²¹ at the Austrian film-festival Diagonale, the directors of the festival said that they wondered why they were getting more and more films in this genre. What really surprised them was that they received films made by very young filmmakers, the third post-war generation.

Other video archives appeared at about the same time. One of the most prominent examples : the Shoah visual history foundation²². Though the reactions from scholars and journalists were initially negative, the

foundation has developed to become one of the technically best equipped digital media-archives. Another video archive was created by the filmmaker Ruth Deutschmann who collected interviews with elderly Austrians called “Die Chronisten (The Chroniclers)”, and contributed to a European project named “Memory 2000”. In Switzerland, 555 interviews were documented after the public discussions concerning the role of Switzerland during World War II. This project, called Archimob²³, also started in 1998. Common to all of these video archives and projects is the use of a platform or database in the Internet and that none of them was linked to an established institution when initiated.

A short time before we finished our documentary “About Living and Surviving”, which included the essence of our video archive, another oral history film had its debut at the cinemas : “Im toten Winkel”²⁴ (or “At a dead end”) which presented an interview with Traudl Junge, one of Hitler’s secretaries : Audiences reacted to this film with great interest, watching all 90 minutes of pure narration : The directors did without any other image other than the face and the gestures of Traudl Junge. There were no photographs, no music, just narration. Seeing this film succeeding gave us some satisfaction, because we had chosen the same rigid and pure concept for our documentary.

Regarding the changed attitude towards oral history, it is probable that we would not have had so many problems to finance the

project five years later or today as we had in 1998. But in our case, it was of course better to start the project not fully financed, because during and within the two years of shooting, many survivors died. For some women it was the first and the last opportunity for them to tell their stories.

Film Aesthetics

34 out of 42 interviewees agreed to be filmed. In cooperation with Helga Amesberger and Brigitte Halbmayr we agreed on a concept for the film : the camerawork should have as little influence as possible on the interview process. An atmosphere of trust and confidence should be created. The interviewees should express their wishes how and where they would like to be filmed. The choice of the place should give the interviewee control over her own image.

We chose a frozen camera in medium close-up to leave the interpretation of the interviews to the narrators and not to the camerawork. This camera position excluded the interviewer from the picture and gives the impression that the interviewee addresses the audience directly, or even openly confronts the audience. This is of course a step into the realm of fiction, but according to the film-theorist Bill Nichols, documentary filming shares borders with fiction and that borders cannot always easily be drawn.

We were aware that the presence of the camera and other filming-equipment (lights, etc.) brought the public sphere into an

²³ <http://www.archimob.ch/>

²⁴ Andre Heller, Othmar Schmiderer : Im toten Winkel. Hitlers Sekretärin. A 2002, 90 min (Verleih Piffelmedien).

²⁵ Jan Assmann : Das kulturelle Gedächtnis. Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen (München 1999), p. 35.

²⁶ Irith Dublon-Knebel : Transformationen im Laufe der Zeit. Re-Präsentationen des Holocaust in Zeugnissen der Überlebenden. In : Insa Wenk, Sigrid Jacobeit und Silke Eschebach (Hg.) : Gedächtnis und Geschlecht. Deutungsmuster in Darstellungen des nationalsozialistischen Genozids (Frankfurt 2002), S. 327.

²⁷ The interviewees received a transcript and a VHS-version of their interview.

otherwise intimate interview. The interviewees shared not only their memories or some photographs, but also their bodies and images of themselves. So we therefore tried to ensure the camera should neither invade the private sphere, nor should furniture be moved or clothes changed if not really necessary.

Surprisingly, the majority of the interviews lasted quite long (some up to six hours with breaks) thanks to the respectful and intense atmosphere Helga Amesberger and Brigitte Halbmayr created. All interviews were conducted in the course of two or sometimes even three appointments, leaving time for the memory-process to develop.

In these circumstances, lighting had to be handled with particular care, because of the sensitive eyes of elderly people. During the phase of shooting from 1998 to 2000 we accumulated over 200 hours of digital video footage.

Testimonials of survivors are not static. Here the thesis of Maurice Halbwachs on the collective or social memory is of particular relevance²⁵. He concluded that memory is always tied to social groups and their cultures (he invented the term “*cadres sociaux*” - social cadres) and that one can only recall and find memories within those cadres. When we compare how the women in our film address themes like sexual violence or how Rosa Winter expresses her anger about the discrimination of her people with interviews conducted in the eighties, or with the written testimonials in archives, we can see that narration and what can be said or remembered also changes with time. I am referring here to the interesting study of Irith Dublon-Kneibel.²⁶ She proved by comparing interviews of survivors conducted directly after 1945 with those of today how the process of memory (meaning the process of recollection, remembering and perception) changes and transforms.

She showed too, how attitudes in society towards the survivors produce different interviewing techniques.

The interviews were copied onto DV-Cam after the process of authorization. Meanwhile we also have a DVD-edition, one copy of which will be included in the archive of the Ravensbrück memorial²⁷.

Nonetheless, we decided, that the Austrian public must have the opportunity to see the interviews. My colleague Bernadette Dewald and I decided to find a solution in film and we thought that the cinema would be the best place for audiences to be confronted with these memories. We wanted to communicate the differences, the intensity and the variety of the life-stories, all those paths that brought the young women to “*Women’s hell*” - this is what they called Ravensbrück - and how they mastered life after 1945. We selected six of the women interviewed: Toni Bruha, a proponent of the Czech minorities resistance in Vienna; Regine Chum, a resistance-fighter with a Jewish-Christian background; Rosa Winter, a Sinteza, persecuted because of the racist persecution of so-called gypsies and a forced worker in one of Leni Riefenstahl’s films; Katharina Thaller, who belonged to the persecuted Jehovah’s Witnesses; Aloisia Hofinger, who fell in love with a young Polish forced labourer; and Helene Igerc, a farmer belonging to the Slovenian minority in Carinthia.

We knitted the stories together in an elaborate dramaturgy, so that the audience slips into the narration and follows the stories of those very different women on the stages from childhood, arrest, deportation, confrontation with the concentration camp-system, surviving the camp, flight, the arduous odyssey home and, finally, the hard years in post-war society.

After listening to all those interviews nothing seemed to us more important than the

faces of the women and their memories. No other pictures and sounds, no music or photographs or places should disturb the narration.

We named the film “About Living and Surviving” to connect it with the title of the Amesberger/Halbmayer study. The film is 110 minutes long and was shown in 2003 in various cinemas across Austria and at film festivals.

Analysing the film today and with some distance, we see that we used the method that Bill Nichols calls the “interactive mode”²⁸ of documentary filming. This is a method which addresses the audience directly and does so completely without comments in any form. The members of the audience have to form the subtext from their associations. Of course in this way, the “authenticity” of the eyewitnesses is not questioned much (though we tried to use narrations which show the differences between the groups in the camp). The “interactive mode” according to Nichols, is a typical method to contradict the concept of “great men history”.

For us, the shift to this method had to do with our saturation with the usual style of documentaries about National socialism, which mostly function as compilation films - montages of a voice of authority, film material from archives (which often only redisplay the aesthetics of National Socialism) and eyewitnesses as a more or less confirmation of the voice-over. As

Nichols has said, the shift from one method of documentary to the other is a search for new ways “to show things as they are”. Observing the trend of documentary filmmaking, especially in the historical field since 2003, this new style seems to be very present at the moment. When we released our film, we were still criticised for the “lack of pictures”, “minimalist” style and “lack of additional information”. In the last 4 years, more and more documentaries have opted for this mode of portraying mere narration, apparently following a new need of the audience for authenticity and direct interaction with the audience in the form of undisturbed listening.

Interestingly enough, we received support for the release of the film in the cinema. The film was perhaps disturbing enough to get attention. The press response was throughout very positive and we received coverage in nearly all newspapers, on the radio and on TV. To quote one of the film-critiques, Stefan Grisseemann: “One cannot think of cinema more detached: Six old women, six narrations, faces and words, nothing more. How much (and how much suspense the lack of illustrations can bring) is finally shown in this documentary (....). The two filmmakers concentrated on the cool narrations of their heroines, dispensed with tricks of montage, music, or tears. The formal reduction intensifies the respect which is due to these women and their film.”²⁹

²⁸ Bill Nichols: *Representing reality: Issues and concepts in documentary* (Bloomington 1996).

²⁹ Stefan Grisseemann: *Profil*, Nr. 5, 26.1.2004, p. 141

³⁰ Which I would like to sum up in a slightly provocative way as “the image of an Austrian nation who has risen like Phoenix from the ashes after 1945.”

³¹ Margit Reiter: “Geschichte als Privatsache? Der Fall Kampfl als Synonym für den fragwürdigen Umgang der ‘Nachfolgegeneration’ mit der NS-Vergangenheit: Muss man für die Kinder der Täter, die sich von deren Geschichtsbild nicht lösen können, ‘Verständnis’ haben?” In: Helene Maimann: *Was bleibt. Schreiben im Gedankenjahr* (Wien 2005).

This I quote not to praise our work, but to make it clear that times had changed indeed: From no interest for an oral history-project at all in 1998 to support for the premiere in cinema - however unorthodox the film was in its making- in 2003. We received many responses from people who were grateful to have been confronted with the narrations about the so-called “Unaussprechliche”, the unspeakable. Touring through Austria, the film was shown to school-classes. Pupils watched the 110 minutes of film and even participated in discussions with eyewitnesses afterwards what contradicts some principles of education, which say that pupils can only concentrate for a certain time. Our film was shown again in the so called Jubilee-year 2005 as a necessary corrective to the master narrative³⁰. Due to some of those revisionist tendencies and discussions, there seemed to be a need to speak about the still neglected and forgotten victims of National Socialism.

Last but not least, I should mention that eyewitnesses did finally had their comeback in 2005, when the Republic of Austria celebrated its 60th anniversary. They were sought after and badly needed after all - for the big exhibitions, TV-programs etc. But who is the eyewitness in this case? How will he or she report about the times of war? To which collective of memory will he or she belong? Historians criticized the subjective views of testimonials in this context. They observed that an eyewitness wins cuts out historical facts in the perception of the audience because he or she stands for authenticity, while contemporary history is regarded in the opinion of most people as taking sides. This makes the eyewitness “the natural enemy” of any historian, as it is sometimes said.³¹ “History as a private matter?” Margit Reiter for example asked, who criticized the unquestioned use of testimonials, especially those of perpetrators.

Mauthausen Survivor Documentation Project

In 2001, the documentation of the life stories of Mauthausen survivors, of which was commissioned by the Austrian Federal Ministry of Interior, was carried out in cooperation between the Documentation Centre of Austrian Resistance (DÖW) and the Institute of Conflict Research (IKF). In an international effort, Gerhard Botz (Ludwig Boltzmann-Institut for Historical Social Science and the Institute of Contemporary History of the University of Vienna) and a renowned international team of oral historians exercised scientific supervision over the documentation of ca. 900 audio and 90 video interviews.

My colleague Bernadette Dewald and I were asked to contribute our experiences and the aesthetic concept of the Ravensbrück-Project to the Mauthausen-Project. Two Austrian-based film teams were formed who travelled to various countries in the following two years, consisting of myself and Bernadette Dewald on the one hand, and the team headed by Albert Lichtblau from the University of Salzburg, on the other hand.

The presentation of about 90 interviews on video demonstrates not only a pragmatic sense for appropriate presentation of memory in the new built visitor-centre of the Mauthausen memorial. It also speaks for the spreading acceptance of audio-visual archives in recent years respectively and for the re-evaluation of audio-visual (oral) history as a scientific source. It also reflects the desperate activity of collecting memory at the last minute - a process that is now made possible in grand style by modern technology.

The project was carried out with the assistance of additional local film-teams in different countries, therefore had to be a

common aesthetical pattern to hold the work together. We agreed with the scholars to maintain the filming concept used in the Ravensbrück project. 20 interviews were chosen in a collective process by the international board of oral historians at a conference in Vienna and displayed in a permanent exhibition in the Visitor Centre at Mauthausen.

The minimalistic concept used in the film was also used for this exhibition : The essence of the narrations and lifestories were chosen by the oral historians in a kind of “text-editing” of the transcripts, up to 30 minutes of the interviews were carefully edited in accordance with the narration, only separated by titles which function as chapter headings for orientation in the story and only where necessary. All of this was done in cooperation with the oral-historians and the translators who were involved in the process.

We can see that the concept of the exhibition by Christian Sturminger,³² who set 20 monitors in concentric circles, is mirroring the interactive editing of the videos in the sense of Nichols.

The visitor chooses which story he or she will concentrate on. There is eye contact with the other stations but enough intimacy to confront one life-story without feeling disturbed or distracted. The absence of other

illustrations leaves the visitor alone with the pictures and associations in his head. Here again, the audience is addressed directly : by architecture, by the film-concept and its aesthetics, by montage.

This approach can of course be questioned. But here the testimonials are not mere illustrations of facts. The testimonials stand for the survivors themselves as individuals, giving them authorship over their own stories.

Outlook : The future of audiovisual oral history in Austria ?

Regarding the two projects I have described one can conclude that audiovisual oral history serves the functions of interactivity and allows directly the audience to be addressed. This may reflect a need for authenticity in times of severe shifts in cultural memory. Oral historians in post-modern times should pay attention at the way in which oral history is presented. As noted speak by Marshall Mc Luhan “the media is the message”, the medium “talks as loud as the content to us”, which means that media are not objective technological vessels but transport the specific characteristics of the medium along with the scientific content.

³² Gerhard Botz, Bernadette Dewald, Alexander Prenninger : “Mauthausen erzählen - Narrating Mauthausen”. In : *Bundesministerium für Inneres : Das Gedächtnis von Mauthausen* (Katalog zur Ausstellung, 2003).

³³ Pierre Nora : *Zwischen Geschichte und Gedächtnis* (Berlin 1990), S. 19.

³⁴ Here I refer to my current work for my doctoral-thesis at the Institute of Contemporary History at the University of Vienna : *Audiovisual Sources of Cultural Memory. Researches of audiovisual sources in Contemporary History and Oral History under media-theoretic and media-historian aspects.*

³⁵ Albert Lichtblau (University of Salzburg) initiated this very important oral history-digitizing project for interviews of victims of national-socialistic regime in Austria and probably saved many interviews which would soon be lost in the private archives of scholars due to problems of preservation :

<http://www.uni-salzburg.at/pls/portal/docs/1/351064.PDF>

³⁶ A very impressive and pioneering project is the “Project Jukebox” of the University of Fairbanks, Alaska : <http://uaf-db.uaf.edu/Jukebox/PJWeb/pjhome.htm>.

³⁷ “*Dancing with memory*”, *14th International Oral History Conference*, Sydney 2006 (the conference had digital archiving as one of the main topics).

Documentary filmmaking has found a position to question and confront cultural memory in Austria, and has become a popular medium for historical content: It gives an alternative to the master narrative used in mass media and brings forward “hidden” voices. The filmmaker, often held as a competitor of the historian, has become an accepted part of interdisciplinary scholarly teams and is sometimes a historian himself or herself, which should lead to a re-evaluation of scientific methods.

Memorials and museums are also re-evaluating audiovisual oral history and tend to integrate it in exhibitions and visitor-centres, to bring back the voices and images of historical subjects.

But speaking with Pierre Nora,³³ his critique is that there is immense collecting and storing going on without knowing how and by whom, and if at all, this quantity of material will be used in the future, a question of concern for all of us who work with or contribute to oral history archives.

As concerns the VideoArchive Ravensbrück we are seeking an Austrian institution who can guarantee the preservation of the audiovisual digital material, and care for the educational and scientific transfer of that material to a public audience. While digital video takes more effort, money and space to preserve than audio, means and techniques constantly improve.

Preserving audiovisual sources is a task that cannot be neglected and is a real investment in the future.

But I dare to say that I still sense hesitation on the part of cultural authorities, archives and libraries in central Europe toward the possibilities of the image as an historical audio-visual source.³⁴ Filmarchives already have a long tradition and have succeeded in establishing film as a form of cultural heritage. But a whole planet of audio and

video-material will soon just disappear. If digitizing or preserving programs do not go to work large tracts of history “from below” will not become part of the cultural memory of tomorrow.³⁵

The history of the oral history tradition from its beginning until today must still be written in Germany and Austria. With respect to archiving interviews in audio or audiovisual form my observation is that its status as cultural heritage is different compared to the United States, United Kingdom or Australia, where many library, archives and universities are archiving and digitizing collections of oral history in very interesting projects³⁶. To establish the reasons for this difference also would need a profound research.

A different aspect worth considering is what we understand as the social impact of an archive.

When I think of the presentations by various institutions at the last International Oral History Conference³⁷ I can see a different, maybe culture-related attitude towards public access to archives by Great Britain and the United States. A different understanding of democracy seems to involve that the archives belong to the public. Therefore institutions like libraries and universities use the web as a platform for open access to oral history-sources and strive for digital technology.

To quote Rob Perks, Curator of Oral History, British Library Sound Archive in London: “For if we are serious about regarding the web as an unprecedented democratic opportunity for disseminating hidden voices, challenging stereotypical historical views, and empowering people to share their own experiences with new worldwide audiences, regardless of income, mobility and expertise, why are we attempting to reintroduce barriers to access?”³⁸

The question of public access to oral history is often debated around the topics of copyright, ownership and abuse. But speaking with Rob Perks³⁹, there are virtually no reported cases of abuse of access to oral history. He believes that the control of the interview data we create and collect is creeping out of ownership anyway. If scholars prevent access by and on to alienate new generations of potential users of oral history this may threaten the very existence

of the collections of oral historical data, as funding tends to follow users.

These few thoughts really touch a tremendous field.

In the case of the life-stories of the survivors of Ravensbrück and Mauthausen I would earnestly wish that their voices could become an integral part of Austria's cultural memory by being listened to and watched by as many of its citizens, as possible.



Interviewee Aloisia Hofinger
from the film "About Living and
Surviving"



Interviewee Antonia Bruha
from the film "About Living
and Surviving"



Interviewee Helene Igerc
from the film "About Living
and Surviving"

Bibliography :

Jan Assmann : Das kulturelle Gedächtnis. Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen (München 1999).

Helga Amesberger/Brigitte Halbmayr : Vom Leben und Überleben - Wege nach Ravensbrück. Das Frauenkonzentrationslager in der Erinnerung. Band 1 - Dokumentation und Analyse, Band 2 Lebensbeschichten (Wien 2001).

Gerhard Botz, Bernadette Dewald, Alexander Prenninger : „Mauthausen erzählen - Narrating Mauthausen. In : Bundesministerium für Inneres : Das Gedächtnis von Mauthausen (Katalog zur Ausstellung, 2003).

Irith Dublon-Knebel : Transformationen im Laufe der Zeit. Re-Präsentationen des Holocaust in Zeugnissen der Überlebenden. In : Insa Wenk, Sigrid Jacobeit und Silke Eschebach (Hg.) : Gedächtnis und Geschlecht. Deutungsmuster in Darstel-

lungen des nationalsozialistischen Genozids (Frankfurt 2002).

Maria Ecker : “Tales of Edification and Redemption ?” Oral/Audiovisual Holocaust Testimonies and American Public Memory 1945 - 2005 (Univ. Diss. Salzburg 2006)

Helene Maimann : Was bleibt. Schreiben im Gedankenjahr (Wien 2005).

Bill Nichols : Representing reality : Issues and concepts in documentary (Bloomington 1996).

Pierre Nora : Zwischen Geschichte und Gedächtnis (Berlin 1990).

Rob Perks : Web access to archival oral history in Britain. Conference paper, 14th International Oral History Conference (Sydney 2006).

Heidemarie Uhl : Zwischen Versöhnung und Verstörung. Eine Kontroverse um Österreichs historische Identität fünfzig Jahre nach dem “Anschluß.” (Wien, Köln, Weimar 1992).

Stephan Matyus/BMI/Fotoarchiv
der KZ-Gedenkstätte
Mauthausen



³⁸ Rob Perks : *Web access to archival oral history in Britain. Conference paper, 14th International Oral History Conference, Sydney 2006*, p. 2

³⁹ Rob Perks : *Web access to archival oral history in Britain. Conference paper, 14th International Oral History Conference, Sydney 2006*, p. 1

Films :

“Artikel 7. Unser Recht”, A/Slo 2005, 83 min, R : Eva Simmler, Thomas Korschil (Verleih sixpackfilm).

Vom Leben und Überleben („About Living and Surviving”), A 2003, Beta SP, 1.1.33, Farbe (colour) 110 min, German with English subtitles (www.sixpackfilm.com).

Wer wird mir helfen ? Kärntner Sloweninnen erzählen. („Who will help me ? Carinthian-slovenian women tell their stories”). A 2000, DV Cam, colour, 30 min.

Andre Heller, Othmar Schmiderer : Im toten Winkel. Hitlers Sekretärin. A 2002, 90 min (Verleih Piffelmedien).

Internet-sources :

<http://www.artikel7.at/>

Shoah-Foundation (Shoah visual history foundation) :

<http://www.usc.edu/schools/college/vhi/>

Video Archiv Ravensbrück :

www.videoarchiv.ravensbrueck.at

Archimob : <http://www.archimob.ch/>

University of Fairbanks, Alaska :

<http://uafdb.uaf.edu/>

[Jukebox/PJWeb/pjhome.htm](http://www.jukebox/pjweb/pjhome.htm).

VINCENT LOWY

Université de Haute Alsace

Centre de recherche sur les médiations, CREM

(EA 3476)

Université Paul Verlaine (Metz)

France

CHRISTIAN BONAHE

Institut de Recherches Interdisciplinaires sur les

Sciences et la Technologie, IRIST (EA 3424)

Université Louis Pasteur (Strasbourg)

France

La propagande sanitaire par le film documentaire en France et en Allemagne

Réflexions à partir de deux exemples du milieu des années 30 : *L'œuvre Grancher et Erbkrank* *

Introduction

Soumise le 28 juin 1933 au chancelier Hitler, la «loi pour l'empêchement de la descendance malade héréditaire» (*Gesetz zur Verhütung erbkranken Nachwuchses*) est adoptée le 14 juillet 1933 par le conseil des ministres allemand. Elle entre en vigueur le 1^{er} janvier 1934. Selon Jean Girard, qui

consacre alors sa thèse à la faculté de médecine de Strasbourg à des «considérations sur la loi eugénique allemande», l'Allemagne vient «brusquement de prendre la tête dans le monde de ce puissant mouvement eugéniste par ses réalisations pratiques».¹

Les grandes lignes de l'histoire en trois phases de l'évolution eugénique en Allemagne - entre 1920 et 1932, celle de la recherche scientifique pure ; de 1931 à 1934, celle des projets d'application et enfin à partir de janvier 1934, celle des réalisations pratiques - sont aujourd'hui assez bien étudiées.² Ce qui est moins connu, c'est la campagne

* Cette étude a été présentée pour la première fois dans le cadre du colloque «Science, médecine et nazisme. Témoignages et recherches récentes» organisé à Strasbourg (France) du 17 au 19 novembre 2005 par l'Université Louis Pasteur, la Faculté de médecine de Strasbourg et de la Société de psychiatrie de l'Est. Les actes de ce colloque sont parus aux Editions Glyphe sous le titre *Nazisme, Science et Médecine* en 2006 (Paris, 350 p.).

de propagande de masse qui a accompagné cette évolution et en particulier l'entrée en vigueur de cette importante loi.³ Une campagne qui a utilisé les moyens de communication et de persuasion les plus modernes de l'époque - notamment le cinéma.⁴ L'une des pièces maîtresse pour «éclairer les masses sur le danger de dégénérescence et de mort qu'est en train de côtoyer la race»⁵ est le film documentaire *Erbkrank* (Allemagne, 1934-1936). Selon Ian Kershaw, ce film «fut tellement à Hitler qu'il commanda une suite avec le son, *Opfer des Vergangenenheit* (*Victime du passé*) et qu'en 1937, il fit projeter le film dans tous les cinémas allemands».

Il s'agit d'un document hiératique, à la fois brutal et choquant, que nous souhaitons interroger, remettre en contexte. En nous efforçant d'éviter toute analyse rétrospective et anachronique et en situant ce document dans l'univers de la propagande cinématographique nazie, nous allons le mettre en relation avec un film documentaire français parfaitement contemporain.⁶ : *L'œuvre Grancher* (France, vers 1934). Ainsi, cette double lecture historique et filmographique, française et allemande, nous conduira à poser plus précisément la question cruciale des éléments structurels spécifiques de la propagande médicale eugénique nazie par rapport à ce qu'on pourrait dénommer la culture visuelle de la propagande sanitaire à l'époque de l'entre-deux-guerres en France et en Allemagne.

De cette manière, notre contribution questionne la mise en scène, la représentation publique d'une théorie scientifique, à un moment certes très spécifique. Nous souhaitons interroger le fonctionnement même de l'outil audiovisuel dans le cadre de la propagande nazie et cherchons à comprendre de quelle manière cette propagande documentaire participe à légitimer aux yeux de fractions importantes de la population allemande, au-delà du cercle restreint

des médecins, la science eugénique devenue loi, politique de santé étatique et pratique médicale.

S'il peut paraître outrancier ou incongru de mettre en parallèle ainsi deux films qui par leur sujet, leur structure, leur sémantique d'images et leur contexte de production se distinguent nettement, cette démarche nous permet de reconstituer précisément ce qui forme la partialité diabolique et la puissance visuelle du «documentaire» *Erbkrank*.

Après avoir analysé et replacé dans leurs différents contextes les documents *L'œuvre Grancher*, puis *Erbkrank*, nous apporterons un troisième film de la même époque que l'on pourrait qualifier de chaînon manquant. Fondée sur le décryptage des motifs et des discours, cette démarche se rapproche des analyses de la propagande allemande pratiquées par Siegfried Kracauer, qui dans son ouvrage *De Caligari à Hitler, Une histoire psychologique du cinéma allemand* affirme : «On peut mésuser des images seules, comme on peut abuser des mots seuls ; mais dès que l'image et le mot commencent à collaborer, ils s'expliquent l'une l'autre et toute ambiguïté est exclue»⁷.

La lutte contre la tuberculose et l'œuvre Grancher : un eugénisme «familial» à la française ?

Selon les témoins contemporains et les historiens actuels, le début du XX^e siècle occidental est marqué sur le plan de l'hygiène publique par une inquiétude grandissante, réelle ou orchestrée, concernant trois grands fléaux : la syphilis, la tuberculose et le cancer.⁸ Associées aux mouvements du darwinisme social et de l'eugénique, ces craintes s'expriment, renforcées par la Première Guerre mondiale, par le sentiment d'un nécessaire «relèvement de la natalité française au point de vue du nombre et de la qualité»⁹ pour régénérer ce qui est progressivement considéré comme le «corps social». Sur le tableau de fond d'une incertitude concernant les

facteurs causals de cette « crise de la civilisation » - entre un déterminisme héréditaire et l'influence du milieu - se dessine l'éventail des actions potentielles à entreprendre oscillant entre l'hygiénisme social et l'hygiène raciale. Surtout, face à la pauvreté des moyens thérapeutiques se développe un important arsenal de prévention et d'éducation sanitaire.¹⁰

La préface d'un catalogue des imprimés et des films de propagande antituberculeuse affirme ainsi sous le titre *Le salut est dans l'éducation de tous* : « La prévention de la tuberculose est l'oeuvre sociale d'aujourd'hui et de demain. [...] Il faut bien nous pénétrer que nous serons forts contre le péril commun, le jour seulement, où par l'éducation hygiénique reçue, par l'opinion éclairée grâce à une propagande méthodique et bien adaptée au milieu, par les moeurs devenues sanitaires, par les principes de solidarité inculqués, nous aurons l'instinct du mal à éviter, la conscience des devoirs à pratiquer. »¹¹

A des campagnes d'information et d'éducation sous forme de brochures, d'affiches et de conférences publiques¹² s'ajoute à partir des années 1910, d'abord en Amérique et ensuite sur le continent européen, ce que les hygiénistes désignent comme « la propagande par le film ».

Le film *L'oeuvre Grancher* (France, vers 1934)¹³ se situe parfaitement dans cette évolution. Il émane de l'institution du même nom, créée en 1903 par le médecin Jean-Jacques Grancher. Après la Première Guerre mondiale, l'Oeuvre s'associe à l'*Oeuvre de placement des tout-petits* créée en 1921 sous l'instigation de Léon Bernard. Les deux institutions font partie de l'arsenal antituberculeux français de l'entre-deux guerres pratiquant une « politique de prévention active contre la tuberculose »¹⁴ par le placement d'enfants. Ayant un risque élevé de contamination par la présence d'une tuber-

culose parentale, les enfants sont retirés à leurs parents pour être placés au moins jusqu'à l'âge de 13 ans en familles d'accueil à la campagne, en Sologne par exemple.¹⁵ Le placement est « volontaire », mais les médecins et surtout les infirmières visiteuses exercent une pression morale importante sur les parents. La séparation physique des enfants de leurs parents « contagieux » sert ici à « sauvegarder » les enfants de la primo-infection tuberculeuse. Elle suit dans une démarche globale d'hygiène sociale antituberculeuse le tri malades / non-malades par les dispensaires et se situe en parallèle avec les autres formes de prise en charge comme le sanatorium (pour les malades) ou les préventoriiums par exemple.¹⁶ En même temps, le placement d'enfants ouvriers à la campagne participe aux efforts « pro-natalistes » de certains milieux français de l'entre-deux-guerres.

Tous ces motifs sont parfaitement apparents dans le film *L'oeuvre Grancher*. Il se compose de trois parties d'une durée de 10 minutes environ. La première partie montre comment une famille de centre-ville est inspectée à domicile par une assistante sociale, diagnostiquée en dispensaire et comment le père et le fils tuberculeux sont placés en sanatorium, alors que les autres enfants sains sont envoyés à la campagne. Composée de quatre séquences (deux séquences de montage type documentaire en alternance avec deux plans-séquences scénarisés), cette partie oscille entre différents systèmes de représentation : des parties romancées avec son synchrone mettant en scène sous forme théâtrale un entretien fictif entre l'assistante sociale et la famille et des séquences documentaires, notamment de l'examen médical réel dans un dispensaire, avec images prises sur le lieu réel et une voix de commentaire ajouté.

Probablement produite en premier à la fin des années 1920¹⁷, la deuxième partie du

film montre l'arrivée de ces enfants en Touraine. Peu médicale et sans son synchrone, cette séquence purement illustrative montre les petits enfants à la ferme, initiés à la traite des vaches et autres travaux champêtres, mais aussi à l'école du village, dont les fenêtres sont largement ouvertes, «aussi longtemps que la température le permet». Sur fond d'un retour heureux à la vie saine à la campagne, le film milite pour la sauvegarde de la «graine saine» par l'éloignement des enfants de leur milieu familial d'origine, insalubre et contaminé. «(Les enfants) s'instruisent en s'amusant. Plus tard, ils ne voudront plus revenir à la ville. Et c'est ainsi que dépassant son but simple de prophylaxie, l'œuvre Grancher accomplit en outre une œuvre sociale, en favorisant effectivement le retour à la terre.»

La troisième partie, plus proche de la première et vraisemblablement réalisée en même temps, sert à préciser le contexte et la manière d'agir de l'œuvre Grancher. Après la description détaillée des centres de placement spéciaux pour les tout-petits, on évoque les résultats concrets de cette politique de placement des enfants à la campagne : «L'œuvre Grancher a créé des filiales dans 45 départements ; elle protège actuellement plus de 6000 enfants ; elle a démontré avec éclat que ses méthodes sont les plus rationnelles et les plus économiques tout à la fois pour préserver la race de la tuberculose et former des êtres sains et forts qui feront souche de paysan.»¹⁸ Enfin, une série de cartons explique que pour un enfant placé pendant six ans, le coût est de 18 000 francs alors que le sauvetage d'un enfant tuberculeux en sanatorium coûte 212 000 francs. «Protéger l'enfance, c'est éviter pour l'avenir ces lourdes dépenses, c'est préparer de grandes économies au budget de l'hygiène et de l'assistance publique». Le film se termine sur cet argument économique.

Anne Carol dans son *Histoire de l'eugénisme en France*¹⁹ argumente que les rapports entre l'eugénisme et les médecins français ne s'apparentent ni au taylorisme américain, ni au darwinisme social britannique, ni à l'hygiène raciale allemande. En suivant les analyses embryonnaires de Jacques Léonard²⁰, elle stipule un eugénisme médical français spécifique qui peut être défini comme un «eugénisme familial» - s'opposant à un eugénisme d'État - s'exerçant dans un cadre privé, individuel ou familial. Il serait fondé sur la consultation, la médecine libérale et sur les intérêts réciproques du client et du médecin. En effet, le film *L'œuvre Grancher* illustre assez bien cette eugénisme à la française.

Bien sûr, la France connaît aussi des expressions plus extrêmes sous la plume d'un Charles Richet ou d'un Binet-Sanglé²¹, mais pour Carol, la réalité de «l'eugénisme français» entre 1880 et 1945 est ailleurs, dans un discours moins spectaculaire et qui relève plus de l'hygiène sociale centrée sur le «milieu» - dans un sens large - que sur «l'entretien de l'hérédité» (*Erbpflege*) et son corollaire l'hygiène raciale. Là encore, le film *L'œuvre Grancher* soutient pleinement cette hypothèse.

Entre puériculture et vénérologie française, la tentative d'une greffe de l'eugénisme galtonienne semble échouer, laissant la place essentiellement à une gestion de l'hygiène publique dévolue aux médecins libéraux confiants en l'action éducative de leurs propres pratiques. Si eugénisme il y a, celui-ci peut être seulement «positif» dans le sens de favoriser la multiplication et l'accroissement du nombre des «individus sains et forts» et des «doués», bref à la manière «Grancher».

D'autre part et autrement, Lion Murard et Patrick Zylberman analysent dans leur *Hygiène dans la République* l'institutionnalisation et les pratiques de l'hygiène

publique et de l'hygiénisme en France entre 1870 et 1918. Au centre de leur analyse se trouve l'hypothèse d'une «stupéfiante lenteur» de l'hygiène publique et sociale, centralisatrice et modernisatrice, que met à jour une histoire quasi stationnaire de celle-ci en France jusqu'en 1918. En s'appuyant particulièrement sur l'histoire de la lutte contre le deuxième grand fléau du début du XX^e siècle, la tuberculose, Murard et Zylberman attribuent à l'État français une législation timide et modeste, un pouvoir limité et «un insuccès perpétuel». ²² Selon ces auteurs, l'hygiène publique étatique est et reste pendant cette période une «utopie contrariée». Une conspiration médicale du silence, un lourd et fatal sommeil de l'opinion et la longue défaillance des gouvernants font l'essentiel de leur intrigue ²³.

Dans l'espace commun de ces deux analyses de la relative faiblesse d'une organisation étatique de l'hygiène sociale néanmoins ascendante au début du XX^e siècle, l'essentiel des initiatives, privées et philanthropiques, émigre à la périphérie de l'État dans des administrations parallèles que sont par exemple le *Comité national de défense contre la tuberculose* (CNDT) ou l'*Office national d'hygiène sociale* (ONHS). ²⁴ C'est dans cette même nébuleuse administrative que se situe l'œuvre Grancher. S'étendant pendant la deuxième moitié des années 1920, les pratiques d'hygiène sociale ne font pas toutefois l'unanimité dans le corps médical ²⁵, même si ces critiques ne mènent à aucun point à un débat plus vaste au sein de la profession médicale ou dans l'espace publique. ²⁶

Eugéniste et comptable, l'œuvre Grancher et sa propagande restent toutefois une entreprise privée et facultative. Puisque pour les médecins français le salut est dans l'éducation et non pas dans l'obligation, celle-ci doit séduire pour convaincre.

«Erbkrank», ou la construction d'une norme par la propagande

Le film *Erkrank* (terme pouvant se traduire par *malade héréditaire*) se présente comme un film de propagande ou tout au moins de sensibilisation documentaire, genre très pratiqué dans la production cinématographique nazie ²⁷. Si la date de sa conception reste incertaine (entre 1934 et 1936) ²⁸, nous savons en revanche qu'il a été réalisé pour populariser auprès du public la loi du 14 juillet 1933, qui a permis, entre 1934 et 1939, la stérilisation forcée de 350 000 personnes au moins, au titre de son article premier : «Toute personne, atteinte d'une maladie héréditaire, peut-être stérilisée au moyen d'une opération chirurgicale si, d'après les expériences de la science médicale, il y a lieu de croire avec une grande probabilité que les descendants de cette personne seront frappés de maux héréditaires graves, mentaux ou corporels.»

Dès les premières années du Troisième Reich, de nombreux films documentaires sont consacrés au problème de l'hérédité par le service de politique raciale du NSDAP (*Rassenpolitisches Amt der NSDAP*). Cette abondante production de propagande sanitaire filmée ne fait que refléter les orientations de la politique allemande de santé publique en général et de la recherche et de l'assistance psychiatriques en particulier, à partir de 1933 ²⁹. Les programmes de recherche mis en avant par les sociétés psychiatriques et neurologiques (et financés en priorité par l'État allemand ³⁰) reposent majoritairement sur cette thématique de l'hérédité et de la transmission (épidémiologie, analyses généalogiques). Les films de santé publique s'inscrivent tout naturellement dans cette perspective. Outre *Erkrank* et *Alles Leben ist Kampf* qui ont été réalisés en même temps et par la même équipe mais qui décrivent plutôt le processus de sélection naturelle qui fait prévaloir la loi du plus fort en toutes

circonstances, nous pouvons citer *Sünden der Väter* (1935), *Das Erbe* (1935), *Abseits vom Wege* (1935). Le film le plus abouti de cette série s'appelle *Opfer der Vergangenheit* (1937) et décrit la visite à l'hôpital d'un couple à l'occasion d'un examen prénuptial (obligatoire dès juillet 1933 en Allemagne). Un médecin explique aux jeunes gens les enjeux de l'hérédité pour la santé des individus. Ce film romancé, interprété par des acteurs, n'a plus grande chose à voir avec la brutalité sommaire des premiers films.

Il existe à notre connaissance deux versions d'*Erbkrank*, toutes deux de qualité technique primitive, sans commentaire ni bande-son : une première version de 24 minutes composée de deux parties de douze minutes environ et une deuxième version, longue de 31 minutes. Nous allons travailler sur la première version, qui est la plus courte mais surtout celle qui expose le thème de la transmission héréditaire et la nécessité de la stérilisation avec le plus de force rhétorique. Il ne comporte pas de commentaire ni même de bande-son, alors que des documentaires antérieurs du même type sont parfaitement sonorisés. Le film est séparé en deux parties, la coupure à la douzième minute n'étant absolument pas structurante mais probablement due à des impératifs de projection (film de deux bobines). Il ne présente pas de générique, donc pas de réalisateur ou d'opérateur identifiables. Le film est précédé d'une citation du docteur Walter Gross : «Un pays dans lequel la descendance d'hommes alcooliques, de voleurs et de crétins est logée dans des palaces, alors que les travailleurs et les paysans vivent dans des demeures misérables, est un pays qui court à sa perte.» Une citation quasi-identique de Gross figure à la fin du générique de *Alles Leben ist Kampf* : «Si un peuple construit des palais pour les rejetons des ivrognes, des criminels et des débiles mentaux, pendant que

ses ouvriers et ses paysans vivent dans des taudis, ce peuple court à sa perte à pas de géant !» Cette proximité entre deux citations d'un film à l'autre montre qu'un certain formatage est à l'œuvre dans ces différents documents, sous l'influence directe de Walter Gross. Médecin et membre du NSDAP depuis 1925, co-rédacteur des lois de Nuremberg, Walter Gross était l'un des idéologues et propagandistes les plus en vue du parti, spécialiste des questions raciales³¹. En 1933, il fondait l'Office de renseignements pour la politique de peuplement et l'hygiène raciale (*Aufklärungsamt für Bevölkerungspolitik und Rassenhygiene*), intégré en 1934 dans le département de politique raciale du NSDAP. Selon Jean Girard, «cet organisme a spécialement pour but l'éducation du corps médical allemand en ce qui concerne ses devoirs eugéniques dans l'État nouveau.» Par ailleurs, Rudolf Hess décrétait dès 1933 qu'à l'intérieur du parti toutes les questions raciales devaient être portées devant cet organisme.³²

Cette citation de Gross introduit un thème récurrent du film, qui consiste à opposer les malades mentaux (qui vivent dans le luxe des institutions de santé publique) aux Allemands sains (qui vivent dans la saleté et la misère des centres villes). Cette opposition est accentuée par le fait que les malades sont présentés sous un angle dépréciatif systématique. La caméra insiste sur les malformations, déformations, comportements agressifs ou vindicatifs, attitudes hébétées, résistance aux soins, travestissement, automutilation... Un long passage particulièrement pénible est consacré au repas des malades mentaux, qui se jettent sur une nourriture abondante de manière désordonnée. Évidemment, l'analogie avec les comportements animaux est très présente : on voit des malades manger à quatre pattes, à même le sol, ou accroupis près d'un banc. Toujours dans le registre de la sous-huma-

nité, l'antisémitisme est introduit par le carton : «Le pourcentage de malades mentaux est particulièrement élevé chez le peuple juif»³³, qui intervient tôt dans le film (au bout de deux minutes). On insiste également sur le fait que ces malades qui vivent une vie protégée atteignent souvent un âge canonique et coûtent d'autant plus cher à la collectivité. Au fil du montage, les cartons scandent alternativement deux arguments : la présentation d'un cas donné et son coût pour la société. Dès lors, l'équation entre le coût de l'entretien des malades héréditaires et la menace qu'ils constituent pour la préservation du sang allemand va déterminer le discours de propagande hygiéniste du film et justifier l'application de la loi de stérilisation. Cette équation est répétée sous des formes variées jusqu'à la fin du film. Par ailleurs, on note que cette sous-population des hôpitaux psychiatriques est en perpétuel accroissement, par l'effet d'une reproduction exponentielle : plusieurs cas engendrent des progénitures de 6 ou 10 enfants. On nous explique que «Le nombre de débiles a augmenté de 450% au cours des 70 dernières années. Pendant cette même période, l'ensemble de la population n'a augmentée que de 50%. Ainsi dans 50 ans, une personne sur 4 sera atteinte d'une maladie mentale». Nous voyons ici apparaître en filigrane l'argumentaire nataliste indissociable de la politique nazie de promotion des naissances, qui a abouti en décembre 1935 à la fondation des *Lebensborn* (Source de vie), à l'initiative de Heinrich Himmler.

Les pathologies présentées par les cartons sont très diverses. Le spectateur est notamment confronté aux cas suivants : débiles, malades mentaux, schizophrènes violents, épileptiques, sourds et muets, demeurés, aveugles, idiots, ... Cette énumération nous renvoie directement à la loi de 1933 qui mentionne avec précision les huit différents cas de maladies héréditaires auxquels elle

doit s'appliquer : «Est considérée comme atteinte d'une maladie héréditaire dans le sens de la loi, toute personne qui souffre des maladies suivantes : débilité mentale congénitale, schizophrénie, folie circulaire (manie-dépressive), épilepsie héréditaire, danse de Saint-Guy héréditaire (chorée de Huntington), cécité héréditaire, surdité héréditaire, malformations corporelles graves et héréditaires. Peut aussi être stérilisée toute personne sujette à des crises graves d'alcoolisme.» Beaucoup de sujets atteints de ces maladies sont visualisés à l'écran, parallèlement à leur coût pour l'Etat. Un carton indique que ces dépenses s'élèvent en totalité «chaque année à 1,2 milliards de RM. Les seuls traitements des malades mentaux les plus atteints en hôpitaux psychiatriques coûtent chaque année 112 millions de RM».

A partir du dernier tiers du film s'opère un changement d'optique, lorsque des malfaiteurs ou des assassins commencent à apparaître parmi les malades mentaux : un criminel de 37 ans ; un criminel crapuleux et sexuel récidiviste ; un étranger, criminel violent... Tous ces cas n'ont pas de rapport avec les maladies héréditaires mais relèvent de la délinquance ordinaire, qui pour le coup devient elle-même en quelque sorte transmissible. Nous observons que si les notations antisémites du début du film ont rapidement disparu, apparaît graduellement la représentation d'une autre forme de monstruosité, non plus mentale-corporelle ou raciale mais uniquement sociale. Cet amalgame provoque un double glissement : la population des malades mentaux paraît d'un coup criminalisée, tandis que des condamnés de droit commun sont assimilés à des asociaux, des anormaux qu'il convient également de stériliser.

Naturellement, le commentaire écrit d'*Erbkrank* insiste beaucoup sur l'hérédité des cas présentés, évoquant avec précision des ascendants supposés : «Les parents :

vagabonds paresseux ; Les deux grands parents sont sourds et muets ; Le père est un escroc.» Dans le même esprit, des croquis sommaires en forme d'arbre généalogique viennent à plusieurs reprises donner un tour scientifique à la démonstration. La fin du film intervient brutalement, lorsque après un bref rappel opposant à nouveau les taudis des centres urbains aux splendides hôpitaux psychiatriques, trois plans nous montrent un cultivateur et sa famille, naturellement en bonne santé, au travail dans un champ de blé ondoyant, accompagnés du carton suivant : «Le paysan qui empêche les mauvaises herbes de tout envahir, favorise celles qui ont de la valeur.»

La «loi pour l'empêchement de la descendance malade héréditaire» par une stérilisation forcée est écrite et promulguée très rapidement en 1933. La rapidité de son implémentation et son caractère obligatoire sont le résultat direct de l'intervention de médecins nazis comme Arthur Gütt, promu en 1933 au ministère de l'Intérieur.³⁴ La stérilisation forcée devait servir les intérêts de la société et de la race dans son ensemble dans le contexte de la mise en pratique d'une politique raciale de «l'Etat nouveau». Corrigé par l'avocat Ruttke et le psychiatre Rüdin, le texte légal élaboré par Gütt devait paraître juridiquement équilibré et scientifiquement fondé afin de rencontrer l'adhésion des universitaires et de la corporation médicale. Le ministre de la Justice insistait toutefois sur une séparation nette entre la stérilisation des malades mentaux d'une part et celle des criminels d'autre part. De ce fait, une loi séparée contre la criminalité compulsive est promulguée en novembre 1933.

Paul Weindling dans son ouvrage *L'hygiène de la race*³⁵ insiste sur le fait que la loi eugénique allemande illustre parfaitement un renforcement mutuel entre le pouvoir médical et l'autorité de l'Etat : l'Etat prend en main l'orientation générale de la reproduc-

tion du corps social tout en déléguant la pratique et le contrôle des procédures à la profession médicale. Ce qui est frappant de ce point de vue dans le film *Erberank* est l'absence totale de l'implémentation pratique de la loi et de ce fait du deuxième acteur qui est la profession médicale.

Par ailleurs, issu des organes de propagande du parti plutôt que de l'administration de santé publique du Reich, le film déforme l'esprit de la loi en incluant de manière subreptice ce que le législateur avait pour un temps écarté : l'amalgame des malades mentaux et des criminels d'une part et un antisémitisme ouvert et sans retenue d'autre part. Ces deux «critiques» furent formulées dans les années après la publication de la loi par les ténors médicaux du NSDAP comme Gross et Wagner. De ce point de vue on peut argumenter pleinement que le film *Erberank* est davantage une œuvre de la propagande nazi qu'un film dans la tradition de l'éducation hygiéniste.

Eléments pour une comparaison de la propagande eugéniste française et allemande

A première vue, la comparaison entre ces deux documents ne s'impose pas. Même si la thématique de l'eugénisme les relie, ils traitent de sujets différents et ils le font de façon opposée, y compris techniquement : un film de montage muet avec des cartons d'une part, un récit semi-scénarisé et sonorisé d'autre part.

Ils obéissent par ailleurs à des régimes de construction différents : le film français est fondé sur la notion de milieu et le foyer, puis la communauté qui le remplace, y tiennent le rôle de facteurs d'harmonie puissants. A travers une famille (représentation construite dont la fonction est clairement métonymique), il s'agit de peindre la société vue de l'intérieur, avec ses hiérarchies, ses mécanismes légitimes, la sensibilité de ses différents membres : nous sommes les témoins d'une entreprise de perfectionne-

ment sanitaire et moral, dans un cadre social faisant jouer la plénitude de ses moyens. Le film allemand est en revanche centré sur la notion non de milieu mais d'hérédité : travaillé en profondeur par l'idée du mal, l'auteur de ce film opère une réduction du champ, une polarisation sur un petit nombre de motifs, dont l'agencement semble le produit d'une sorte d'énergie négative, qui associe ou agglomère progressivement par sa dynamique de nouvelles victimes vouées à la stérilisation forcée : un proxénète, un étranger, des nègres bâtards de Rhénanie... Pas de métonymie mais la représentation d'une marge, espace de relégation symbolique où se retrouvent les anormaux de toutes sortes, marge en voie de réduction et si possible d'élimination. Le discours d'*Erbkrank* se construit par rapport à des références adverses qu'il convient de neutraliser : les idées libérales des juifs, les mauvaises interprétations du christianisme... De même, l'idée de charité, si apparente dans le film français, fait l'objet dans *Erbkrank* d'une véritable attaque en règle, dans la mesure où elle est pour les Nazis génératrice d'un effet contre-productif à la sélection naturelle et d'injustice sociale, mettant hors d'état de fonctionner ce qui est le fondement du progrès dans la société hitlérienne.

Enfin, le film français ne comporte aucun arrière-plan racial, alors que l'antisémitisme exprime dans *Erbkrank* la dimension raciste consubstantielle au national-socialisme. Et si le terme de race est employé par les propagandistes de l'œuvre Grancher, c'est bien évidemment sans aucune commune mesure avec ce que l'on trouve dans le document allemand : d'une certaine façon, la nuance entre milieu et hérédité régit aussi l'utilisation du concept de race dans ces deux films.

Mais au-delà de ces différents contrastes, nous pouvons dépister un certain nombre de points communs à ces deux films. Certaines

similitudes sautent aux yeux, comme l'opposition ville/campagne, la correspondance entre ces deux espaces opposés, dans le but de faire venir à la campagne les populations saines à des fins de préservation ou de repeuplement. Il s'agit d'un poncif hygiéniste qui consiste à attribuer au milieu urbain tous les maux possibles, à la fois sanitaires mais également sociaux et moraux. Les deux films présentent cette opposition dès les premières images, ce qui traduit son importance dans l'argumentation eugéniste. La ville est le lieu de la contagion, du désordre et du chaos, c'est une menace pour l'enfance et à travers elle, la perpétuation de la race. Le monde rural est en revanche le lieu de la régénérescence : lieu de la vertu, de l'effort, des travaux quotidiens et désintéressés, lieu où s'exprime la loi des forces naturelles et où d'une certaine façon se fonde la condition nationale. A ce titre, ces deux films annoncent des documents ultérieurs qui dans un cadre de propagande plus large auront pour fonction de sensibiliser la population des deux pays à un certain nationalisme de la terre : *Wir erobern Land* (1937) ou *Eger, eine alte deutsche Stadt* (1938) dans l'Allemagne hitlérienne³⁶ ; *Croisade de l'air pur* (1942) et *A nous jeunes* (1943) dans la France occupée³⁷.

Autre point commun : la représentation d'une médecine d'intervention, ce que l'on pourrait appeler l'eugénisme en action. Nous sommes dans un espace où la science prend le pouvoir, facteur de progrès pour une société éclairée. Mais il est vrai que si le médecin apparaît en majesté dans *L'œuvre Grancher* (où le dispensaire joue le rôle au cœur du film d'un lieu d'excellence), une fraction du corps médical allemand - la psychiatrie asilaire et sociale - est immédiatement déconsidérée dans *Erbkrank*, par l'inutilité de son travail et, d'une certaine façon, par sa complicité avec un système laxiste et libéral. Dès les premières images du film, on peut

voir le personnel de santé se promener avec une certaine indolence dans les allées de l'asile psychiatrique.

Enfin, la logique comptable apparaît dans les deux films. L'amalgame entre coût humain et coût social qui paraît si choquant dans *Erbkrank* existe déjà dans *L'œuvre Grancher*, dont il constitue la conclusion volontairement éclatante. Certes, il ne s'agit dans le film français que d'un argument parmi d'autres, rapide et positif, alors que la sombre arithmétique d'*Erbkrank* contamine les trois-quarts du film : il s'agit naturellement d'impressionner et même de révolter le spectateur allemand modeste ou sans emploi, en expliquant que ces sommes astronomiques sont dilapidées. Mais au-delà, on verse dans une logique de chosification, qui procède d'un effet de soustraction. À l'inverse, la dialectique comptable du film français reposait plutôt sur des gains que des pertes. Ici, la nuance entre eugénisme positif et eugénisme négatif, qui distingue si bien les deux films, devient constitutive de la construction même du discours.

Les points de rapprochements sont assez nombreux pour montrer que ces films puissent dans un système de représentation constitué et commun. Pourtant, les motifs de la monstruosité, de l'exhibition, la dimension clinique du regard sur l'autre semblent isoler *Erbkrank* comme le produit d'une idéologie particulière.

Ce serait compter sans un film français de 1925, intitulé *Une maladie sociale : la syphilis - comment elle peut disparaître*. Ce film de propagande antisiphilitique a été réalisé par la société Gaumont en 1925 sous la direction du docteur L.E. Leredde. Ce document nous rappelle que le deuxième grand lieu de la propagande sanitaire de l'entre-deux-guerres concerne la syphilis. En 1932, Lucien Viborel estime à plus de 500 les films éducatifs dont dispose la commission générale de propagande de l'Office national d'hy-

giène sociale : un nombre significatif concerne la syphilis.³⁸ Le film *Une maladie sociale : la syphilis - comment elle peut disparaître* comporte dès les premières minutes une présentation de différents cas d'aliénation ou d'altération liés à la maladie, en montrant des individus diminués : des hémiplégiques, malades du cœur, du foie et des reins, des enfants cachectiques, des monstres hérédosiphilitiques, hydrocéphales et rachitiques... Mais les images suivantes montrent des individus monstrueux défilant devant un mur : un nain myxoédémateux par atrophie du corps thyroïde ; un idiot bossu et géant avec hypertrophie des mains ; des idiots catatoniques ; trois sœurs idiotes microcéphales qui restent amorphes lorsqu'on leur annonce la visite de leur mère mais réagissent joyeusement à l'idée qu'elle leur apporte du chocolat... Enfin, des criminels hérédosiphilitiques, dont un meurtrier d'enfant.

On retrouve avec l'apparition de ces malades le sens de l'exhibition de *Erbkrank*. De même, le passage sur les sœurs microcéphales gourmandes (animalité) et la présentation d'assassins (criminalisation) sont des marqueurs négatifs que les documentaristes nazis exploitent instinctivement, dans un contexte différent mais selon des modalités de représentation absolument analogues. Et ce régime global de la monstruosité, du grotesque, de la sous-humanité, si prégnant dans le cinéma du début des années trente (le film américain de Tod Browning *Freaks* date de 1932)³⁹ et que le film *Erbkrank* pousse à un degré inhabituellement systématique dans le dénigrement, relève en réalité d'un environnement général du film sanitaire, non spécifique au national-socialisme mais investi par lui. Dans le contexte global du perfectionnement par le régime nouveau des outils de communication et de propagande, le film *Erbkrank* apparaît comme un exemple singulier mais non spé-

cifique de la force des représentations et du regard dans le système national-socialiste.

Conclusion

Au terme de cette comparaison, il convient de revenir sur les questions posées initialement. La force et la perfidie du film *Erbkrank* ne résidaient peut-être pas exactement là où le spectateur actuel les perçoit. Une analyse contextuelle de la production audiovisuelle contemporaine de la propagande sanitaire montre que ni les images dégradantes et choquantes des personnes malades mentales, ni les tableaux statistiques et économiques du coût et de la charge que font peser les malades sur la société dans son ensemble sont à proprement parler des inventions des idéologues et des propagandistes nazies. Ces représentations et arguments font partie d'un fonds commun audiovisuel et eugénique du monde occidental qui dépasse largement l'Allemagne d'après 1933.

Toutefois, cette affirmation ne vise nullement à concéder que le film *Erbkrank* ne possède pas ses caractéristiques propres. Il convient simplement de reconnaître que l'analyse de ce type de documents nécessite une contextualisation précise afin de mieux saisir les éléments structurels spécifiques de la propagande sanitaire nazie. De manière synthétique, trois mots résument à notre avis cette spécificité : réduction, répétition et réaménagement.

Sur le plan de la construction du film, on observe l'accentuation d'une bipolarité grossière entre les travailleurs productifs et les malades oisifs, message monolithique et unique qui se répète de manière obsessionnelle pour aboutir à une sorte de « mise au pas » audiovisuelle. Unicité du message et répétition construisent en grande partie le côté hiératique du film, qui reflète la dimension autoritaire du système qui le produit.

Ce qui semble vraiment trancher par rapport aux films *L'œuvre Grancher* et *La Syphilis...* est ensuite le passage d'une vision globale orientée vers la sauvegarde et le futur dans une vision du monde où les associations négatives l'emportent. Comme la déclaration finale du film *Erbkrank* le présente dans les termes allégoriques d'un darwinisme social largement répandu, il s'agit donc bien d'empêcher en mutilant, avant de préserver. Jean Girard affirme dans sa thèse concernant la loi allemande de 1933 : « Il n'est possible de comparer à la loi allemande, quant à son esprit, aucune des lois eugéniques existant déjà de par le monde. On l'a cependant souvent mis en parallèle avec les lois de stérilisation américaines, et c'est un tort. La loi allemande a des buts beaucoup plus profonds et plus lointains : elle vise à éliminer le plus rapidement possible toutes les tares héréditaires gênantes ou dangereuses et à produire au bout du minimum de générations un peuple sain, décanté de tous ses éléments inutiles et sans valeur. C'est pourquoi la loi allemande est la mesure de ce genre, la plus systématique qui ait existé dans le monde jusqu'à présent ; c'est une chose qu'il est essentiel de saisir. »⁴⁰

Ce basculement est fondé, comme Volker Roelcke l'a montré ailleurs pour la recherche scientifique en psychiatrie, sur un recentrage exclusif affirmant la toute-puissance de la biologie de l'hérédité et une relégation, voire une occultation, des facteurs concernant le milieu. De cette manière, le film *Erbkrank* représente assez bien le passage d'un eugénisme positif dans une perspective méliorative vers un eugénisme négatif limitant et brimant ceux qui sont stigmatisés dans ce film comme des individus de « valeur moindre ».

Erbkrank procède, nous l'avons vu, à un amalgame entre malades mentaux et criminels. Par plans successifs, le spectateur est entraîné dans une spirale d'associations qui

lie d'abord malades mentaux et monstruosité physique pour ensuite prolonger cette association par une assimilation avec ceux qui sont dépeints comme des «monstres sociaux». Ce glissement est significatif à notre avis puisqu'il outrepassa le texte de la loi de 1933. Jean Girard affirme non sans raison : «Remarquons d'autre part que les criminels ne font pas partie de la liste des anormaux à stériliser. Le législateur allemand a eu ici une idée très heureuse et psychologiquement très juste. Appliquée à des criminels en même temps qu'à des simples malades, la mesure aurait en effet été considérée dans le public comme une peine infamante pour les premiers, et ce caractère infamant risquait fort de rejaillir sur les seconds également dans l'esprit de beaucoup de personnes.»⁴¹

Erbkrank fait l'économie de cette dissociation. Ce qui dans le texte législatif travaillé à froid et dans la durée est séparé, devient volontairement associé et amalgamé dans le film au point que nous sommes tentés ici d'interpréter cet amalgame comme une sorte de retour du refoulé collectif où la différence psychique est plus matière à condamner qu'à soigner.

Ainsi, il nous semble que la spécificité de la propagande sanitaire nazie réside pour beaucoup dans une instrumentalisation recherchée qui exploite habilement des images stéréotypées préexistantes et des préjugés refoulés pour les pervertir par la réduction d'une expression plurielle et divergente et le réaménagement d'éléments d'une réalité autre en une vision unique du monde. Sigfried Kracauer souligne : «Les films [documentaires] nazis ne se préoccupent pas de décrire la réalité, mais subordonnent son insertion, ainsi que les méthodes d'insertion, à leurs buts inhérents de propagande».⁴² En même temps, en choisissant de représenter des besoins humains généraux, ils appellent spécifiquement à des instincts

collectifs. Ainsi ces films enfoncent, «comme des fers de lance des coins dans les lignes de défense du Moi, et grâce à la régression qu'elles provoquent, la propagande totalitaire peut conquérir d'importantes positions inconscientes.»⁴³

Documents audiovisuels :

Une maladie sociale : la syphilis - comment elle peut disparaître (France, 1926, 29 minutes)

Film établi par les établissements Gaumont avec le concours de Pathé Consortium Cinéma pour le film microbiologique du Docteur Comandon «Le spirochète»

L'œuvre Grancher (France, vers 1934, 30 minutes)

Réalisation : Henri Grignon, avec le concours de Suzanne Nivette Claire Nobis et Georges Saillard - Commentaire de E. ben Danou - Musique de Maurice Naggiar - Enregistrement sonore Radiotone

Erbkrank (Allemagne, 1934-1936, 24 minutes)

Rassenpolitisches Amt der NSDAP

Notes

- ¹ Cette étude a été présentée pour la première fois dans le cadre du colloque «Science, médecine et nazisme. Témoignages et recherches récentes» organisé à Strasbourg (France) du 17 au 19 novembre 2005 par l'Université Louis Pasteur, la Faculté de médecine de Strasbourg et de la Société de psychiatrie de l'Est. Les actes de ce colloque sont parus aux Editions Glyphé sous le titre *Nazisme, Science et Médecine* (Paris, 350 pages).
- ² Girard, Jean, *Considérations sur la loi eugénique allemande du 14 juillet 1933*, thèse de médecine N° 58, Faculté de médecine de Strasbourg, Strasbourg, 1934, p. 11. Pour la traduction de l'intitulé de la loi nous avons préféré ici la traduction contemporaine de J. Girard plutôt que celle utilisée couramment dans la littérature secondaire «loi pour la prévention d'une descendance héréditairement malade». Voir par exemple : Ambroselli, Claire, *L'éthique médicale*, Presses Universitaires de France, Paris, 1988, p. 63.
- ³ A titre indicatif voir pour l'histoire de l'eugénisme en Allemagne : Mann, Gunter, «Neue Wissenschaft im Rezeptionsbereich des Darwinismus : Eugenik - Rassenhygiene», in : *Berichte zur Wissenschaftsgeschichte*, 1, 1978, p. 101-111. Proctor, Robert N., *Racial hygiene : medicine under the Nazis*, Cambridge University Press, Cambridge, 1988. Weingart, Peter, Kroll, Jürgen, Bayertz, Kurt, *Rasse, Blut und Gene. Geschichte der Eugenik und Rassenhygiene in Deutschland*, Suhrkamp, Frankfurt/Main, 1988. Weindling, Paul, *Health, race and German politics between national unification and nazism, 1870-1945*, Cambridge University Press, Cambridge, 1989. Burleigh, Michael, Wippermann, Wolfgang, *The racial state : Germany 1933-1945*, Cambridge University Press, Cambridge, 1991. Concernant la stérilisation forcée : Bock, Gisela, *Zwangssterilisation im Nationalsozialismus. Studien zur Rassenpolitik und Frauenpolitik*, Westdeutscher Verlag, Opladen, 1986. Schmuhl, Hans-Walter, *Rassenhygiene, Nationalsozialismus, Euthanasie. Von der Verhütung zur Vernichtung 'lebensunwerten Lebens', 1890-1945*, Vandenhoeck / Ruprecht, Göttingen, 1987, 1992, en particulier p. 151-168. Paul Weindling, *Health, op. cit.*, p. 522-534. Nowak, Kurt, «Euthanasie' und Sterilisierung im 'Dritten Reich' : die Konfrontation der evangelischen und katholischen Kirche mit dem Gesetz zur Verhütung erbkranken Nachwuchses und der "Euthanasie"-Aktion», Niemeyer, Halle, 1977.
- ⁴ Rost, Karl Ludwig, *Sterilisation und Euthanasie im Film des «Dritten Reiches : nationalsozialistische Propaganda in ihrer Beziehung zu rassenhygienischen Maßnahmen des NS-Staates*, Matthesen, Husum, 1987. Schmidt, Ulf, *Medical films, ethics and euthanasia in Nazi Germany : the history of medical research and teaching films of the Reich Office for Educational Films/Reich Institute for Films in Science and Education 1933- 1945*, Matthesen, Husum, 2002. Delage, Christian, *La vision nazie de l'histoire*, Éditions L'âge d'homme, Lausanne, 1989, p. 52-62. Roth, Karl-Heinz, «Filmpropaganda für die Vernichtung der Geisteskranken und Behinderten im 'Dritten Reich'», in Aly, Götz et al. (dir.), *Reform und Gewissen. «Euthanasie» im Dienst des Fortschritts*, Rotbuch-Verlag, Berlin, 1985, p. 125-193. Voir pour la propagande et l'eugénisme de manière générale : Paul Weindling, *Health, op. cit.*, p. 409-416.
- ⁵ Pour l'utilisation du cinéma à des fins de propagande sanitaire voir sur un plan international en particulier : Pernick, Martin, *The black stork : eugenics and the death of «defective» babies in American medicine and motion pictures since 1915*, Oxford University Press, New York, 1996. Parascandola John, «VD at the movies : PHS Films of the 1930s and 1940s», in : *Public Health Reports*, 111(2), 1996, p. 173-175. Lederer Susan E., Parascandola, John, «Screening Syphilis : 'Dr. Erlich's Magic Bullet' Meets the Public Health Service», in : *Journal of the History of Medicine*, 53, 1998, p. 345-370. Perdiguero E, Ballester R, Castejón R, «Health and the general public. Child health information campaigns in Spain (1920-1950)», in : *Health between the private and the public - shifting approaches. An international conference*, Oslo, Norway, November 2003, unpublished manuscript.
- ⁶ Jean Girard, *Considérations, op. cit.*, p. 70.
- ⁷ Pour la propagande sanitaire en France dans l'entre-deux-guerres voir en particulier : Lefebvre, Thierry, *Cinéma et discours hygiéniste (1890-1930)*, thèse UFR Cinéma et audiovisuel, Université Paris III, Paris, 1996. Lefebvre, Thierry, «Représentations cinématographiques de la syphilis entre les deux guerres : séropositivité, traitement et charlatanisme», dans : *Revue d'Histoire de la Pharmacie*, 42, 1993, p. 267-278. Lefebvre, Thierry, «Cinéma et hygiène. Les débuts d'une fructueuse collaboration», dans : Nourrisson, Didier, *Education à la santé XIXe-XXe siècle*, éditions ENSP, Rennes, 2002.
- ⁸ Kracauer, Sigfried, *De Caligari à Hitler. Une histoire psychologique du cinéma allemand*, Editions L'âge d'homme, Lausanne, 1973, p. 324. Trad. de l'anglais par Claude B. Levenson.
- ⁹ Pour l'histoire de l'hygiène et de la santé publique en France voir à titre indicatif : Murard, Lion, Zylberman, Patrick, *L'hygiène dans la République. La santé publique en France, ou l'utopie contrariée 1870-1918*, Fayard, Paris, 1996. Bardet, Jean-Pierre et al (dir.), *Peurs et terreurs face à la contagion. Choléra, tuberculose, syphilis XIXe-XXe siècles*, Fayard, Paris, 1988. Bourdelais, Patrice, *Les hygiénistes, enjeux, modèles et pratiques*, Belin, Paris, 2001. Bourdelais, Patrice, *Les épidémies terrassées*, La Martinière, Paris, 2003.

- ¹⁰ Proposition de loi du 2 décembre 1920. *Documents parlementaires, Chambre, 2^e SE 1920*, annexe n° 1730, p. 347.
- ¹¹ Outre les grands fléaux cités ci-dessus cette éducation hygiénique vise en particulier le problème de l'alcoolisme et les soins de la petite enfance. Voir pour l'alcoolisme : Thierry Lefebvre, *Cinéma et discours, op. cit.*, p. 81-135. Pour la petite enfance : Rollet-Echalier, Catherine, *La Politique à l'égard de la petite enfance sous la III^e République*, INED, Paris, 1990, en particulier p.394-398.
- ¹² Comité national de défense contre la tuberculose, *Catalogue des imprimés et films de propagande antituberculeuse*, Bureau de propagande du CNDT, Paris, s.d., p. 1.
- ¹³ Nourrisson, Didier, *Éducation à la santé XIX^e-XX^e siècle*, éditions ENSP, Rennes, 2002.
- ¹⁴ Pour les détails des films voir la filmographie à la fin de la contribution et la note 17. La copie du film sur laquelle nous avons travaillé se trouve aux archives de l'Institut Pasteur. Les droits appartiennent à l'œuvre Grancher. L'inventaire des archives de l'Institut Pasteur donne comme date approximative du film 1936-39 ce qui selon toute vraisemblance est trop tardif. La facture du film ainsi que les éléments statistiques qu'il présente orientent plutôt vers une datation autour de 1934.
- ¹⁵ Les expressions suivantes entre guillemets sont tirées du commentaire du film *L'œuvre Grancher* (Henri Grignon, France, vers 1934).
- ¹⁶ Faure, Olivier, Dessertine, Dominique, *Combattre la tuberculose, 1900-1940*, Presses universitaires de Lyon, Lyon, 1988, p. 68-73. Lion Murard, Patrick Zylberman, *L'hygiène, op. cit.*, p. 498-500.
- ¹⁷ Bonah, Christian, Menut, Philippe, «La longue marche d'un vétéran. Dossier BCG», dans : *La Recherche*, 356, 2002, p. 70-73. Menut, Philippe, «Éthique et ethos de la recherche biomédicale en France : l'introduction de la vaccination par le BCG, 1921-1933», dans : Bonah, Christian, Lepicard, Etienne, Roelcke, Volker (dir.), *La Médecine expérimentale au tribunal : Implications éthiques de quelques procès médicaux du XX^e siècle européen*, Editions des Archives Contemporaines, Paris, 2003, p. 95-124. Lion Murard, Patrick Zylberman, *L'hygiène, op. cit.*, p. 497-534.
- ¹⁸ Lucien Viborel fait figurer dans son inventaire en 1930 un film muet *Œuvre de protection de l'enfance : fonctionnement de l'œuvre Grancher* de 253m, 20 minutes. Viborel, Lucien, *La technique moderne de la propagande d'Hygiène sociale*, Paris : Editions de la Vie saine, 1930, p. 426. Dans la brochure «Catalogue des imprimés et films de propagande antituberculeuse» édité par le bureau de propagande du CNDT mais malheureusement sans date, figure déjà un film muet *Œuvre Grancher* de 182 mètres, 15 minutes. La brochure décrit ensuite un ensemble qui ressemble pour l'essentiel à la deuxième partie du film de l'Institut Pasteur sauf que la durée de celle-ci est de dix minutes uniquement et que les localités géographiques ne correspondent pas à la description. Dans la *Liste des films de la cinémathèque du Comité national de défense contre la tuberculose*, également sans date, on retrouve un film muet *Œuvre Grancher* avec une description analogue. Le métrage de 182 mètres est identique sauf que la durée est ici estimée à 10 minutes. Thierry Lefebvre dans la filmographie de son travail de thèse recense une autre version : *Œuvre Grancher*, 255 mètres avec une description similaire mais non identique. Cette version est datée vers 1928. Sa description est basée sur : *Les films d'enseignement et d'éducation de Jean Benoit-Levy*, Delrieu, Paris, s.d. [c. 1932]. Thierry Lefebvre, *Cinéma et discours, op. cit.*, p. 284-285.
- ¹⁹ Les chiffres présentés dans le film diffèrent de manière significative de celles de Murard et Zylberman qui évaluent le nombre des enfants déplacés jusqu'en 1933 à 22 000 pour l'œuvre Grancher et à 19 000 pour le Placement familial des Tout-Petits (nourrissons) de Léon Bernard. Lion Murard, Patrick Zylberman, *L'hygiène, op. cit.*, p. 500.
- ²⁰ Carol, Anne, *Histoire de l'eugénisme en France : les médecins et la procréation*, Seuil, Paris, 1995. Drouard, Alain, *L'eugénisme en questions : L'exemple de l'eugénisme français*, Ellipses, Paris, 1999. Simonnot, Anne-Laure, *Hygiénisme et eugénisme au XX^e siècle à travers la psychiatrie française*, S. Arslan, Paris, 1999. Pour le contexte international voir : Heller, Geneviève, Gasser, Jacques, Jeanmonod, Gilles, *Rejetées, rebelles, mal adaptées : débats sur l'eugénisme : pratiques de la stérilisation non volontaire en Suisse romande au XX^e siècle*, Georg, Chêne-Bourg/Genève, 2002. Kevles, Daniel J., *Au nom de l'eugénisme : génétique et politique dans le monde anglo-saxon*, PUF, Paris, 1995. (Original : *In the name of eugenics. Genetics and the uses of human heredity*, A. Knopf, New York, 1985, 1997). Adams, Mark B., (dir.), *The wellborn science : eugenics in Germany, France, Brazil and Russia*, Oxford University Press, New York, 1990. Kühl, Stefan, *The nazi connection : eugenics, American racism, and German national socialism*, Oxford University Press, New York, 1994. Broberg, Gunnar, Roll-Hansen, Nils (dir.), *Eugenics and the welfare state : sterilization policy in Denmark, Sweden, Norway, and Finland*, Michigan State University Press, East Lansing, 1996. Weindling, Paul «International eugenics : Swedish sterilization in context», in : *Scandinavian Journal of History*, 24, 1999, p. 179-197.
- ²¹ Anne Carol, *Histoire de l'eugénisme, op. cit.*, p. 10. Leonard, Jacques, «Eugénisme et darwinisme. Espoirs et perplexités chez des médecins français du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle», dans : Conry, Yvette, *De Darwin au darwinisme : science et idéologie*, Vrin, Paris, 1983, p. 187-207.

- ²² Richet, Charles, *La sélection humaine*, Alcan, Paris, 1919. Binet-Sanglé, Charles, *Le haras humain*, Albin Michel, Paris, 1918.
- ²³ Lion Murard, Patrick Zylberman, *L'hygiène, op. cit.*, p. 583.
- ²⁴ *Id.*, p. 586.
- ²⁵ Pour l'histoire du CNDT et de l'ONHS voir : Thierry Lefebvre, *Cinéma et discours, op. cit.*, p. 181-225. Jandin, S., *Inventaire des archives du Comité national de défense contre la tuberculose*, DESS Histoire et Métiers des Archives, Angers 1998. Lion Murard, Patrick Zylberman, «La mission Rockefeller et la création du Comité national de défense contre la tuberculose (1917-1923)», dans : *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 34, 1987, p. 257-81
- ²⁶ Dr Abbattu, « L'Etat a-t-il le droit d'obliger une mère tuberculeuse à se séparer de son enfant ? », dans : *Presse Médicale*, 06 juillet 1929, p. 889.
- ²⁷ Bernard, Léon « L'Etat a-t-il le droit d'obliger une mère tuberculeuse à se séparer de son enfant ? », dans : *Presse Médicale*, 13 juillet 1929, p. 922.
- ²⁸ Voir Courtade, Francis et Cadars, Pierre, *Histoire du Cinéma nazi*, Paris, Eric Losfeld/Le terrain vague, 1972, p. 17. Au sujet de la propagande cinématographique nazie, voir Harlan, Veit, *Le cinéma allemand selon Goebbels*, Paris, Editions France-Empire, 1974. Trad. de l'allemand par Albert Cologny. Goebbels, Josef, *Journal 1943-1945*, Paris, Editions Tallandier, 2006. Trad. de l'allemand par Dominique Viollet, Gaël Cheptou, et Eric Paunowitsch, préface de Horst Möller, édition établie par Pierre Ayçoberry.
- ²⁹ S'agissant de la datation du film *Erbkrank* (mais aussi *Alles Leben ist Kampf*, film du même type qui pose exactement le même problème), la principale incertitude vient du fait que Karl Ludwig Rost date ce document de 1936 dans son ouvrage *Sterilisation und Euthanasie im Film des «Dritten Reiche* alors que Christian Delage propose la date de 1934 dans son livre *La vision nazie de l'histoire*. Nous pensons que cette confusion vient du fait qu'un visa a été attribué sous le numéro 41464 le 20 février 1936, comme en atteste un document du *Film- Prüf-Stelle* qui se trouve aux Archives du film de Berlin. Il est possible que Rost ait interprété la date de ce visa de diffusion comme celle de production du film, film dont nous pensons que la qualité technique et la logique argumentative et de construction l'inscrivent davantage dans le contexte de 1934. De la même façon, on trouve au sujet d'*Erbkrank* dans l'ouvrage d'Ulf Schmidt *Medical films, ethics and euthanasia in Nazi Germany* le nom d'un réalisateur (Herbert Gerdes) et d'un opérateur (Hugo O. Schulze) qui n'apparaissent ni dans le générique du film, ni dans les documents que nous connaissons. Si Rost évoque rapidement le nom de Gerdes dans son ouvrage (p. 60), Schmidt donne beaucoup de détails à son sujet et le présente comme un militant nazi et cinéaste amateur (p. 138). Or le seul Herbert Gerdes connu des historiens du cinéma est le réalisateur du film *Das grosse Geheimnis* (Allemagne - 1920), un mélodrame à succès : une homonymie est vraisemblable mais la coïncidence surprend. Et pour ajouter aux incertitudes, ni Rost, ni Delage, ni Schmidt n'évoquent cet éventuel autre Herbert Gerdes, ni ne mentionnent l'existence de multiples versions du film *Erbkrank* (nous en connaissons au moins deux très différentes).
- ³⁰ Roelcke, Volker, Hohendorf, Gerrit, Rotzoll, Maïke, *Science médicale, ethos et transformations politiques : la recherche psychiatrique en Allemagne 1925-1945*, dans : Bonah, Christian, Lepicard, Etienne, Roelcke, Volker (dir.), *La Médecine expérimentale au tribunal : Implications éthiques de quelques procès médicaux du XXe siècle européen*, Editions des Archives Contemporaines, Paris, 2003, p. 157-183.
- ³¹ *Id.* p. 166.
- ³² Voir Goebbels, Josef, *Die Tagebücher, Teil I Band 2/III Oktober 1932/März 1934*, J.G.Saur, Munich, 2006, p. 259.
- ³³ Paul Weindling, *Health, op. cit.*, p. 520-521.
- ³⁴ Les expressions suivantes entre guillemets sont tirées du commentaire du film *Erbkrank* (Allemagne, 1934-1936).
- ³⁵ Paul Weindling, *Health, op. cit.*, p. 522-524.
- ³⁶ Voir pour une traduction partielle : Weidling, Paul, *L'hygiène de la race*, La Découverte, Paris, 1998. Trad. de l'anglais par Bernard Frumer. Préface par Benoit Massin.
- ³⁷ Christian Delage, *La vision nazie, op. cit.*, p. 135-151.
- ³⁸ Bertin-Maghit, Jean-Pierre, *Les documenteurs des années noires*, Nouveau monde éditions, Paris, 2004, p. 94-97.
- ³⁹ Viborel, Lucien, «Le fonctionnement du cinéma éducatif», dans : *La Vie Saine*, 1932, p. 4-5.
- ⁴⁰ Au sujet de *Freaks* (Tod Browning, Etats-Unis, 1932) : Brion, Patrick, *Le cinéma fantastique*, Editions de la Martinière, Paris, 1994, pp. 64-71.
- ⁴¹ Jean Girard, *Considérations, op. cit.*, p. 32.
- ⁴² *Id.* p. 61.
- ⁴³ Sigfried Kracauer, *De Caligari à Hitler, op. cit.*, p. 332.
- ⁴⁴ *Id.* p. 321-322.

DR. AMELIA KLEIN

Deakin University

Melbourne

Australia

Filling In The Gaps Through Holocaust Video-testimony : What Do Grandchildren Learn ?

Introduction

The acts of recording and archiving Holocaust testimony in general, and video-testimony specifically, are premised on the notion that the memories and experiences recorded will be transmitted to subsequent generations - family or community members or the wider public.¹ Emphasis till now has been on collecting and digitising video-testimonies and little research has been conducted in the area of viewer responses in general and third-generation responses in particular.² The purpose of this article is to use an empirical approach to further develop an understanding of the process of memory transmission from the survivor generation to their grandchildren

through the medium of video-testimony.³ This article is based on qualitative data of third-generation viewer responses to video-testimonies archived at the Jewish Holocaust Museum and Research Centre (JHMRC), Melbourne, Australia.⁴ An exploration of these responses deepens understanding about what the transmission process entails for third-generation viewers.⁵ This article shows that it is not a given that the video-testimonies will be viewed by the third generation but that 'acts of transfer'⁶ *do* take place when grandchildren view their grandparents' video-testimonies. Furthermore the research indicates that there is a role for video-testimony archives in facilitating the screening of Holocaust video-testimonies for families.

Exploring the Transmission Process

One of the main aims of the JHMRC video-testimony archive is for Holocaust survivors to record their testimonies so that their memories can be passed on to future generations.⁷ Holocaust survivors' video-testimonies are primary sources. The testimonies are formed from a patchwork of memories, anecdotes, descriptions of individual and family experiences as well as accounts of occurrences during the Holocaust and the survivors' pre-and-post war lives. When viewed, the potential exists for parts of the survivor's documented memories of their experiences to be transmitted to the viewer.⁸

An examination of the transmission process helps in understanding what exactly is being 'passed down' when members of the third generation view Holocaust video-testimony.⁹ Dori Laub's understanding of transmission is a useful starting point. According to Laub, transmitting an experience involves 'transfer[ing] it to another outside oneself'.¹⁰ In this article, the meaning of 'transfer' is understood as 'to hand on' and refers to the act of passing on something to someone.¹¹ Paul Connerton in his research on the social formation of memory, specifically in relation to commemorative ceremonies and bodily practices, refers to 'acts of transfer' that facilitate remembering processes.¹² Marianne Hirsch and Leo Spitzer extend and apply Connerton's terminology to their discussion of transmission in relation to testimonial objects. They suggest that in the analysis of artefacts, such as photos and sketches from concentration camp inmates, multiple acts of transfer can take place.¹³

This article explores whether grandparents' memories of their Holocaust experiences are transmitted to their grandchildren through the latter's viewing of the video-

testimony. In his discussion of family memory, Maurice Halbwachs suggests that grandparents' memories are passed on to their grandchildren in a 'fragmentary way'.¹⁴ Connerton argues that Halbwachs does not provide a detailed framework to explain how the memories are passed on. According to Connerton :

... across generations, different sets of memories... will encounter each other ; so that, although physically present to one another in a particular setting, the different generations may remain mentally and emotionally insulated, the memories of one generation locked irretrievably, as it were, in the brains and bodies of that generation.¹⁵

In this statement, Connerton implies that even when grandparents attempt to make their memories available, there is no guarantee that the process of transmission will actually occur nor what that transmission trajectory may entail. Applying this idea to the video-testimonies, several questions are raised : *Do acts of transfer take place ?* Do the grandparents' memories remain as contained as Connerton suggests, or is there a spillage across and through the generations as a result of the viewing ? What, if any, acts of transfer take place when grandchildren watch their grandparent's video-testimony ?

The Pre-Interview : Establishing Participants' Background

Pre-interviews were conducted with the third-generation participants to ascertain whether the Holocaust was discussed in their families.¹⁶ This information would affect the interviewees' degree of knowledge about their grandparents' life during the Holocaust and therefore impact on the transmission process and the grandchild's

viewing response. Establishing this context was therefore crucial for assessing the extent to which grandparents' memories of their Holocaust experiences are transmitted through the medium of a video-testimony.

Interviewees were asked whether their parents had discussed the Holocaust in general or their grandparents' experiences in particular. Many respondents emphasised that they had little conversation with their parents about the Holocaust. For example, Jason said his parents never spoke about his grandfather's ordeal. Sally stated that there was no 'real need to talk' in her family about her grandfather's life during the war. In fact, she commented: 'it's not normal life to talk about it'. According to Mark, there was no specific time when the testimonies of his grandparents were mentioned but he was always aware they had been through a horrific experience. Natalie said her parents had 'left the subject of the Holocaust alone'. She gained her knowledge through snippets, going to Jewish youth groups and Sunday school.

I think there was an acknowledgement of what happened and my mum must know a lot about it, but they are not really open. That's what it is like in a lot of families... not a lot of big open dialogue. This makes it easier for the people who went through it and for the family.

Anne said that she did not ask questions because she did not want to upset anyone. 'If the discussion came up around the dinner table, then I'd probably ask something but I didn't want to bring it up'. When doing a school assignment on the topic, she spoke briefly with her parents but did not recall any formal 'sit down' exchanges. Anne's grandfather had barely discussed his experiences with her mother. This resulted in Anne's mother telling her very little.¹⁷ At the time of the interview, Anne's mother confirmed that her father had never

spoken to her about the impact of the Holocaust when she was a child. Many survivors did not talk about their experiences, keeping their memories contained. This resulted in the second generation knowing the details of the testimony only in 'inchoate bits and pieces'.¹⁸ This fragmented knowledge may in turn make it difficult for parents to communicate with their own children about the subject, as seen in the example of Anne.

Several interviewees indicated that their parents had partially discussed their grandparents' experiences with them. Maya said that her parents would reply to specific questions. For example 'at the *seder*¹⁹ table', parts of her grandfather's testimony would be recounted. Deborah remembered that it was at the family reunion in San Francisco in 1998 that 'unbelievable stories' surfaced. Deborah recollected that her grandmother asked her to view the video-testimony. She said she agreed to 'watch it one day' but never did, suggesting that this was because she was 'self absorbed' and would rather 'take her out for dinner than watch her video-testimony'. Taryn was sure her mother had detailed her grandfather's experiences before but she 'didn't take it in, it didn't register'. As Taryn got older, her mother became more involved in Holocaust studies, resulting in a more 'openness to talk'. Peter thought his parents spoke about the Holocaust but 'they didn't give any specific details other than to say 'this is what your family went through''. Limited communication between the survivor and second generations subsequently affects what the second generation discusses with the third.²⁰

Research has indicated that survivors are more likely to speak to their grandchildren about their life experiences than their own children whom they may have protected.²¹ In the pre-interview participants commented on their personal relationship with their

grandparents. Each experienced different degrees of communication. Jane felt that she could ask her grandfather far more questions than her mother would have been able to growing up.

I have a lot of similarities to my grandfather and we both acknowledge that... so I have always had a pretty close relationship to him... he's very driven and I'm very driven... a lot of the strengths that I have come from him. He has been really supportive of me and probably the stuff he expressed to me is stuff he could never express to mum... it's often easier between grandparents and grandkids to be more affectionate, more giving than perhaps he may be with mum.

Whereas the second generation has a 'complex' interaction with their parents possibly due to the proximity to the Holocaust, grandchildren and grandparents generally have a more 'open' relationship. The presence of grandchildren can affirm for grandparents a further sense of generational continuity, adding meaning to their survival.²² The survivor grandparent may then feel an urge to record their testimony for their family and future generations. Furthermore the passage of time may have eased the pain involved in recounting their experiences to their grandchildren.²³

Several grandchildren observed that they wanted to respect their grandparents' privacy and therefore did not ask them detailed questions. This resulted in limited dialogue between them. The language interviewees employed to describe the dilemma between asking and not asking indicated fear and hesitancy. For example, Natalie said :

I didn't think it was right for me to approach my grandfather, I'm aware that he might not want to relive it, bring up old memories or remember even just to tell me for a short time so I've sort of left it at the stage that he can tell me if he'd like to,

I'm not going to approach him unless he would like me to know ; I don't want to cause him any pain.

Interviewee Anne felt similarly : 'I just think that if he wants to talk about it he'll talk about it. It's something in his life that he went through and he's happy to talk about it but not like on an everyday basis, so I don't like to bring it up'. Sally had 'small conversations' but she 'didn't want to upset' her grandfather. Both Mark and Peter stated that when they approached their grandfathers with specific questions, their grandfathers responded but would not have spoken 'unprompted'. Mark and Peter suggested this could be due to the private, emotional nature of the memories and hence the difficulty inherent in discussing these experiences.

The extent to which the grandchildren had previously conversed with their grandparent about the Holocaust or with their parent(s) regarding their grandparents' survival experience, will impact on their response to the video-testimony. In this way, family patterns of communication are intertwined with the process of transmission.

In the pre-interview participants were asked about the extent of their knowledge of their grandparent's Holocaust experiences. This was necessary in order to ascertain what exactly is transmitted and what, if any, acts of transfer take place when grandchildren watch their grandparents' video-testimonies. The majority of interviewees had not previously viewed the video-testimony. The reason some interviewees gave was that the video-testimony was never offered to them. Jane realised her grandfather had made a video-testimony but she had never been inclined to view it and find out the exact details of her grandfather's survival experiences. Natalie had viewed other video-testimonies previously as part of a study of the Holocaust when she was in high school

and had found the viewing experience ‘quite depressing’. She had never watched her grandfather’s testimony :

I don’t personally have a copy... I would want to watch it in a group with other people who can support me... but I’m older now than when the video was first done and I think it’s about time I watched it... even if I’m not with my family.

Even though Deborah described her relationship with her grandmother as ‘close’ and ‘open’ where the Holocaust was discussed ‘freely’, Deborah had never watched her grandmother’s testimony. Although she was aware that one existed, she does not remember it ever being made available for her to view.

For the acts of recording and archiving Holocaust video-testimony to lead to the transmission of memory and experiences, at the very least it is necessary that younger generations watch the testimonies. These pre-interviews suggest that this may not be a foregone conclusion. As mentioned earlier in this article, many of the interviewees had not watched their grandparents’ video-testimony before being prompted to do so by this study. It would seem that lack of access to the testimony, the age of the grandchild at the time of the video-testimony recording, waiting for an invitation to view, together with the possible fear of confronting the testimony or imagining what their grandparents went through for the first time, are all factors which may prevent grandchildren from initiating a viewing.²⁴

Alternatively, grandchildren may have believed they already knew the details described in the testimony. In the pre-interview, when asked what they knew about their grandparent’s experiences, many interviewees emphatically said they ‘knew the story’. Yet, when pressed to recount the facts, they were unable to thread the narrative together. Natalie recalled that

although speeches were made on her grandfather’s 90th birthday about his survival experiences, she had forgotten the details. The only part she remembered was that he was in a concentration camp in Germany before he left for Shanghai. She could not remember the name of this camp. Mark had seen his grandfather’s video-testimony once before and recited the basic outline, that his grandfather left Germany after *Kristallnacht* and came to Australia on the *Dumera*.²⁵ But like Natalie, Mark could not describe the precise details. Jason had no idea about the whereabouts of his grandfather during the Holocaust. Researcher, Agata Kula, documented the same phenomenon in the case study she conducted with four third generation interviewees in Melbourne, Australia. She found ‘a clear discrepancy... between the omnipresence of collective renderings [of the Holocaust] on the one hand, and relative absences of family narratives on the other’.²⁶ Similarly, these findings concur with Rosenthal’s statement that ‘the greater the distance from the time of the persecution, the less specific knowledge... successive generations possess’.²⁷ The lack of precise information about their grandparents’ experiences resulted in many interviewees acknowledging at the conclusion of the pre-interview, their desire to view the video-testimony in order to ‘fill in the gaps’.

Some grandchildren could recount ‘fragments’. Peter knew basic details - that his family were tailors from Berlin ; that his grandfather changed his name, obtained a false passport and was in the French resistance. But he could not recall specific information of his grandfather’s time in the resistance. Sally was aware that her grandfather’s parents had been taken away and killed. Although Sally mentioned that her grandfather occasionally talked about this time, her

knowledge was limited. Another interviewee, Anne, had watched her grandfather's video-testimony and had also interviewed him for a primary school History project. She recounted the basic sequence of events, but could not remember the name of the town where he was born. Deborah outlined the reasons for her limited knowledge :

I haven't got exact details... it's been unfolding as the years go by. It's not like we have ever been sat down and given a whole story. After dinners, or randomly going for a meal with my grandmother, things just come out... There's bits and pieces, I don't know the full story.

Sisters Jane and Taryn both mentioned their grandfather had experienced anti-Semitism at school in Berlin in the 1930s and had been abused by classmates on his way home. Maya only knew parts of her grandfather's testimony because he had never told it to her from beginning to end.

He tells us random stories about Auschwitz, Bergen Belsen... his father died in the end but his brother survived... he lost his teeth when the Nazis butted him with a rifle... I know the story of the death march, he dug graves... he was put on a heap of dead bodies and his brother dragged him off. My grandfather attributes his survival to the fact that he was well liked by the kapo²⁸... he was often given the bottom of the soup with the vegetables which kept him going.

Often Holocaust survivors' accounts of their experiences are 'anecdotal and episodic' in nature.²⁹ Moving between 'time frames' can also create a 'disjointed narrative'.³⁰ Other researchers in the field have identified similar circumstances. Their case studies conducted with the second and third generation confirm that receiving a fragmented, oral testimony is more common than attaining a coherent verbal narrative from survivors.³¹ These findings from the pre-

interview coincide with Halbwachs' understanding of grandparents' fragmentary communication with their grandchildren.

Acts of transfer

The post-interviews showed that several acts of transfer took place when grandchildren viewed their grandparent's Holocaust video-testimony.³² First, new information was transmitted to the grandchild during the viewing. Many respondents were pleased that watching the video-testimony had 'filled in the gaps'. For example, Peter stated that eighty per cent of what his grandfather recounted he did not previously know. He was now aware of 'key significant moments' of the testimony, specifically the fact that it was his grandfather who saved his whole family by acquiring their false papers. Anne indicated that she learnt the details of her grandfather's life, how the Holocaust affected him and the circumstances of how he came to Australia. Of particular interest to Anne was her grandfather's reflections of his time in the Buchenwald concentration camp. Anne was incredulous that her grandfather was only sixteen when he experienced anti-Semitic attacks and *Kristallnacht*, before he managed to leave Germany securing the last place on the Dunera. She said, 'I compare this to when I was sixteen - nothing much happened to me'. Mark commented :

I had kind of forgotten a lot of the finer details... the details of my grandfather leaving, his opinions on what happened, what it means to him to be Jewish. It was a fluke, the way he got out of Germany and came to Australia. There is a whole economic narrative... in 1933 there was a boycott and the family shop started to go broke. He couldn't go to school... conditions started getting worse and worse and worse leading up to *Kristallnacht*. I might have heard of *Kristallnacht* but it didn't really mean anything.

Mark reflected that his grandfather was seventeen the last time he saw his parents. He compared this fact with his life at seventeen, stating 'I thought how incredible that he had lived all this time without them'. Furthermore, Mark observed :

My grandfather had to make those choices and get on with his life. It makes a big emotional effect on me to see him recount making those decisions. It's quite an incredible thing to think about it, because he wasn't much older than I am now.

These comments highlight the significance of the video-testimony for Mark especially since his grandfather is no longer alive. Both Anne and Mark compared the ages of their grandparents during the Holocaust with their own life experiences at a similar age. Perhaps hearing the testimony recounted according to age and life stages enabled them to make these connections and comparisons.

The structure of the video-testimony interviews, beginning with pre-war life and continuing to post-war arrival in Australia, means that attempts are made by the interviewer to produce a narrative which covers the different life stages of the survivor.³³ Natalie gained a thorough understanding of the phases in her grandfather's survival :

I learnt a lot more about what happened to him pre-concentration camp. It gave me an insight into what extent the Breslau community was anti-Semitic. I didn't know this prior to the viewing. I learnt about when he was transported to a concentration camp and afterwards when he actually fled Germany... also about his time in Shanghai and the community he formed with the refugees. I sort of had a closed view - when you think about your grandparents being in the Holocaust you tend to focus on the time period when they were actually in concentration camps and forget about what happened before

and after... so that was important for me... the trials didn't end when they got out of the concentration camps ; my grandfather still had a lot of hurdles to face.

From this example, it is apparent that the video-testimony, documenting both pre- and post-war periods, can provide a clearer map of the contours of the grandparent's life. Whilst the survivor's experiences during the Holocaust are the focus of the interview, this information is not heard or viewed in isolation, but rather in the context of what happened before the war began as well as the aftermath. The grandchild then has the opportunity to attain a broad knowledge and understanding of the grandparent's life. Therefore the narrative transmitted is not bound specifically to the Holocaust survival experience but more usually encompasses the grandparent's whole life history.

The insights Maya received from the viewing indicate that numerous acts of transfer may take place when a grandchild views their grandparent's testimony for the first time. Maya confirmed that gaining a comprehensive picture was a beneficial aspect of viewing the video-testimony :

I'd never watched the testimony before... it completed a few pictures for me. I had never heard the story from beginning to end. I had never heard him so clear. My grandfather talks about how he felt... I didn't comprehend where he fit into his family, pre-war... I could get a picture of him as part of a family, personality... There were a few things I have never heard before - the years of the concentration camps and the fear that was instilled in them in a dehumanising way. He also shed light on how the Nazis acted towards the Jews. I got more of his whole Holocaust survival story and the time frame from watching the video-testimony. The testimony put my grandfather in history, definitely in the chronological

sense. I got the facts wrong. I didn't know that he was from Sosnowicz.³⁴ I didn't know the number of kids in the family. A lot of details were added for me. He could fully tell you the dates, the years he was doing everything. He unlocked his emotions on the tape... he spent fifty years blocking these out.

Maya learnt historical, personal and familial details about her grandfather's life. She had previously not been privy to this information.

Child of survivors, Eva Hoffman, was similarly moved by the 'coherence' of her parents' video-testimonies and questioned whether what she was hearing was the difference between 'family and public speech'.³⁵ The pre-interviews conducted with the third generation confirmed that the family space yielded fragmented testimonies, whereas the post-interviews show there is greater potential for a comprehensive narrative to emerge when a video-testimony is recorded in the public arena of the JHMRC. The place, space and motivation for telling obviously impacts upon the person who is recounting and this in turn affects the nature of what is transmitted. Similarly, what is passed on to the viewer will also depend on the individual's 'ideas, capacities of feeling, emotional and intellectual interests'.³⁶ The existence of the video-testimony means that the descendant, who may have previously related to the story in an abstract or general way or through brief anecdotes, receives the information via an alternative medium.³⁷

Maya commented that one of the reasons her grandfather's video-testimony affected her was because she visualised scenes from *The Pianist* and *Schindler's List*, 'what life was like... otherwise I would not be able to picture it'. This is an intriguing statement as it indicates the role played by Holocaust films and literature in shaping the third

generation's understanding of the Holocaust. Fiction films, based on historical facts, may provide reference points for viewers to engage with the material described in the video-testimony. In some families, watching movies and reading books about the Holocaust may be a more accessible way to approach the subject.³⁸ This is in contrast to finding out about one's own family history, directly from a grandparent or through reading or watching their testimony. Ideally grandchildren could gain a general knowledge of Holocaust history from secondary materials and learn the specific details of their grandparent's experiences from a personal testimony.

Making a video-testimony gives survivors an opportunity to record the names of relatives who died in the Holocaust.³⁹ For Jane, the most significant facts learnt from the video-testimony were about her grandfather's relatives :

I did not know about his aunties and uncles and I had no idea actually how many perished in the Holocaust... I didn't know that there were many members of the family that were directly in camps, that was really big for me, it was quite confronting, I just didn't have a clue, it came as quite a surprise.

This comment highlights that the transmission of information in a video-testimony is not limited to the survival experience of the grandparent. Important details about extended family members can also be passed on. For some grandchildren, like Jane, viewing video-testimony is a means towards finding out salient pieces of family history. In order for people to 'be whole... [they] need to know who they are, and a large part of that "who" comes from the past'.⁴⁰ Such details can be crucial in helping descendants forge their identities and facilitate personal and familial remembrance.

Some grandchildren noticed that there were elements missing in the video-testimony. Deborah watched and discussed the testimony with her mother. Her mother indicated that details had been left out. For example, there was no mention of why Deborah's great-grandfather chose to stay in Germany. Deborah observed :

Of course he ended up being killed. My grandmother did not say it in so many words in the testimony 'cause she looked at her father in a certain way and she's not going to blame her parents. There's always a choice to stay, they could have left earlier and been saved. It was interesting to hear this from my mother. I think [my grandmother] was trying to tell the story completely but there were pieces missed. I think that is because it is hard to remember everything that happened sixty years ago.

Deborah added that whilst she did learn new details about the way the family had moved to different cities, and their escape route from Germany, she would have liked more information about the way her grandmother had been affected at school and in her friendships. Deborah's reflections indicate that the transmission process can never be complete. The video-testimony may partially fill in the blanks. However some incidents in the survivor's life may never be recounted and therefore never transmitted.⁴¹

Maya confirmed the lacunae in the transmission of her grandfather's experiences. Two particularly harrowing anecdotes she had heard previously from her grandfather, (about getting his teeth knocked out by Nazis and how he had to lie on a pile of bodies), were not included in the video-testimony. As discussed previously, Maya was very grateful for the video-testimony because of the chronological sequencing and the creation of the narrative thread of her grand-

father's life. She believed her grandfather 'avoided the full-on stories'. It is possible that her grandfather thought his family already knew these details and therefore decided it was not necessary to include them. However, considering the archival and historical role of the video-testimony, and that it would be potentially viewed one day by non-family members, it is necessary to consider other reasons for the non-inclusion of harrowing episodes in survivor video-testimonies.

Perhaps these episodes were too difficult to describe from an emotional perspective. Wajnryb found in her research with the second generation that some survivors specifically chose not to tell their painful stories to their children in the hope that they would not transmit the trauma and suffering they had experienced.⁴² Perhaps the same attitude applies to video-testimony recordings. Also a lack of rapport between the interviewer and interviewee could have influenced the degree of communication and direction of the conversation. Testimonies which leave out salient details can be a fault of oral history projects in general and can relate to the questions asked and the interviewer prompts.⁴³ From Deborah and Maya, we learn that while in general video-testimonies can 'fill in the gaps' for grandchildren, further crevices may exist within these spaces where memories of events are not revealed. As a result the transmission of the grandparent's Holocaust experiences will not take a direct route from A to B, from survivor to descendant. In the case of video-testimonies, the responses above show that some memories will, as Connerton suggests, stay 'locked irretrievably' within the survivor.⁴⁴

At the end of the video-testimonies recorded for the JHMRC, the survivor is asked whether they have any photographs or documents they wish to be recorded on

film.⁴⁵ Many survivors take this opportunity to present family photos from before the war and their present life in Australia, as well as any archival material they have gathered about their survival experiences. For both Deborah and Natalie viewing their grandparent's passports, photos and marriage certificates, resulted in added insight. Furthermore the artefacts constitute physical, tangible evidence of their grandparents' past. The evidentiary role parallels the validating function of the testimony itself. These materials may be physically kept in the family archive. But when they are filmed at the end of the testimony, the survivor is recorded explaining the context of each item, identifying people in the photographs and discussing the significance of each source. The documents and photographs are additional layers of information that may be transmitted and, as Hirsch and Spitzer have pointed out, objects can facilitate acts of transfer from one generation to the next.⁴⁶

The medium of video aided and enhanced interviewees' ability to connect with their grandparents' experiences. Mark noted that the family had never discussed the point at which his grandfather had left his parents for the last time :

That's why it's really good to have the video - that particular moment in time is not otherwise possible to imagine... you get to see the person and their reactions. They have to say something 'cause the video is rolling which I think helps, maybe it forces people to say things that they would not chose to say otherwise.

For Natalie, the benefit of the video-testimony was 'little things are seen in video that are skipped when you write down things. You see the pauses... as the person delves back into their memory'. She watched the testimony twice to allow the details to 'sink in'. For these respondents the audio-

visual medium enhanced the transmission of their grandparents' testimony.

Grandchildren felt that the video-testimony was an important resource for family history. For Jane :

The video-testimonies are a really good aid for future generations... It is such a powerful way to know my grandfather, it's on record - an incredible resource to have, far more powerful than a textbook and even more than a photo because it is that talking medium.

Peter emphasised the significance :

For my kids the Holocaust will seem like a very long way away... it will seem like the First World War to me, which certainly doesn't touch me in any way... of course it was a very different war, especially for the Jewish people. The video will be good for my kids and even their kids - for their kids, the Holocaust might seem like the Spanish Inquisition does to us... historically important but a long time ago... so the video can play a strong connection through the generations.

Mark shared this view, commenting that for subsequent generations, 'the video will be able to convey the immediate reality'.

The responses of the third generation illuminate the process of transmission in the context of viewing video-testimonies. In recording the video-testimony, the grandparent shares memories, parcels of information that otherwise may never have been conveyed, due to the potential trauma associated with these recollections or the inherent difficulty in discussing the topic. As survivors describe their memories, there is an opportunity for an act of transfer to occur where the previous blank spaces in the grandchild's fragmented version of the story can be sequentially pieced together. This is especially significant as most interviewees indicated that prior to the viewing they had

limited knowledge of their grandparents' survival experiences. Watching the testimony unfold contrasts with the relationship of telling between the survivor and the second generation as described by Wajnyrb :

... rarely do we hear of parents sitting children down and conveying a sequenced account of what happened to them during the Holocaust. Or even of children acquiring this over time - perhaps as a linear accumulation of episodic portions. By and large the second generation did not grow up with a coherent, ordered, sense-making version of what happened to their parents.⁴⁷

Yet the video-testimony may fulfil exactly that function, acting as both a 'signpost' and an entrance into the survivor's memories of their experiences during the Holocaust.⁴⁸ Thus the Holocaust video-testimonies have a significant role in Jewish family generational memory. In granting the survivor the opportunity to testify, the survival story ceases to be 'fenced off'.⁴⁹ This re-integration of memory into the present can liberate the protagonists and benefit subsequent generations.

Even with omissions, the very structure of the video-testimony, with the interviewer asking specific, ordered questions, results in a guided narrative through the survival experience. In this way, not all memories of the grandparent generation remain 'irretrievably' locked away, inaccessible to subsequent generations, as Connerton suggests. Rather, the findings show that when a grandchild views the video-testimony, details of their grandparent's survival experiences can be transmitted.

Conclusion

At the time of writing this article, no focused empirical case studies specifically exploring third-generation responses to Holocaust

video-testimonies had been conducted. The data showed that acts of transfer *do* take place when grandchildren view their grandparents' Holocaust video-testimonies. The transmission process is complex, with no single outcome. A multitude of factors may impact upon the process including the background of the individual, their relationship to their family members and the extent to which the Holocaust had been discussed previously.

However, the findings suggest that grandchildren will *not* necessarily watch their grandparents' Holocaust video-testimony in the absence of an external prompt; yet when viewing does take place, it is generally a successful vehicle for transmission of facts and memories. Together this implies an important role for Holocaust video-testimony archives in facilitating and encouraging the viewing of video-testimonies, in addition to collecting and coding. Giving a copy to the survivor and the family members is not enough.

The video-testimony can act as a 'signpost' and an entry point into survivors' memories which may never have been recounted before. The permissibility and accessibility of these recorded memories contrasts with interviewees' previous experiences of face-to-face familial communication about the Holocaust. Video-testimonies therefore have an important role to play in Jewish family memory forming both a bridge between generations and carving a transitional space where otherwise inaccessible memories can be voiced and heard.

Notes

- ¹ For example, Oren Steir argues that one goal of video-testimony archives is the 'transmission of Holocaust memory from survivor to viewer along the mediated conduit of video-testimony'. Steir, *Committed to Memory*, 108. A. Wiewiorka echoes this idea in her statement: 'Testimony is to be a means of transmission to future generations'. A. Wiewiorka, 'On Testimony', in G. Hartman, ed., *Holocaust Remembrance: The Shapes of Memory*, Cambridge: Blackwell, 1994, 24.
- ² Several studies have specifically focused on analysing Holocaust video-testimonies. For example, see S. Felman, 'Education and Crisis, or the Vicissitudes of Teaching', in S. Felman and D. Laub, *Testimony: Crises of Witnessing in Literature, Psychoanalysis, and History*, New York: Routledge, 1992, 1-56; G. Hartman, 'Preserving the Personal Story: The Role of Video Documentation', in: *Dimensions: A Journal of Holocaust Studies*, 1, Spring 1985, 14-18; G. Hartman, *Scars of the Spirit: The Struggle against Inauthenticity*, New York: Palgrave/Macmillan, 2002; D. LaCapra, *Writing History, Writing Trauma*, Baltimore: The Johns Hopkins University Press, 2001; L. Langer, *Holocaust Testimonies: The Ruins of Memory*, New Haven: Yale University Press, 1991; D. Laub, Chapter Two: 'Bearing Witness, or the Vicissitudes of Listening' and Chapter Three: 'An Event Without a Witness: Truth, Testimony and Survival', in *Testimony*, 57-92; D. Laub, 'Testimonies in the Treatment of Genocidal Trauma', *Journal of Applied Psychoanalytic Studies*, 4, 1, 63-87; D. Laub, 'Truth and Testimony: The Process and the Struggle', in C. Caruth, ed., *Trauma: Explorations in Memory*, Baltimore: The Johns Hopkins University Press, 1995; O. Steir, *Committed to Memory: Cultural Mediations of the Holocaust*, Amherst: University of Massachusetts, 2003; J. Young, *Writing and Rewriting the Holocaust: Narrative and the Consequences of Interpretation*, Bloomington: Indiana University Press, 1990. To date, most of the discussion on viewer responses has taken place in the absence of empirical data and case studies on viewer responses.
- ³ This article focuses on one aspect of the transmission process - the knowledge and information gained when grandchildren view their grandparents' video-testimonies. Analysis of other aspects of the transmission process as well as discussion of the complex questions of what grandchildren do with this knowledge and information; how they process their role as members of the third generation and their thoughts about Holocaust remembrance, is the focus of other parts of my research. See A. Klein, *Third-Generation Responses to Holocaust Video-testimony*, unpublished PhD dissertation, Deakin University, Melbourne, Australia, 2006.
- ⁴ The research was conducted as part of my PhD between 2003-2006. Participants were interviewed before and after they viewed their grandparent's Holocaust video-testimony. All respondents were over eighteen years old and lived in Melbourne, Australia. Ten grandchildren were interviewed on their responses to their grandparents' video-testimonies. Eight grandchildren whose grandparents chose not to make video-testimonies were also interviewed for comparative data. Two Jewish individuals from the same generation as the grandchildren were also interviewed about their responses to Holocaust video-testimonies. This article concentrates on the responses of grandchildren who viewed their grandparents' video-testimony. To ensure confidentiality, all interviewees were assigned pseudonyms.
- ⁵ Throughout this article, the term 'third generation' refers to the generation of the grandchildren of Holocaust survivors.
- ⁶ The next section discusses this term in detail.
- ⁷ P. Maisel, 'The Holocaust Testimonies', in S. Marks, ed., *10 Years: Jewish Holocaust Museum and Research Centre, Melbourne, 1984-1994*, Melbourne: Jewish Holocaust Museum and Research Centre, 1994, 24. The video-testimony interviews are structured around a set of questions. The interviewers, (mainly volunteers from the second generation), are expected to cover the following stages of survivors' lives: their background, childhood and perception of events leading to the Holocaust; a detailed description of their experiences during the Nazi occupation; their experiences upon liberation and how their life was affected by the Holocaust. The final section of the interview focuses on post-war life in Australia. While the *intent* of following a chronological structure exists it is not always attempted by the interviewer nor realized in individual video-testimonies.
- ⁸ In research on the Holocaust, the term transmission is also employed in relation to studies on trauma and its reverberation in the lives of survivors and descendants. The phrases 'intergenerational transmission of Holocaust trauma' and 'transgenerational transmission of trauma' are used primarily in the psychological literature to describe the effect of the Holocaust on the lives of the second and third generation. An in-depth analysis of this area of transmission lies outside the parameters of this paper. For a summary of the literature on the second generation which focuses on the transmission of trauma see Bar-On, *Studying the Transgenerational After-Effects of the Holocaust in Israel*. For research on the transmission of trauma through the medium of video-testimony see: G. Halasz, 'Memories of Silence: Trauma Transmission in Holocaust-Survivor Families and the Exiled Self', in J. Roth and E. Maxwell, eds, *Remembering for the Future: The Holocaust in an Age of Genocide*, Vol. Three: Memory, New York: Palgrave, 2001, 117-126; G. Halasz, 'Can Trauma Be Transmitted Across the Generations?', in Z. Mazur, F. König, A. Krammer, H. Brod, W. Witalisz, eds, *The Legacy of the Holocaust: Children and the Holocaust*, Krakow: Jagiellonian University Press, 2002, 210-223.

- ⁹ Young, *Writing and Rewriting the Holocaust*, vii.
- ¹⁰ Laub, *Bearing Witness, or the Vicissitudes of Listening*, 69.
- ¹¹ 'Transfer' is not to be confused with the psychoanalytic term transference.
- ¹² P. Connerton, *How Societies Remember*, Cambridge : Cambridge University Press, 1989, 38-40.
- ¹³ M. Hirsch and L. Spitzer, *Testimonial Objects : Gender, Memory, Transmission, Keynote Address, Testimony and Witness : From the Local to the Transnational Conference*, The Australian National University, 14 February 2006. This lecture focused on discussion of a recipe book from Theresienstadt concentration camp and a tiny book of drawings from the Transnistria slave labour camp. For publication of this lecture see, M. Hirsch and L. Spitzer, 'Testimonial Objects : Memory, Gender, and Transmission', in : *Poetics Today*, 27, 2, Summer 2006, 353-383.
- ¹⁴ M. Halbwachs qtd. in Connerton, *How Societies Remember*, 38.
- ¹⁵ Connerton, *How Societies Remember*, 39.
- ¹⁶ The meeting took place approximately a week before the participant viewed a video-testimony. All interviews were taped using a mini-disc player and transcribed verbatim.
- ¹⁷ Ruth Wajnryb confirms the difficulty of the second generation's communication with their children, stating that the survivors' 'reluctance to tell is mirrored in a macabre if predictable way in their children's own deficiency, a generation later'. R. Wajnryb, *The Silence : How Tragedy Shapes Talk*, Sydney : Allen & Unwin, 2001, 89. See specifically Chapter Four : 'The Context of Incommunicability', which explores the 'constraints which shape the transmission of Holocaust narrative, parent to child, survivor to descendant', 82-122. Also see Chapter Five : 'Born Knowing : The Descendants' Experience', 123-169.
- ¹⁸ M. Nutkiewicz, 'Shame, Guilt and Anguish in Holocaust Survivor Testimony', in : *The Oral History Review*, 30, 1, 2003, 9.
- ¹⁹ *Seder* is a Hebrew word meaning 'order'. It is also the name given to the Passover meal where Jewish families recount the story of the Jewish people's exodus from Egypt.
- ²⁰ For parallel examples, see Wajnryb, *The Silence*, 89, 245.
- ²¹ N. Barzel, 'Holocaust Testimony and the Holocaust Witness : The Educational Context', in J. Roth and E. Maxwell, eds, *Remembering For The Future : The Holocaust in an Age of Genocide*, Vol. Three : *Memory*, London : Palgrave, 2001, Bar-On also mentions this factor stating that for Holocaust survivors, grandchildren symbolise the creation of a 'natural complete life cycle... opening communication systems... that had until then been blocked'. Bar-On, *Transgenerational Aftershocks*, 99, 109. This point does not only apply to describing Holocaust experiences. In general grandparents may feel more comfortable talking to their grandchildren about their life experiences. As Falk and Falk note 'Grandchildren can... facilitate the ability for grandparents to conduct a life review' as grandchildren 'are the living representatives of an accomplished life'. U. Falk and G. Falk, *Grandparents : A New Look at the Supporting Generation*, New York : Prometheus Books, 2002, 189.
- ²² G. Rosenthal, 'Traumatic Family Past', in G. Rosenthal, ed., *The Holocaust in Three Generations : Families of Victims and Perpetrators of the Nazi Regime*, London : Cassell, 1998, 31. See also G. Rosenthal, M. Dasberg and Y. Moore, 'The collective trauma of the Lodz Ghetto : the Goldstern family', 67 and N. Gilad, G. Rosenthal and Y. Moore, 'Surviving as inmate-functionaries : the Shapiro/Sniedler family', 87 in Rosenthal, *The Holocaust in Three Generations*. The researchers in 'Surviving as inmate-functionaries' note that the grandson in this particular case study becomes 'much closer [than his mother] to his grandfather's experiences in Auschwitz and the threatening questions they raise'. On the other hand he differs from his mother in that he does not mention his grandmother's story at all.
- ²³ Wajnryb, *The Silence*, 241.
- ²⁴ G. Rosenthal, 'Similarities and differences in family dialog [sic]', in Rosenthal, *The Holocaust in Three Generations*, 9.
- ²⁵ The *Dunera* is the name of a ship that brought refugees from Britain (escapees or emigrants from Europe) to Australia in July-August 1940. A group of Jewish boys formed close friendships on the journey and are known today as the 'Dunera Boys'. S. Rutland, *Edge of the Diaspora : Two Centuries of Jewish Settlement in Australia*, Sydney : Collins, 1988, 194. Emphasis in original. For further discussion of Australian Government policies for Jews from Nazi Germany see P. Bartrop, *Australia and the Holocaust, 1933-45*, Melbourne : Australian Scholarly Publishing, 1994. For specific reference to the *Dunera*, see 224-227.
- ²⁶ A. Kula, *Cohabiting the Present with Ghosts of the Past : Holocaust 'memories' of Third Generation Jewish Australians*, unpublished essay for Honours course, History Department, Melbourne University, 2002, 4.
- ²⁷ G. Rosenthal, B. Völter, N. Gilad and Y. Moore, 'The Intergenerational process of mourning : the families of Fred, Lea and Nadja Weber', in Rosenthal, *The Holocaust in Three Generations*, 196.

- ²⁸ The Nazis created a 'stratified system' of 'control and management'. Kapos were typically the heads of work details in concentration camps. Kapos often received extra food and other privileges. M. Marrus, *The Holocaust in History*, London : Penguin Books, 1993, 129.
- ²⁹ S. Bolkosky, ' "And in the Distance You Hear Music, A Band Playing" : Reflections on Chaos and Order in Literature and Testimony', in : *Cahier International. Etudes sur le témoignage audiovisuel des victimes des crimes et génocides nazis/International journal. Studies on the audio-visual testimony of victims of the Nazi crimes and genocides*, 10, June 2004, 32. R. Kraft makes a similar point stating that the episodic nature of testimonies reflects the structure of remembering which is 'episodic and narrative'. R. Kraft, 'Archival Memory : Representations of the Holocaust in Oral Testimony', in : *Poetics Today*, 27, 2, 2006, 316, footnote 3.
- ³⁰ Rosenthal, 'Traumatic Family Pasts', 20-1, 23. N. Burchardt reinforces this explaining that it 'was not possible to pass on an ordered story'. N. Burchardt, 'Transgenerational Transmission in the Families of Holocaust Survivors in England', in D. Bertaux and P. Thompson, eds, *Between Generations : Family Models, Myths, and Memories, International Yearbook of Oral History and Life Stories*, Vol. 11, Oxford : Oxford University Press, 1993, 123.
- ³¹ E. Hoffman, *After Such Knowledge : Memory, History and the Legacy of the Holocaust*, Public Affairs : New York, 2004, 9. In their case study M. Nooke and C. Miller note a parallel experience with grandchildren possessing 'fragmentary' knowledge. M. Nooke and C. Miller, 'The Kubiak/Grunwald family dialog [sic] : blocking out the theme of migration from Israel to East Germany', in Rosenthal, *The Holocaust in Three Generations*, 136. See also, Bar-On, *Fear and Hope*, 252. Hass describes a similar phenomenon in his study of the second generation's experiences. A. Hass, *In the Shadow of the Holocaust : The Second Generation*, New York : Cornell University Press, 1990, 69.
- ³² The post-interview was conducted after the grandchild had viewed their grandparent's video-testimony. The post-interview focused on the viewer's reactions to the testimony and the significance of the viewing experience. The interviews were taped and lasted approximately 90 minutes.
- ³³ Recalling painful experiences of the death of family members, loss, dehumanisation, degradation, vulnerability and suffering can trigger such traumatic memories for Holocaust survivors. These memories interfere with the process of testifying because it is difficult to translate traumatic memories into a coherent narrative. Kolk, van der B. and O. van der Hart, 'The Intrusive Past : The Flexibility of Memory and the Engraving of Trauma', in C. Caruth, ed., *Trauma : Explorations in Memory*, Baltimore : The Johns Hopkins University Press, 1995, 158-182. Although the survivor's narrative ability may be hindered due to the difficulty in telling, the interviewer's guided questions attempt to lead the testifier through their life history. My experiences viewing over 40 video-testimonies from the JHMRC highlighted that each testimony is different. These differences depend on the background of the survivor and their Holocaust experience. Not all interviewers and interviewees are able to follow the chronological question protocol as suggested by the JHMRC.
- ³⁴ A town in Poland. In the pre-interview Maya stated that her grandfather was born in Warsaw.
- ³⁵ Hoffman, *After Such Knowledge*, 195.
- ³⁶ *Ibid.*, 178.
- ³⁷ Gilad, Rosenthal and Moore, 'Surviving as inmate-functionaries : the Shapiro/Sneidler family', 91.
- ³⁸ Many interviewees in the pre-interview indicated their familiarity with Holocaust films and novels. The majority mentioned the films *Schindler's List* and *The Pianist*. Several participants indicated they had read the works of Elie Wiesel and Primo Levi.
- ³⁹ This is a common occurrence in Holocaust testimonies, written, oral and video. Survivors remember family members, villages and communities exterminated during the Holocaust. This is one of the primary reasons that Holocaust survivor, Phillip Maisel, started the video-testimony recording project for the JHMRC. He feels he is fulfilling the request of his friends who died in the camps : 'If you survive, tell the world what Jewry went through'. Maisel, 'The Holocaust Testimonies', 59.
- ⁴⁰ Wajnryb, *The Silence*, 308.
- ⁴¹ See footnote 31 for summary of reasons why information may be left out of testimonies.
- ⁴² Wajnryb, *The Silence*, 84.

⁴³ Several scholars have analysed the role the interviewer plays in shaping Holocaust testimony in general and video-testimony specifically. For example, see S. Bolkosky, 'Voices, Visions and Silence : Reflections on Listening to Holocaust Survivors', in : Cahier International. Etudes sur le témoignage audiovisuel des victimes des crimes et génocides nazis/International journal. Studies on the audio-visual testimony of victims of the Nazi crimes and genocides, 4, 1999, 7-14; H. Greenspan, *On Listening to Holocaust Survivors : Recounting and Life History*, London : Praeger, 1998; H. Greenspan and S. Bolkosky, 'When Is an Interview an Interview ? Notes from Listening to Holocaust Survivors', in : Poetics Today, 27, 2, Summer 2006, 431-449; I. Kacandes, " 'You Who Live Safe in Your Warm Houses' : Your Role in the Production of Holocaust Testimony, in D. Lorenz and G. Weinberger, eds, *Insiders and Outsiders : Jewish and Gentile Culture in Germany and Austria*, Michigan : Wayne State University Press, 1994, 189-213; M. Langfield and P. Maclean, 'Multiple Framings : Survivor and non-survivor interviewers in Holocaust videotestimony', in N. Adler, M. Chamberlain, S. Leydesdorff, and L. Neyzi, eds, *Memory and Narrating Mass Violence, Transactions* : New Brunswick, 2007 (forthcoming). D. Wolgroch, 'Holocaust Testimonies : The Interviewer's Perspective', in Cahier International. Etudes sur le témoignage audiovisuel des victimes des crimes et génocides nazis/International journal. Studies on the audio-visual testimony of victims of the Nazi crimes and genocides, 5, September 2000, 15-20. I have also discussed in greater detail the role of the interviewer in relation to third-generation responses to video-testimony. See, Klein, unpublished PhD Dissertation, Chapter Four, Section 4.4.1.

⁴⁴ Connerton, *How Societies Remember*, 39.

⁴⁵ Langer notes that survivors also hold up photographs and documents in video-testimonies located in the Fortunoff Archive for Holocaust Testimonies. Langer, *Holocaust Testimonies*, 160.

⁴⁶ Hirsch and Spitzer, 'Testimonial Objects : Memory, Gender, and Transmission', 355.

⁴⁷ R. Wajnryb, 'The Holocaust as Unspeakable : public ritual versus private hell', in *Journal of Intercultural Studies*, 20, 1, April 1999, 87.

⁴⁸ P. Thompson, 'Family Myth, Models, and Denials in the Shaping of Individual Life Path', in Bertaux and Thompson, *Between Generations*, 36.

⁴⁹ Wajnryb, *The Silence*, 191, 208.

DR. CARLA GIACOMOZZI
Città di Bolzano - Archivio Storico
Bolzano
Italia

GIUSEPPE PALEARI
Commune de Nova Milanese
Bibliotheca Civica Popolare
Milano
Italia

Recherche historique sur les sources orales : Le cas des camps dépendants du Lager de Bolzano

Depuis plus de dix ans, les administrations communales de Bolzano et de Nova Milanese se sont engagées, par le biais de leurs services respectifs des Archives Historiques et de la Bibliothèque Civique Populaire, dans le projet «Témoignages vidéo du Lager/ Interviews vidéo du Lager» avec l'enregistrement vidéo de témoignages de civils italiens, rescapés des Lagers nazis.

Le tournage des interviews vidéo est titré et, sans montage ni insertion d'un autre matériel documentaire, le visage et la voix de la personne qui témoigne, viennent enrichir les Archives de la Mémoire audio-visuelle. Ces dernières peuvent être consultées gratuitement aux deux sièges, à Bolzano et à Nova Milanese.

Parmi les nombreux ex-déportés du Lager de Bolzano interviewés, beaucoup témoignent également de leur expérience dans les camps satellites de ce Lager.

L'importance et la valeur du témoignage oral dans la recherche historique sont considérables, même s'ils sont encore peu exploités dans l'historiographie. En contraste avec la très grande disponibilité de données inédites dévoilées par les témoignages vidéo, nous constatons un intérêt peu prononcé de la part du monde scientifique, qui, non sans mal, puise dans les sources orales. En Italie, l'historiographie utilise essentiellement les sources écrites et recourt rarement aux sources orales ; les cas où la reconstruction historique se base uniquement sur les sources orales sont extrêmement peu nombreux.

Un des derniers cas traités est précisément notre travail de recherche concernant le système des camps dépendants du Lager de Bolzano. Les archives documentaires de la gestion administrative du Lager de Bolzano et de ses camps annexes, n'ont, à l'heure actuelle, pas été récupérées, que soit de manière partielle ou intégrale, malgré les recherches menées au cours de cette dernière décennie. Qui plus est, à l'approche des 60 ans célébrant la fin de la guerre, il ne subsiste nulle trace des structures originelles des lieux où s'élevaient les camps annexes, ni même aucun signe commémoratif qui marquerait leur emplacement.

Notre objectif étant de reconstituer un premier cadre de référence, qui, bien que partiel, s'avéra néanmoins très utile pour connaître et comprendre le phénomène concentrationnaire dans le territoire de l'actuelle province de Bolzano, nous nous sommes basés sur les sources actuellement disponibles, à savoir l'historiographie locale et nationale, les mémoires, le peu de papiers d'archives et de documents conservés par les déportés eux-mêmes, mais surtout les sources orales, les témoignages vidéo des survivants que nous avons réalisés.

Nous avons entamé la recherche sur les camps dépendants du Lager de Bolzano en 2005, c'est-à-dire les camps dépendants de cette structure concentrationnaire destinée à accueillir des déportés immatriculés au Lager de Bolzano envoyés au travail obligatoire décentralisé (1944-1945). Dans le cas du Lager de Bolzano, les camps annexes furent érigés dans diverses communes, toutes situées dans l'actuelle province de Bolzano. La création des camps annexes avait probablement pour finalité de créer un réseau de travaux forcés, axé sur ce réservoir de main-d'œuvre gratuite que constituaient les déportés, au profit de l'économie de guerre, programmée au niveau central mais basée sur les économies locales.

Une première lecture des sources disponibles et surtout de cette mémoire à distance constituée des témoignages vidéo, nous a permis de relever un nombre considérable de données et d'informations sur les camps satellites du Lager de Bolzano. Avec ces éléments, nous avons délimité une première carte qui concerne :

- Les emplacements sur le territoire,
- Le contexte ambiant (proximité d'habitations civiles, rapport avec le territoire environnant),
- Les structures utilisées (si préexistantes ou créées ad hoc),
- Les conditions hygiéniques et sanitaires,
- Les vivres,
- La hiérarchie du Lager et la gestion,
- La durée individuelle des camps annexes,
- La présence de déportés,
- Les noms de déportés,
- La présence d'hommes et/ou de femmes parmi les déportés,
- Les activités qui s'y sont déroulées,
- Les lieux et les conditions de la libération.

Ci-après, une première liste des emplacements des huit camps dépendants du Lager de Bolzano : L'ex-Caserne Mignone à Oltrisarco/Bolzano (près de la Galerie du Virgolo), Certosa dans le Val Senales, Merano/Maia Basse, Moso dans le Val Passiria, Sarentino, Vipiteno, Colle Isarco, Dobbiaco.

Les camps annexes se trouvent principalement à proximité des voies d'accès aux cols alpins du versant Nord : Val Sarentino, Val Venosta, le haut du Val d'Isarco et Val Pusteria. Aucun camp annexe situé au sud de Bolzano n'est documenté.

Nombreux étaient les travaux pour lesquels ces camps furent organisés et consacrés à l'économie de guerre : production d'armes

(Oltrisarco/Bolzano, Sarentino, Vipiteno), construction et entretien de routes et chemins de fer (Colle Isarco, Sarentino, Vipiteno, Moso en Passiria, Dobbiaco), stockage de marchandises volées (Certosa Val Senales, Colle Isarco, Merano/Maia Basse), services fournis à des garnisons germaniques (Colle Isarco).

Grâce aux données fournies par les témoignages vidéo, il est également possible de tenter d'établir une chronologie du début des camps annexes du Lager de Bolzano. Il semble que l'on puisse distinguer trois moments distincts où ils furent «ouverts».

Au cours de l'été 1944 déjà, en parallèle à l'ouverture du camp-mère de Bolzano, les camps de Merano/Maia Basse et de Certosa Val Senales étaient en activité et destinés au stockage de marchandises volées aux Allemands en Italie. Il s'agissait de vêtements subtilisés à l'armée italienne après le 8 septembre 1943, de tapis et de nourriture en quantité importante (sucre, farine). Les déportés prélevaient les marchandises qui arrivaient dans les gares ferroviaires de Merano/Maia Basse et de Senales et les plaçaient dans des dépôts voisins.

Ces marchandises étaient probablement destinées à être acheminées dans un second temps vers le Nord.

L'ouverture du col d'Isarco, de Vipiteno et Moso en Passiria remonte à novembre 1944. On y effectuait le déchargement de marchandises volées, la réparation de ponts et des chemins de fer du Passo del Brennero et l'évacuation des éboulements sur la route du Passo del Rombo.

Au cours des premiers mois de 1945, les camps annexes furent finalement mis en service dans l'ex-Caserne Mignone/Bolzano et de Sarentino, où l'on avait commencé la production de guerre ou du moins là où avaient été placées les machines prêtes à l'emploi.

Nous n'avons pas d'informations suffisantes à fournir au sujet du camp de Dobbiaco dans ce contexte.

Il est clair que les sources écrites comme les données relevées dans les sources orales doivent être confrontées avec d'autres sources. Il faut en outre tenir compte du fait qu'en écoutant les différents récits, certains passages de la mémoire des uns semblent contredire la mémoire des autres ; il s'agit en effet de nombreuses mémoires personnelles et non d'une mémoire collective.

De toute façon, l'ensemble des données recueillies et le cadre de référence ainsi élaboré, bien qu'actuellement fragmentaire et lacunaire, constitue une base de travail importante.

Une première réflexion concernant la position des camps satellites nous a permis de creuser une piste de recherche à mener dans les archives des communes où étaient implantés les camps annexes et de réaliser un projet de recueil de témoignages vidéo incluant les habitants de ces lieux pour récolter leurs fragments de mémoire liés aux camps annexes.

Les résultats du travail de recherche qui s'est déroulé jusqu'à présent ont été illustrés et présentés au public avec une présentation sur Powerpoint et des témoignages directs de trois ex-déportés de camps annexes lors de la Journée d'Études organisée à Bolzano, le 26 mai 2006, intitulée "Lager de Bolzano : camps annexes dans la mémoire d'ex-déportés". Les administrateurs des communes où se trouvaient les camps satellites étaient présents lors de la Journée. Ces derniers nous ont offert la possibilité d'entreprendre des recherches locales sur leur propre territoire et dans leurs archives.

Le début de ces contacts est particulièrement significatif car le travail commun qui pourra en résulter contribuera à reconstituer un pan oublié de l'histoire et de l'économie

de tout un territoire. Nous croyons que le relevé et le rassemblement de ces mémoires issus des témoignages vidéo seront aussi valables pour la reconstruction de l'identité d'une région et offriront l'occasion de susciter une réflexion sereine sur les responsabilités du passé.

NATHAN BEYRAK

Director Words and Images

The Jerusalem Literary Project

Israel

Homage to Borges

Oral Documentation as an Attempt to Turn Loss Into Legacy

Nathan Beyrak is the director of the U.S. Holocaust Memorial Museum's oral history documentation project in Europe since its beginning in 1997. He's also the initiator and director of "Words and Images: The Jerusalem Literary Project" of videotaped interview series with the great Jewish authors of our time operating since 1992.

This presentation was given in October 2002 at Yale University at the conference marking 20 years to the Fortunoff Video Archive of Holocaust Testimony activity "The Contribution of Oral Testimony to Holocaust and Genocide Studies."

* * *

My experience in oral history extends to directing a project of interviews with survivors in Israel, Poland, Ukraine and Belarus

for the Fortunoff Archive, headed by Prof. Geoffrey Hartman, which was almost entirely produced in cooperation with the U.S. Holocaust Memorial Museum (USHMM). In addition I directed a separate project for the USHMM, supported by a grant from Jeff and Toby Herr, of videotaped interviews with non-Jewish witnesses - survivors, bystanders, rescuers, collaborators and perpetrators in many European countries under the auspices of the Department of Oral History headed by Dr. Joan Ringelheim.

Those two projects, and "Words and Images: The Jerusalem Literary Project" conducted in cooperation with Ben Gurion University and the National Library in Jerusalem (and since december 2006 also in cooperation with the Insitute for Judaic

Studies in Antwerp University), constitute perspective of twenty years of conducting interviews, more than thousand, videotapings. I would like to share something of what I have learned.

My chief conclusion is that the oral documentation of human experience has great added value, above and beyond the confines of purely “historical” research. This is hardly earth-shattering to people from other disciplines, mental health in particular, who never thought they were doing historical research in the first place. But my point is rather this : even when, in the interviews that I have had the privilege to conduct, we were indeed aiming at “mere” historical research - the recorded encounters still proved to be going deeper, encompassing more, touching upon what “research work,” as such, normally cannot or will not touch.

Let me illustrate with a two minute segment of a much longer interview, taped with the Archive’ support, that Aharon Appelfeld gave “Words & Images”. Mr. Appelfeld is distinguishing here between literature and ideology : and I think his words also apply to the difference between oral documentation and a so called “classic” approach to historical research.

(Viewing segment)

(Appelfeld) Literature is global., first and foremost. It’s all-encompassing. it’s not rationalistic. Not theoretical. It’s rooted in your life and experience. Tell us of your experience ; from within some inner depth of your being. Tell us something which is uniquely within you. Or, this will be our starting point. The individuum, if you wish. The family, the tribe. This is the starting point of... experience. Undergoing... experiencing. So if you talk of experience, you don’t use slogans. None of the over-confidence typical of ideology. Experience by nature is full of doubts and questions. It’s not all-knowing, the way all the ideologies are, no matter which. They are

all-knowing. Ideology is fanatic. Ideology knows exactly what you should do and compels you to go all the way with it. Experience is more forgiving. More, if you will, human.

(Interviewer) One of your extreme analyses says theology and sociology perpetuate the Holocaust, for they deal in numbers, whereas literature represents the singular, so rescuing...

(Appelfeld) Literature is in fact a desperate attempt to rescue the individuum out of the mass numbers. Sociology, and even theology, speak of the Holocaust, while literature says : look at this particular person. Let’s designate him. Let’s give him a name. Let’s give him a place. Put a cup of coffee in his hand....

When Prof. Hartman invited me to talk of my field experience, he expressly mentioned taping out of the studio, as we did in the early nineties in Ukraine and Belarus. There we traveled all over the country, visiting not only the witnesses’ homes, but also the physical sites of memory - including the actual murder sites from which our witnesses had, with much resourcefulness and even more luck, managed to escape.

Needless to say, we rarely found a truly “authentic” site. One “could not enter the same murder site twice” if only because of natural changes in the landscape over the decades. What we found was, of necessity, always partial, approximate. Still, memory improves by visiting the scene, so the testimony not only gains authenticity and power, but is also enriched in detail : “This is where I stood, opposite me was so and so, here is the ditch I escaped from” and so on. And the witness is also able to relate to facts unavailable elsewhere. For example, a monument at a mass grave in Kiedaniai, Lithuania, says : “Hundreds of the town’s Jews were murdered here by the Germans and their helpers”. Our witness, a local non-Jew, protests on camera : “it was Lithuanian ban-

aits who killed the Jews here. No Germans were present". We saw this happening many times.

On my first assignment with the Archive in Israel, we taped survivors' testimonies at the Diaspora Museum. Being East-European Israeli Jews, they were, bless them, not a little talkative; the testimonies, as a result, were especially long (about which in a moment). The interviews we taped in Ukraine and Belarus were quite laconic in comparison. This was just after the fall of the Soviet Union, and you could tell that for our interviewees, being in front of a television camera was a kind of formal, ceremonial act. They arrived in a solemn suit and tie or, in the case of women, a formal dress and severe hairstyle, with both sexes, if veterans, wearing all of their medals and military decorations. They also spoke formally - as "one speaks on TV", Soviet-style: in a dry, factual, no-nonsense way, with almost no hint of the personal, emotional aspect of the story. We had to specifically ask about emotional experience, and even then, answers were not often forthcoming.

Now, I usually don't find it essential to ask, "So how did you feel when this was going on?" Still, personal testimony that omits the subjective is definitely less than what can be achieved in this kind of documentation, whose great merit lies in its direct articulation of human experience. But these witnesses evidently conceived our work as "historical research" at its most basic (who, what, where, when, how many...) and so believed that the personal aspect - emotions, dilemmas, everyday affairs - didn't come into it. But one most interesting contribution to historical research by the Yale project, starting as it did from a psychological and community point of view, seems to me to have been the opening up of new areas of exploration, only reachable, perhaps, through the personal story. Exploring those

areas may not bear the scientific seal of approval, but it captures that "literary" quality, crucial to any understanding of human experience, that Aharon Appelfeld describes.

In Poland, during the last decade, I have conducted interviews with Jewish survivors and with non-Jewish former political prisoners of the camps, who had happened to witness the extermination from a close range and provided some remarkable testimonies on it, very rarely available from the Jewish prisoners' perspective. Other witnesses knowingly, though not necessarily willingly, collaborated in the extermination. Usually they had been indifferent, or acted under threat: some drove the trains to Auschwitz, Belzec and Treblinka, another had been a carpenter and built the gas chamber in Belzec. We also have some testimonies about Poles who murdered Jews during the war, and one direct testimony about locals who killed Jews returning home after the war. A few weeks ago, we taped the testimony of an ex-policeman in the Western Polish village of Warta, about the murder of two Jews by an AK group called the "Captain Grozny's Gang". This particular gang apparently murdered sixteen Jewish survivors.

In Lithuania, we managed to tape five interviews with members of the 12th and 13th battalions, the Lithuanian units under German command, specifically charged with murdering Jews. One of them, Yacobauskas, an ex-officer in the 13th battalion, took part in the so called "big action" of November 1942, the murder of a third of the Jews of the Kaunas Ghetto. He described how his soldiers shot ten thousand Jews on that day. His testimony is corroborated by those of two of his Jewish victims, who fell into the ditch without being shot and later, under cover of night, crawled out and returned to the ghetto. Another ex-soldier, Aleksinas, described

in chilling detail how he shot children, women and men, into a ditch outside a Belarus town, using a soviet rifle with explosive ammunition. The shooting was done not by automatic fire but with single bullets, he explained, each personally aimed at a victim who had been ordered to lay down on top of the corpses, or the dying, that he had shot a few minutes earlier.

I would like to quote from the testimony of a woman from a village in southern Lithuania. Her story is, I think, the story of the Lithuanian Holocaust and its aftermath in a nutshell : the overwhelmingly local perpetrators, the widespread looting of the victims' belonging, the complete indifference of most of the gentile population and of both the Communist and the post-Communist authorities to the fate of the Jews or to the question of bringing the murderers to justice. This witness, who was a young girl during the war, relates : "My sewing teacher, Yanolaitis, returned from the forest with a wagon full of clothing. The next day he gave me a coat stained with blood. My mother laundered it, and he fixed it so it would fit me. After the war, I testified against him in court and he was sent to Siberia because he had belonged to the anti-Soviet nationalist forces.... Now his son has received financial compensation (from the post-communist Lithuanian authorities) for his father's deportation to Siberia after the war..." And she continues : "Once, in the time of the Russians, I bought a gold tooth on the cheap. I went to the wife of the murderer Adomaitis, who took part in killing the Jews in the war, and asked her : Do you have gold teeth ? And she said, 'Yes, I have'. And she sold me a tooth." The witness talks with the innocent directness of an uneducated peasant woman, without a trace of malice. Yes, the gold tooth extracted from the mouth of an anonymous murdered Jew is still in her

mouth. On camera, she opens her mouth and points to it.

The most comprehensive project I directed was that of interviews with survivors initiated by the Archive in Israel in the early eighties ; we collected over 3,000 taped hours. One important characteristic of these interviews was that the witnesses were almost always highly motivated. Many had a sense of mission, saying "I survived in order to tell what happened", others said they wished to leave a memento for their grandchildren, or to make their testimony a memorial to murdered relatives, or emphasize the role of a political faction they had belonged to during the war, and so on. The average length of a testimony is eight taped hours, as each ranges over a period of several years. Most were taped in the neutral environment of a living room-like studio set. At the end of each taping session (on average, a testimony took three sessions to tape) the witness received a tape of it to watch at home if he or she choose to. Many did, and they would arrive at subsequent sessions with additions or corrections to the previous ones. All these made for an atmosphere of intimacy between interviewee and interviewer, a sense of a shared journey in time that helped the witness talk about the most difficult experiences in a relatively open manner.

Let me go back to the distinction Aharon Appelfeld drew. Enlarging historical knowledge has always been a central point in the projects I have worked on, but this was always part of a still bigger picture. Obviously human experience cannot be truly contained by a neat narrative readily admissible as scientific or legal evidence. Many times, in oral documentation, the opposite is true : we are led down blind alleys, left with question marks, open riddles, contradictions and uncertainties. Thus our encounter bears more resemblance to ordinary human experience, and less to the

sometime futile pretension to “scientifically” as certain more or less provable “facts”. But it’s invaluable nevertheless.

As usual, the literary text is capable of saying it better. You recall Borges’ description, in his story “The Witness”, of the last hours of the last Saxon: “Before dawn he will die, and in him will die, never to return, the last clear images of those pagan rites; the world will be a little poorer when this Saxon will not be in it anymore... In the course of time there was a day that extinguished the last eyes that saw Christ... What will die with me when I die, what pitiful or perishable form will the world lose...?”

What we are in fact doing, I believe, is making a partial attempt to save the clear images - the faces and the voices and the living presences remembered by the witnesses whom we’re gradually losing now, and to preserve those memories as part of our heritage. We are trying to counter that constant diminishment of memory Borges talks about, and turn loss into legacy.

Anyone working in oral documentation may give an essentially different answer to the question of what exactly are we trying to save from forgetfulness, keep for ourselves, and pass on to future generations.

But I seem to discern a certain arc of development in this field, along which it turned away from a generalizing, instrumental, “objective” approach, to one that increasingly places the witness him- or herself at the center. You, the person who is telling the story, are the focus and goal of this effort. Not only because of what you can teach us about the events you witnessed, but because of what happened to you in particular - you as the bearer of this meaningful human experience. Please share your truth with us.

I sometime like to return to Josephus Flavius’ classic account of the tragic end of

the battle of Massada, based on the testimonies of two women survivors of the mass suicide. One is described as “old”, the other as “young”, period. Their names aren’t mentioned, neither are any details about their personal experiences on that fateful night, or how they alone survived. Nothing. They were considered unimportant in themselves, beyond what they could “objectively” report about the historical events they had witnessed.

To me, after twenty years of field experience, the reverse is true. If I try, in the spirit of Borges’ elegy, to think of episodes that we have documented and thus saved from being forgotten, the first things that come to mind may not be deemed “historically” significant at all. I remember Jacob S.’ of Dvinsk face when he talks of the last look in the eyes of his brother, and his waving hand, as he was being taken away to be murdered; the last request of the wounded partisan David L. of his friend, the witness, not to leave him in the field but to shoot him and put an end to his suffering; the very last poetry line spoken by the young Czech poet Vilem Polack, when he was selected for the Birkenau gas chambers, to his friend Patia: “In the branches of my soul, the birds no longer sing”; Tadeusz, a Polish prisoner at Auschwitz, describing the tortures undergone by the first punishment Kommando in the camp, made up of Jews and Catholic priests, none of whom survived; the last crying of the baby whom it was impossible to keep alive because it jeopardized everybody else hiding in that cellar in Borislaw; the horrific description of a Gypsy survivor of the hanging of his friend in the Gypsy camp in Birkenau; the Lithuanian murderer’s calm while describing his shooting of his victims in the death ditches in the towns and villages of Belarus; L.’s story of how his friend, a forced laborer who worked building plane hangars in Germany, realized that

the German beating him was intent on killing him, and therefore decided to do the only thing left for him to do - grabbing the German and leaping together with him to their shared certain death, in the deep wet cement layer beneath them ; and on and on. There must be thousands of episodes such as these in the close to a thousand testimonies that I taped. They are documented, in the process of being catalogued and made available as part of our common memory. How great a memory loss did we prevent ? How can it be evaluated ? What will be done with this treasure of remembrance ?

I am not sure there are, or can be, direct answers to these questions. I only know that I would be willing to give a lot for the opportunity to watch, for instance, a few thousand videotaped hours with Jews expelled from Spain. Or with some of the last remnants of the Ten Lost Tribes. Or with Inca survivors. Or with survivors of the Armenian genocide. Or, for that matter, with those two survivors of Massada.

Seen in this way, oral documentation may in fact be dealing with a new category of text (and I mean text in the wider sense, not just as written document). One that conveys the sort of subjective information that has traditionally been the domain and focus of

attention of art, of literature ; that admits and legitimizes the living testimony as a kind of interdisciplinary bridge between the “literary”, in the Appelfeld sense, perception of the human condition — and the scientific research of it. I find this newly evolving kind of text, which increasingly finds its way into places of collective remembrance, such as, of course, the USHMM and even, in a necessarily different way, the Gettysburg national park, highly interesting and challenging. It may need a new type of skills to produce, maybe also new methods of study and of evaluation.

And, on an even more personal note, I do call the collection that has been gathered here at the Fortunoff Archive “a treasure”. In a somewhat paradoxical way, despite the difficult subject matter, I feel that the attempt to understand and record the Holocaust has been an enriching experience. It must be because, in the midst of all this enormous loss, it has been a counter-attempt of saving from oblivion. I believe that a world enabled to remember as much as possible, is less poor than a world that would have been allowed to forget - which, of course, would have been the exact fulfillment of the murderers’ wish.

ÉVA KOVACS

Sociologist

Center for Central European Studies

Budapest

Hungary

The discontinuity of memory

Relativizing the Shoah by the extreme rightwing youth in Hungary

Two years ago, I jointly carried out life- as well as family-history research with Borbála Kriza and Júlia Vajda, with MIÉP (Party of the Hungarian Justice and Life) and JOBBIK¹ activists in order to understand what had driven their lives to the extreme right wing.² As follows, these interviews serve as an alibi for speaking about the uniqueness of the memory of the Shoah.

Narratives relativizing the Shoah

The most outstanding aspect of the narratives describing the life and family histories of the MIÉP and JOBBIK youths was the lack of stories about the Shoah period. This lack is perhaps not only characteristic of them but of several generations. The

¹ This is a political party on the extreme right, which chose a name that means both “better” and “being on the right”.

² See Éva Kovács-Borbála Kriza-Júlia Vajda, “MIÉP-es fiatalok” (Hungarian Justice and Life Party Youths), in *Gyűlölet és politika* (Hatred and Politics), eds. György Csepeli-Antal Örkény (Budapest : Minoritás Alapítvány-Friedrich Ebert Alapítvány, 2002), 339-363 ; Éva Kovács-Borbála Kriza-Júlia Vajda, “Die Jugend und der rechte Radikalismus-Lebensgeschichten aus dem Umfeld der MIÉP”, in : *Ost-West Gegeninformationen* 2(2001), I-VI.

parents and the grandparents did not tell their children and their grandchildren about the genocide, not even when they shared their own experiences of World War II with them. The Shoah, to the present day, has still not become experience of Hungary and common memory fed by this experience.³ It is as if the real experiences “stayed as they were” as they happened between 1938 and 1945 - the sixty years of historical knowledge and everyday recognition did not expand the horizon of the eyewitnesses and condense their accounts.⁴

When our interlocutors did eventually make mention of the Shoah, they tended to do so as part of political proclamations or in response to the questions that we posed at the end of the interviews. From the very outset, my most painful experience was the indifference with which the young MIÉP and JOBBIK activists discussed the topic. I have no reason to excuse them but suggest being careful in judging of them as to whether or not the impersonal, cold tone is only characteristic of a handful of extremists. Have we not heard of similar lack of compassion in, God forbid, professional circles ?

The views of the Shoah are asymmetric because they only point to a negative territory : they span from ignorance to statements denying the genocide and or debating its uniqueness. Among the latter there are three marked forms : those piecing together fragmented historical knowledge, the “we were also victims” narrative and counterfeit, sitting-room ideology.

Let me start with complete ignorance. In the case of the extreme rightwing youth, this can also be explained by pretence : they do not willingly identify with the anti-Semitic statements of their leaders and they prefer to avoid the topic. Nevertheless, honest ignorance is characteristic of a much wider circle : to date, the Shoah still only takes up a marginal place within the historical knowledge of the Hungarian youth as a whole.⁵ We could cynically say that the MIÉP and JOBBIK youths know no more about it than their peers.

Fragments of historical knowledge are turned into challenging the fact of the Shoah and are lined up according to an anti-Semitic plan. This pattern is so strong that even those use it, who are terribly unsure of whether or not they are able to form an opinion on the matter. They are also afraid

³ These are exemplified by the problems that have come up in teaching the Holocaust throughout Central Europe. See *Regio* 2003/2.

⁴ I am not saying Hungary is unique. A similar encapsulation of experience can be observed outside Eastern Europe, in, for example, Austrian, French and British collective memory.

⁵ In 2005, at the Holocaust conference István Hiller, minister of cultural heritage, cited a 2003 representative survey carried out by the ministry in the 18+ age group. This survey revealed that 19 per cent of young people had never heard about the Holocaust, 29 per cent heard the word, but knew nothing about what it was, when and where it happened. See <http://www.nkom.hu/archivum/osszart/holocaustfelmeres.shtml>.

⁶ The two hyphens [—] in the quotation stand for short pauses.

⁷ The relevant literature could fill libraries. Let me highlight two books dealing with the social history of stereotypical images : *Bilder der Judenfeindschaft. Antisemitismus, Vorurteile und Mythen*, eds. Julius H. Schoeps-Joachim Schlör (Augsburg : Bechtermünz, 1999) ; and Sander Gilman, *The Jew's Body* (New York-London : Routledge, 1991).

⁸ Resembling the Hungarian discourse in many respects, the Austrian one is discussed in Ruth Wodak et al., “*Wir sind alle unschuldige Täter !*” *Diskurshistorische Studien zum Nachkriegsantisemitismus*, (Frankfurt a. M. : Suhrkamp, 1990).

⁹ This civilisation context, too, has its important traditions in Hungarian popular parlance. Cf. Mónika Kovács, *Kategorizáció és diszkrimináció : Az antiszemitizmus mint csoportnyelv* (Categorisation and Discrimination : Anti-Semitism as a Group Language), *Világosság*, 1993/5, 52-61.

of the accusation of anti-Semitism. This is very much the case with Balázs who is seventeen years old (quotation from the interview):

“I have got a load of Jewish acquaintances ... and we get on great together, so that the fact that someone supports MIÉP doesn't exclude the fact that they ... haven't got such friends or acquaintances. The only reason that prejudice arose here and the massive number of people and the mass gatherings in relation to the Jews is because they are always talking about things like compensation and the Holocaust at the same time as there were just as many thousands of victims of Communism and other periods as a result of genocide. So this Holocaust thing didn't exist, I reckon because if there is one Jewish Holocaust there could be thousands of Holocausts because they killed loads of people in Chechnya that could also be called genocide or in Yugoslavia in the current war, Croatia, so you could make loads of Holocausts ... but just one - I think it's some kind of made up thing, just like the whole state, Israel in Palestine - I don't know, I can't really take a position on that, ... I'm not so interested in the subject, I don't really have anything to do with it. It's not really me that has to solve it” (Balázs, 17 years old)⁶.

Balázs's “loads of Jewish acquaintances” do not appear again in the interview - it is much more likely that his credo is part of the good old anti-Semitic scheme of argument.⁷ As with our other interviewees, he quickly pointed out that he had Jewish friends before he started to make abusive remarks about Jews although these friends are not mentioned in any other part of his interview.

The victim narrative follows a different line. It requires more concrete historical knowledge and the presentation of this provides a greater role for the revisionist logic of the period between the two World Wars. This method of narration - if only for show -

condemns the annihilation of the Jews and, at the same time, sees World War II as part of some cost and benefit game in which the annihilation of the Jews was to counter-balance the territories reattached as a result of the Vienna Awards (1938, 1939, 1941) or the growth of Hungary. All this is accompanied by the papering over of Nazi atrocities, the stubborn rejection of guilt and the denial of crime.⁸ In the following excerpt, the 18-year-old József - he was allowed to give a speech as part of the memorial commemoration of the Holocaust in a Budapest high school - describes Hungarian participation in the war as something forced by the Western civilisation. Accordingly, Hungary was forced to become the victim of the Germans and of the West in general, and to “deliver the Jews”.⁹

“We tried to talk a little bit about the history background, the point was that we drew the students' attention to the fact that it is important that we remember these atrocious events and that we avoid this, take note of it, but not with a guilty conscience. Because people like to use the sad event of the Holocaust to create a guilty conscience. That they say that — the Hungarians - are responsible, — just as horrid - they rounded them up and sent them off just the same - that's right, the Hungarians are a guilty nation, a guilty people, condemnable, be ashamed of yourself, — idiot Hungarian !, so it is typical, even if not publicly, but they are always going to know about the Hungarians that they always try to use this against the Hungarians, this sad event. So, of course, the Hungarians played a part in these sad events but we shouldn't forget that we were under massive pressure by the Germans. It is very important that, that well, the Hitler German state really strictly oppressed us and we couldn't break out, they would have crushed Hungary in minutes, we were happy that at last the first

Vienna Award and the second Vienna Award should have made possible the primary goal of the Hungarians that we regain our old, ancient territories and re-establish Greater Hungary. - The Hungarians weren't really paying any attention to what was going on in Germany, secondly the Germans kept the fact that they were virtually industrially exterminating the Jews a secret, they didn't shout about it, it only turned out afterwards and well ... it was in the Trianon Treaty (1920) that the West showed us that it wasn't willing to talk to us ... They abandoned us in actual fact with the Trianon dictate and now the Germans on the other hand offered to get our territories back if we join them. The Germans weren't anti-Semitic back then. There was some, of course there was some propaganda but it was much more laid back. It wasn't so serious, wasn't so bloody ... we didn't think that it would come to this. So - we didn't have an army and we had to belong somewhere. There wasn't anything else, there was Germany. We were indebted to them and afterwards, when the whole Nazi propaganda set off, the persecution of the Jews, they pulled us in as well and wouldn't let us get out of it and they eventually made us dependent. If we sneak out, they attack us and then they don't take so many Jews but three times as many Jews, two times as many Hungarian people would have died, Hungarian Christians, this is important, the Jews were just as much Hungarians, as we are. Now and then. So we couldn't have done anything else other than - and we wouldn't be as developed now either. Now we'd be somewhere about the level of Macedonia where a lot of people still live in tents. So then they /i.e. the Hungarian Government/ wanted to avoid the battles

and the war and in the end they had to deliver the Jews because of German pressure and aggression which is a very sad and condemnable event" (József, 18 years old).

Another narrative based on the concept of self-victimisation on the far right can certainly be described as one of Hungarian society's underlying narratives for exchanging the victims of the Shoah for their own and overwriting the suffering of the Jews with their own. This type of narrative also struggles with guilt so the way in which the previous interviewee, Balázs mentioned the *Hausjude*, this one made mention of the fact that, "there were no members of the Arrow-Cross [the nazi party of Hungary] in our family". It is customary to play with the time machine, and ask: "Which side would I have taken?" and then to quickly respond: "I would have been part of the resistance".

These conversations rehabilitate the grandparents (both the witnesses and the perpetrators), whereby the youths typically know very little of the role their relatives played in the Shoah or nothing at all. For example, the rehabilitation of a great-grandfather who was a military officer in the Horthy regime and even turning him into a role model leads to whitewashing the perpetrators and marginalising the Shoah. It is portrayed as part of a series of atrocities. In addition, this narrative is perfectly suitable for raising aversion to Communism, if after 1945, the grandfather was punished.

Another interviewee, the 25-year-old Tibor altered his opinion under the influence of his living and "contradicting" grandfather. During the interview, he constantly hesitates between the image of the 1944 resistance fighter and that of the guilty officer.

¹⁰ Cf. Borbála Kriza, "Ellenségdiskurzusok : Csurka István politikai retorikája" (Enemy Discourses : the Rhetoric of István Csurka), in *Gyűlölet és politika*, 232-253.

The acceptance of the role of the perpetrator is impossible for him - like for all right-minded people - and in order to remain loyal to his grandfather, he makes serious anti-Semitic accusations in the last third of the interview.

“Many like to identify MIÉP with all kinds of neo-Nazis, fascists, gangs like that, — but - but to derive the whole of the party from this, ... my... my - there were no Arrow-Cross in my family either -. What can you say - dedicated Nazi or I don't know ... Hitler sympathiser, and I myself thought that I would have been among the resistance, if I had lived then. (...) Well I went to study to become a German and history teacher, I don't know how a lot of people love all this - of course, not seriously but humorously and people make humorous remarks that German is some sort of Nazi language or I don't know, they say such things, so I went to study German and history because maybe I was - well I have always been attracted to ... to ... German - to German history, but I'm not just thinking about that twelve-year period but - well now - that's virtually all that we studied at university, so I can't say that one or the other - was all really very interesting even the Third Reich, I wanted to know a lot about this, but all about the lead up to it but this — this - this is perhaps the only line about which I wouldn't say that it is a harmful thing because I would say that I would say that it would be advantageous to me. (...)”

That, as to how this concretely turned out for me, that ... well, the reason that we weren't, that ... because, if they had said that - that your great-grandfather was a member of the Arrow-Cross, and, I don't know, that he loaded Jews onto the wagons, well I don't know, it would have been a bit of a shock, but well nothing, he was a military officer, and well that is why, under Communism, a person didn't have to be

an officer, an officer in the Horthy army, a person could have a much smaller problem for them to catch a person for something and later on their relatives, so I didn't remember anything like this, that I experienced this as some great shock, that. Oh God, my great-grandfather was an officer in the Horthy army.” ... “Somehow World War II cropped up at sports training - and I remember that we sat around the dinner table and I told my grandfather that I reckon, ... because until then, eh - until then, eh - well then it was the official term, that we stood, and - well I won't go into it. Well then my mother completely - wasn't outraged but she said that it isn't exactly like this and my grandfather said that well, yes, that it's not necessarily true that we stood on the wrong side” (Tibor, aged 25).

Of course, the relativization of the Holocaust is by no means illegal in today's common parlance in Hungary. While a new Museum in Budapest, the House of Terror that was founded by the national-conservative government in 2001 is only a slightly more refined version of the narrative that Tibor used, the following narrative is a sibling of Jörg Haider's statement about the appropriateness of Nazi labour policy which he made only a couple of years ago. The director of the House of Terror, Mária Schmidt said something similar along the lines of the Shoah being nothing more than a side episode of World War II. Perhaps this is the most recent anti-Semitic narrative denying the Holocaust, which, I believe, emerged as a result of the silence around the role of the perpetrators. It is a case of a sneaky rehabilitation of Nazism, which is based on the passing of time and the growing historical distance, which helps think in terms of regimes, dictatorships, forms of terror and other abstractions and pseudo-abstractions.¹⁰

“So here, not here, well exactly here, I am not thinking about the ... communist dicta-

torship itself but more its basis, the Marx-type basis that differs in many ways all in all from the implemented. I don't generally deal with only that that they carried out so far from the dictatorship but also what started in their theories. So I mainly look at the theories and so I think of the implementation of Marxism as negative for example in Communism but on the other hand, what I say is, what got me is the high level of equality that I think is unrealisable so much in this school of thought, but very much a positive thing. What mainly got me in the Hitler dictatorship and mainly in the Hitler school of thought is this enormous solidarity between the Germans, and that is what Adolf Hitler proclaimed, this self-confidence, this will to win and its negative aspects ... these attempts to gain world power, ... which are in fact both positive and negative and belong together - and I consider the massacre as something negative ... I think it is, but in my opinion, if anyone reads the basis of a school of thought, whether he considers it to be good or bad, then you cannot say if it's good or bad because it's very complicated. I used to occupy myself with these sort of things - in

recent years - I started it when I was young ...” (Álmos, 18 years old).

The Shoah paradox

There is no doubt that the narratives shown above - although, in many cases, they are nothing else but mixed and superficial versions of the conventional xenophobic, anti-Semitic theses - are not only characteristic of this small group of rightwing youths. I am convinced that we could hardly have received any more positive results, if we had interviewed high school and university students at random to say nothing of older generations.¹¹

The researcher is in a peculiar position of knowing a lot about the historiography of the Shoah but standing hopeless in the face of so much ignorance and indifference. We may pull squeamish faces at some or other movie from behind the mantle of our refined culture, or argue about the nuances of the programme of new museums, artistic and other intellectual products as if these were the only problem. Or we despair at the fact that we have spent years and decades on research and writing scientific articles but all

¹¹ For Hungarian research on prejudice, see Ferenc Erős, “Az antiszemitizmus szociálpszichológiájáról” (The Social Psychology of Anti-Semitism), in *Elhízódó társadalmi traumák felismerése és gyógyítása* (The Recognition and Healing of Chronic Social Traumas), ed. Teréz Virág (Budapest: Animula, 1997), 27-39; György Csepeli-Antal Örkény-Mária Székely, *Grappling with National Identity. How Nations See Each Other in Central Europe* (Budapest: Akadémiai, 2000); *Gyűlölet és politika*; Zoltán Fábán-Endre Sik-Judit Tóth, “Unióra várva: előítélet, xenofóbia” (Waiting for the EU: Prejudice, Xenophobia), in *Migráció és Európai Unió* (Migration and the EU), eds. Éva Lukács-Miklós Király (Budapest: Szociális és Családügyi Minisztérium, 2001), 395-412; Zoltán Fábán, *Tekintélyelvűség és előítéletek* (Authoritarianism and Prejudice) (Budapest: Új Mandátum, 1999); *Társadalmi Riport, 1998* (Social Report, 1998), eds. Tamás Kolosi-István György Tóth-György Vukovich (Budapest: TÁRKI, 1998); András Kovács, *A különbség közöttünk van. Az antiszemitizmus és a fiatal elit* (The Differences are Between Us. Anti-Semitism and the Young Élite) (Budapest: Cserépfalvi, 1997); *Idegenek Magyarországon* (Foreigners in Hungary), eds. Endre Sik-Judit Tóth (Budapest: MTA-PTI, 1998); Endre Sik, *Előítéletesség és rendvédelem* (Prejudice and the Protection of Order) (Budapest: Rejtjel, 2000); *Sztereotípiakutatás, hagyományok és irányok* (Stereotype Research, Traditions and Trends), eds. György Hunyadi-Luu Lan Anh Nguyen (Budapest: Eötvös, 1999).

¹² The reader may object by saying, “But look at the Germans, they’ve come to terms with the Holocaust.” The German political community may indeed be miles ahead of the rest of Europe, but it does not mean that anti-Semitism does not flare up occasionally in each decade, or the various generations do not reinterpret their memories of the Shoah. This happened in the debate about surrounding the setting up of a Centre Against Expulsions, or the erection of the Holocaust memorial in Berlin.

¹³ Reinhart Koselleck, *Az emlékezet diszkontinuitása* (The Discontinuity of Memory), 2000, 1999/11, 3.

for nothing if virtually nothing had been transferred to common knowledge. According to our mood, we tend to consider the distorted memory of the Shoah as an endemic disease or we fabricate partial explanations about the mechanism that creates taboos among the witnesses. Although these explanations probably describe the imperfect functioning of society correctly, they still lack the reasons.

I would like to introduce the thesis that the mass relativization, suppression or expulsion of the Shoah was a general structural consequence of the experience of the tragedy in that period largely irrespective of the social history of the country in question after 1945 or of which social group is being considered.¹² Of course, immeasurable damage has been caused by political leaders and the elites in general from 1945 to the present day. They were reluctant to bring the criminals to justice and stirred up anti-Semitic prejudices dormant in society and kept them alive, they only half-heartedly supported moral and material compensation and did not see the victims of the Shoah as their own. It does not reduce their responsibility a scrap if I say that we still have to look for the imperfect recollection of the Shoah in the way, in which the tragedy was experienced. I am going to call on the German historian, Reinhart Koselleck to expand on this thesis.

Some time ago, I examined the press in the post-war period with the aim of reconstructing society's image of the Alien. I found titles and sentences such these: "A mauthauseni láger foglyai még nem térhetnek haza, kórházi ellátásra szorulnak" ("The prisoners of the Mauthausen camp are still not able to come home, they require hospital care") or "ma 68-an érkeztek Budapestre Auschwitzból" ("68 arrived in Budapest from Auschwitz today"). And several weeks later: "a koncentrációs táborokból haza-

tértek itt vehetik fel a Joint-segélyt" ("those returning home from the concentration camps can collect aid from the Joint here"). Or from among the small ads: "X keresi feleségét Mátészalkáról" ("X is looking for his wife from Mátészalka"). These are fragments of the horror, the whole of which was not yet known by anyone. I was shocked to see the huge gap between the emerging Grand Narrative and the press cuttings.

"There is no primary experience", writes Koselleck, "that could be mediated as it is apparent that it cannot be relayed - this is the essential feature of experience". If, however, this assertion is true, and I think that it is, then we automatically reach the conclusion that: no memory is continuous and that the task of secondary experience is to create continuity. In relation to 1945, we can say that everyone knew something about something but nobody knew everything about everything. This leads to the conclusion that the structure of the experience of the generation who were alive at the time suggests only segmented schemes of recollection, which build up fragmented spaces. Inside these spaces completely different experiences combine and un-combine but these experiences have little to do with the whole known today (...). This fragmentation is characteristic of each generation that gained experience at the same time (...) as a primary experience although every experience remains fragmented and the subsequent process of summarising is always secondary."¹³

If the experiences of the period had only little to do with the event itself as we know it today, and if these experiences create those fragmented social spaces where individuals, families, communities or nations remembered and still remember the Shoah, then this

remembrance will also necessarily lack continuity and the ability to create wholeness.¹⁴

Of course, all experience works something like this. The painful paradox of the Shoah is that it differs from many others, as what is experienced is not understandable. For decades, social science has been trying to convert the experience of murder of millions of civilians into a scientifically substantial explanation - hundreds of researchers have dedicated their whole lives to this effort.¹⁵ The Shoah has become the “endless story” of social science, the eternal search for an explanation whether that is from a psychological, ideological, social science, functional or intentional, anthropological or theological perspective. We still do not have a scientific answer as to how this could have happened and perhaps we never will. As Koselleck sums up: “Each step leads to the gas chambers but no one leads into the gas chambers.”¹⁶

Moral judgement - although irrefutable - proves to be insufficient to restore the continuity of memory as it doesn't serve to provide new information but simply repeats itself and does not really help to understand what happened.

Besides the scientific and moral attempts, there is also a religious answer to the questions raised by the Shoah, which makes the confession of sin through prayer, and thus memory, continuous. However, this is a partial solution and purely the privilege of the faithful. It cannot be ordered - and it

would not be right if it could be ordered - for other communities or even nations to forgive.

If Koselleck's argument is correct, and it probably is, then the memory of the Shoah could not have formed in any other way than it did as neither the scientists nor society could provide an answer to the torturing question: “how could it happen?” while the experiences of the time - as they were unconveyable because of their nature - are now at a distance from us.

We shouldn't forget that this is the bitter answer given by an eyewitness 55 years after the tragedy. As a much younger researcher, let me challenge this pessimistic conclusion. The primary experience of the victims and eyewitnesses is a world that is inaccessible to us. Our own primary experiences are much more accessible. It is precisely Koselleck who recalls such an experience of his own at the beginning of his study:

“The Russians took me to Auschwitz as a prisoner of war on 15th May 1945. I had never really heard the name of Auschwitz before, I didn't know what was there, I didn't know where this place was and I didn't know about the existence of the concentration camp either just like the 30 thousand prisoners who ended up with me in the central camp. They drove us past Birkenau but they didn't take us into the camp. The Russians said that this is where people had been gassed but that they had blown up the

¹⁴ For details about the socio-psychological aspects of this experience, see Éva Kovács, “‘Die nicht in Anspruch genommene Erfahrung.’ Zwei fehlende Sätze über die ungarische Shoa”, in *Zivilisationsbruch und Gedächtniskultur*, ed. Heidemarie Uhl (Wien; Studien, 2003), 209-222.

¹⁵ I should like to refer to two books only, both of which caused quite a stir, for different reasons. One is by Goldhagen who held the Germans collectively responsible for the Holocaust: Daniel J. Goldhagen, *Hitler's Willing Executioners: Ordinary Germans and the Holocaust* (New York: Knopf, 1996); the other is by Bauman who considers the Shoah to be intrinsic to modernity: Zygmunt Bauman, *Modernity and Ambivalence* (Cambridge: Polity Press, 1991).

¹⁶ Koselleck, *Az emlékezet diszkontinuitása*, 6.

¹⁷ *Ibid.*, 3.

crematoria. All of my fellow prisoners were just as doubtful at what they heard as I was : “Well anyone could say that they had been blown up because they never existed.” That is more or less what we thought about the crematoria. Then (...) I had to peel spuds in a work brigade for the Russians. (...) An ex-Auschwitz prisoner drove us to peel the spuds quicker and shouted in Russian “Hurry up !, so that we should finish by noon ; but as an old corporal, I thought - just like the others - : we won’t get any potatoes so why should we hurry up with the peeling ? Then the Pole, who was an ex-prisoner from the Upper-Silesian Polish army, (...) he picked up a stool and he wanted to throw it at my head and at the same time he shouted : ‘What should I smash your head in with, you sent millions into gas.’ Then he threw the stool so hard in the corner that its

legs broke. Then I said to myself : it can’t be possible that they just invented it. It can’t be possible. I understood there and then : this is the truth though naturally I had no experiential proof of the gassings”¹⁷.

We cannot know what the moment or event will be in which today’s ignorant, indifferent, high-school and university student or young adult full of anti-Semitic prejudices will experience : this is the truth. It might be a documentary film shown in an average history class, a painting in a not too successful exhibition, an article on a museum, a cut of a superficial Hollywood film, maybe even a shocking speech by a politician or something else but it will be by experiencing suffering that illuminates the Shoah that everything look will completely different. Even if the tale in which we relate the Shoah is endless, we cannot interrupt it.

CLAUDE LACOUR

*Docteur en sciences de l'Information et de la
Communication
Université de Nancy 2
France*

Rencontres

L'ensemble des témoignages émanant des survivants des camps, consignés dans le *Cahier International*, constitue un état des mémoires des persécutions nazies, la mémoire communautaire juive y tenant une place centrale. L'objet de cet article a pour fondement une rencontre humaine et générationnelle, historique et personnelle, qui superpose le vécu d'un ancien déporté, et le partage, parfois hésitant, de ses souvenirs avec les jeunes générations. Ma rencontre avec Jérôme Scorin, alors que j'étais étudiante, m'a conféré dès 1979 une place privilégiée entre mes élèves et les témoins de l'Histoire, porteurs des valeurs d'un passé douloureux et de l'espoir de la reconstruction des peuples.

En avril 1979, après la projection à la télévision du film *Holocauste*, des élèves sont

venus m'interroger sur les événements de la Seconde Guerre mondiale, principalement sur la déportation et la vie dans les camps. Je ne connaissais le sujet que superficiellement ; je n'étais pas professeur d'Histoire. C'est alors que j'ai sollicité le témoignage de Jérôme que je savais être rescapé des Camps de la Mort.

L'affaire ne fut pas simple : c'était la première fois qu'il était amené à revisiter sa vie, de plus en présence de jeunes peu enclins à s'investir dans une sphère historique : «*Hésitant, j'objecte des raisons qu'elle réfute aussitôt - "je ne veux ni un historien, ni un orateur, mais un témoin. Les jeunes doivent rencontrer un rescapé, un survivant des Camps de la Mort. Lui seul saura leur raconter". - "elle a su me convaincre"*»¹. En soi le témoignage, en tant que trace du passé, deve-

naît une autre histoire, dans laquelle le vécu, le souvenir et les informations successives s'imbriquaient pour recréer l'Histoire. Ce récit devient alors à la fois une fin en soi, une histoire sans fin, sans imagination ni création mais aussi une distanciation d'après Shoah pour anesthésier l'âme malade de l'Europe coupable de ne pas porter secours aux peuples en danger. C'est ainsi qu'évolue le «*Devoir de Mémoire*». C'était la réouverture des plaies d'un homme qui avait décidé de s'engager dans un combat juste, celui de transmettre aux jeunes des leçons de vie et de dignité : «*Et aujourd'hui, chaque année, je suis face à une centaine de jeunes. Mes idées se brouillent toujours. Ils ont quinze ans. J'avais quinze ans en 1939. Mes amis, mes compagnons de misère avaient quinze ans, vingt ans...certains de mes tortionnaires aussi.*

Je ne peux pas pardonner ; mais devant ces jeunes, je me souviens qu'en 1945, dans une famille allemande qui m'avait hébergée au moment de ma libération, il y avait deux jeunes filles, deux sœurs de leur âge [...] Je suis face à une centaine de jeunes.

Les idées se brouillent : les arrestations, le train, l'arrivée, la vie, la mort... Comment leur dire l'horreur et la douleur ? J'ai la gorge serrée.

Une chaise grince.

«Je réalise soudain le silence oppressant. Je relève doucement la tête et aperçois les regards juvéniles qui me fixent et m'interrogent.

Mais ce sont des enfants !

— *Quel âge a le plus jeune d'entre vous ?*

— *Un garçon se lève : «j'ai 15 ans, Monsieur»*

— *Et le plus âgé ?*

— *J'ai vingt ans, me répond un beau gaillard».*

«J'avais quinze ans en 1939 et vingt ans lorsque je suis arrivé à Auschwitz...»²

Alors Jérôme vient chaque année partager son vécu d'horreur et d'espoir avec mes élèves qui rencontrent un «*véritable*» rescapé des Camps de la Mort. Ses témoignages constituent une source supplétive incontournable, même s'ils ne représentent qu'une infime partie testimoniale de l'événementiel qui touche la déportation. Ils peuvent être utiles à l'historien pour se documenter en regard des documents laissés par les archives dites conventionnelles, celles que nous ont transmises les institutions officielles ou criminelles, mais ils sont indispensables aux jeunes pour se construire. C'est de la bouche de témoins et c'est par les échanges entre générations, que s'édifiera la vérité et que ceux-ci mettront les jeunes en garde face à toutes les récives possibles, toutes les formes de criminalité, de persécutions et de déportations. La connaissance personnelle, individuelle et collective qui découle de ces rencontres aboutit à un récit certes lacunaire, mais anti-conventionnel et il demande à être confronté à d'autres témoignages, regroupés selon des thématiques ; il participera à l'écriture de l'histoire.

Dans ce cas particulier, il n'est pas possible de mettre en œuvre une méthodologie spécifique puisque que les matériaux récoltés ne deviennent pas encore documents ; il s'agit de souvenirs récoltés grâce à des questions posées par des jeunes, dictés par leur curio-

¹ Dialogue Jérôme Scorin.

² Jérôme Scorin. L'itinéraire d'un adolescent juif de 1939 à 1945. Christmann 1994.

³ Correspondant de presse. Le Procès de Cologne édité par les Fils et Filles des Déportés Juifs de France.

⁴ Maurice Szafran. Article de presse juin 1979.

⁵ Le Coq Bugiste. 7 avril 1946.

sité. C'est la chronologie, déterminée par la vie de M. Scorin, à partir de 1979, qui a construit le document et lui a donné sens.

Au printemps de la même année, la Communauté Juive de Nancy décida de partir à Cologne avec quelques élèves pour assister au procès Lischka. L'arrivée devant le Palais de Justice fut mouvementée : nous étions attendus à coups de pierres : « *la Bête n'était pas morte* » et un groupe de jeunes néonazis était prêt à en découdre. Les trois accusés, Lischka, Hagen et Heinrichsohn, étaient assis en face de nous, la tête entre les mains, prostrés et quasiment muets. C'était la première fois que l'Allemagne jugeait ses propres criminels nazis et des incidents ont ponctué l'audience de ce 28 novembre, jour de notre présence au Palais de Justice de Cologne : « *De vifs incidents ont marqué, mercredi 28 novembre à Cologne, le procès de Kurt Lischka, Herbert Hagen et Ernst Heinrichsohn. Un groupe de juifs français, venus assister au procès des criminels, a quitté la salle du tribunal en protestant vigoureusement, tandis que le président leur reprochait de vouloir systématiquement troubler les débats.* »

La cause de cet éclat est assez surprenante. Un certain Anton Söllner, âgé aujourd'hui de soixante-huit ans, et qui fut pendant la guerre surveillant au camp de Drancy, était appelé comme témoin. Il déclara qu'il n'avait pas eu connaissance de la déportation d'enfants juifs à Auschwitz. Ce propos provoqua l'indignation de Me Serge Klarsfeld, qui siège au banc de la partie civile. A la surprise de la cour et de l'intéressé lui-même, l'avocat français révéla que, pour ses activités au camp de Drancy, Söllner avait été condamné à mort par contumace le 3 mai 1954.³ »

Les jeunes étaient stupéfaits et avaient conscience du moment important qu'ils vivaient : il était probable qu'un tribunal allemand venait de juger et condamner, pour

la dernière fois trois anciens criminels nazis, trente cinq ans après l'Holocauste. Il est évident que, au fil des ans et de la construction de l'Allemagne, ces hommes s'imaginaient à tout jamais hors d'atteinte. Le juge Fassbinder était un jeune magistrat : il ne délivrait pas seulement un verdict à l'encontre de trois personnes âgées, mais la condamnation de trois criminels importants ; surtout, il exorcisait un pays tout entier : « *les trois accusés ont contribué à l'extermination des juifs. L'anéantissement était camouflé sous le vocable « camp de travail ». Il aurait suffi de consulter les listes pour comprendre l'absurdité de ce terme. On envoyait des nourrissons « au travail » !* »⁴

Les élèves avaient compris le rôle exercé par ces hommes, ils ont salué le verdict (10 ans de réclusion pour Lischka, 12 pour Hagen et 6 pour Heinrichsohn), mais la distance entre ces jeunes et les criminels de l'histoire n'était pas simple à évaluer et il leur était difficile d'imaginer le processus mis en place par les nazis, malgré la documentation dont ils avaient bénéficié. La vérité n'était tout simplement pas imaginable.

A notre retour de Cologne, nous avons organisé un débat entre Jérôme Scorin, les élèves et le Consul d'Allemagne alors en poste à Nancy. Cet échange fut à la fois inédit et tronqué. Nous ne pouvions oublier les deux hommes en présence : M. Scorin qui, pour la première fois depuis son retour des camps, témoignait dans une sphère peu familière et tenait à conserver son statut de victime et le Consul d'Allemagne, désireux de faire partager aux jeunes Français les traces d'un passé sélectif tourné vers une vision historique des événements. L'émotion fascine les jeunes qui tentent de se faire une opinion des deux hommes : les affects en présence empêchent de tout dire le témoignage est une fin en soi, une mission sacrée, puisque la crédibilité du déporté est sans appel. Peu à peu le statut de victime de

M. Scorin passe à celui de héros. Le rôle du consul est ambivalent : il ne peut pas tout dire dans cette situation particulière, puisque le déporté est en situation de supériorité sur le plan testimonial. Tout ce qu'il dit n'est peut-être pas vrai, mais véridique. Il n'a plus à prouver que tout ce qu'il a raconté est véridique. Le passé historique s'en charge. C'est un matériau empirique. L'enseignant, sur le même plan que le déporté, est investi d'un devoir d'éducation : informer les jeunes pour ne plus voir resurgir «la bête immonde», mener un combat juste. Quant aux jeunes, facilement impressionnables, ils se rangent généralement du côté du rescapé des camps qui force leur admiration.

Nous constatons, au fil de ces rencontres intergénérationnelles, que le mode d'information n'a pas vraiment évolué ; il reste ancré dans le modèle républicain laïc d'après guerre. Or, force nous est de constater que cette république-là est en faillite et que ce mode de pensée humaniste et universel ne peut plus faire foi dans un pays divisé par un communautarisme qui a instauré ses propres systèmes de valeurs, autant de pièces de puzzles qui, non seulement ne peuvent plus se rejoindre, mais s'opposent aux systèmes de pensée actuels.

Le procès de Klaus Barbie à Lyon en 1987 fut une des dernières rencontres mémorables que j'ai pu organiser entre l'Histoire et des jeunes. Prévu depuis trois mois, ce séjour fut réalisé en collaboration avec la télévision pour une émission hebdomadaire réputée. Avant d'assister au procès, nous étions attendus par M. le Maire d'Izieu, village des Alpes qui fut le témoin de la déportation de 44 enfants juifs cachés là par leurs parents. De même, nous avons longuement discuté avec Serge Klarsfeld, qui nous a expliqué comment il a réussi à restituer l'identité à ces enfants, afin que ces jeunes juifs puissent bénéficier de la vérité : «*les Boches vous auraient expliqué sans doute*

que c'était de la graine de terroristes, car leurs parents étaient des terroristes. Traduisez que c'était des patriotes et des résistants ; peut-être des juifs ou des communistes, des maquisards encore et puis des Alsaciens-Lorrains et des étrangers.»⁵

L'assassinat des enfants d'Izieu fut d'ailleurs l'objet d'un téléfilm *le Drame d'Izieu* le 19 mars 2007 et il est intéressant de constater que la volonté de transmettre aux jeunes des leçons de vie et de dignité passe, de façon récurrente par le cinéma.

Le Procès Barbie fut pour les jeunes, et pour le professeur qui n'a pas vécu cette guerre, une véritable rencontre entre un homme, Barbie, qui n'est apparu que deux fois dans le box des accusés et une kyrielle de témoins, à charge pour la plupart, qui venaient nous raconter leur souffrance et essayaient de dire l'indicible. C'était pour nous difficilement supportable, mais l'expérience était tellement riche ; les témoignages avaient pris une forme juridique et civile. Il n'était plus question de procès militaires qui réglait les comptes du nazisme autour de la guerre, mais de la vie des hommes, assassins ou résistants.

En 1990 M. Scorin me parle à nouveau de la jeune fille dont il se souvenait en Allemagne. Elle était la fille d'un couple qui avait dû héberger des Français lors de la libération des camps et plus particulièrement lors de «la marche de la Mort». J'adresse un courrier aux maires de différents villages proches de Buchenwald et en avril 1995, nous rencontrons Luise ; ce fut un moment mémorable et émouvant. Luise Seyfarth est restée mon amie.

«Et aujourd'hui, chaque année, je suis face à une centaine de jeunes. Mes idées se brouillent toujours. Ils ont quinze ans. J'avais quinze ans en 1939. Mes amis, mes compagnons de misère avaient quinze ans, vingt ans...certains de mes tortionnaires aussi.

Je ne peux pas pardonner ; mais devant ces jeunes, je me souviens qu'en avril 1945, dans une famille allemande qui m'avait hébergé au moment de ma libération, il y avait aussi deux jeunes filles, deux sœurs de leur âge.

J'ai pensé à les retrouver et cette idée a mûri au cours des années.

Lorsque j'ai écrit les premières pages de ce livre, je me suis adressé par l'intermédiaire des Mme Lacour, aux bourgmestres des villes que j'avais traversées lors de la Marche de la Mort. Cela peut sembler ridicule, mais j'avais oublié la nom du village de ma libération.

Et un jour je reçois des nouvelles du bourgmestre de Eisenberg et c'est ainsi que le 17 avril 1991 j'écris ma première lettre à Luise Seyfarth.»

Appel du Secrétariat de Rédaction

Invitation from the Editorial Secretariat

Nous invitons toutes les équipes participant à l'édition du Cahier International à contribuer à l'animation d'une nouvelle rubrique dans laquelle des rescapés des camps interviewés s'exprimeront sur leur propre expérience du témoignage audiovisuel. Une telle rubrique pourra s'avérer très utile, aussi bien pour les interviewers eux-mêmes que pour mieux entretenir nos contacts et relations avec les témoins. Les différents chercheurs et équipes sont donc conviés à solliciter des rescapés déjà interviewés afin que ces derniers nous communiquent pour publication leurs commentaires et réflexions visant à enrichir nos méthodes de travail sur les témoignages.

We invite all the groups taking part in the publication of the International Journal to encourage the survivors of the camps whom they have interviewed to send us comments on their experience of giving audiovisual testimony, for publication in a new section of the Journal. Their contributions will be very useful for interviewers, and will also enable us to keep in contact with the witnesses. We therefore urge researchers and groups to ask the survivors they have interviewed to send us their comments and reflections for publication, with a view to improving our methods of working with testimony.

LISTE DES THÈMES PROPOSÉS POUR EXPLORATION PAR LES MEMBRES DU COMITÉ DE RÉDACTION DU CAHIER

(SUIVIS DES NOMS DES PERSONNES LES AYANT SUGGÉRÉS)

THEMES PROPOSES POUR UNE EXPLOITATION SCIENTIFIQUE DU TEMOIGNAGE AUDIOVISUEL

La façon dont l'Allemagne - et peut-être aussi d'autres pays - se situe par rapport à l'histoire (Nathan BEYRAK) ; Le reflet de l'Holocauste dans les médias, dans les arts, dans la société israélienne (Nathan BEYRAK) ; Les témoignages des survivants et la perception de l'insertion du nazisme dans la vie quotidienne (Izidoro BLIKSTEIN) ; Etudes comparatives sur la vie des survivants dans leur pays d'adoption (Izidoro BLIKSTEIN) ; Le discours nazi et l'intertextualité du racisme et de l'antisémitisme d'après les rescapés interviewés (Izidoro BLIKSTEIN) ; Analyse sémiotique et linguistique des témoignages des survivants de la Shoah (Izidoro BLIKSTEIN) ; Les Juifs en Suisse (Cathy GELBIN et Eva LEZZI) ; Les enfants cachés (Cathy GELBIN et Eva LEZZI) ; Les différentes formes de perception des événements chez les rescapés (Cathy GELBIN et Eva LEZZI) ; Etude comparative du rescapé en ex-Allemagne de l'Est et en ex-Allemagne de l'Ouest (Cathy GELBIN et Eva LEZZI) ; Les rescapés qui ont été sauvés par leurs convictions (Manette MARTIN-CHAUFFIER) ; La Shoah au regard de la Bible : influence des conceptions philosophiques de la Tora et du Talmud sur le comportement des Juifs face au nazisme (Michel ROSENFELDT) ; Les personnes âgées dans le ghetto de Theresienstadt d'après les témoignages oraux et écrits (Anita TARSI) ; La signification de la "faim" selon les différentes situations et circonstances : dans les ghettos, les camps, les lieux de caches, les forêts, selon l'âge, le sexe etc. (Anita TARSI) ; Les changements intervenant dans les valeurs sociales et familiales durant la vie dans les ghettos, les camps, les lieux de caches et les forêts (Anita TARSI) ; L'impact des connaissances générales et de la mémoire collective sur les perceptions des rescapés et leurs propres expériences (Anita TARSI) ; Le rôle de l'activité créatrice et artistique sous la domination nazie d'après les rescapés (Anita TARSI) ; Analyse du "non-événementiel" à travers les témoignages audiovisuels (Yannis THANASSEKOS) ; Problèmes et tensions identitaires dans les témoignages audiovisuels (Yannis THANASSEKOS) ; Temps historique et temps du récit à travers le témoignage audiovisuel (Yannis THANASSEKOS) ; Identité politique et identité communautaire chez les rescapés interviewés (Anne VAN LANDSCHOOT) ; Les représentations de la famille et de la fratrie à travers les témoignages audiovisuels des rescapés (Régine WAINTRATER et Josette ZARKA) ; Les femmes et l'univers concentrationnaire : les expérimentations médicales, le travail forcé dans les usines ou complexes industriels SS et les enfants, les naissances etc. (Loretta WALZ) ; La réaction des enfants séparés de leurs parents et cachés dans divers milieux et institutions (Josette ZARKA).

THEMES LIES A LA FORME ET A LA METHODE DU TEMOIGNAGE AUDIOVISUEL

Méthodologie en histoire orale (Nathan BEYRAK); Etudes comparatives sur la méthodologie d'enregistrement des témoignages des survivants (Izidoro BLIKSTEIN); Les temps consacrés aux différentes étapes de la vie du témoin par le témoin lui-même (Manette MARTIN-CHAUFFIER); Méthodologie et contenu des histoires orales (Joan RINGELHEIM); Comparaisons et contrastes avec les autres sortes de projets d'histoire orale (Joan RINGELHEIM); Les interviews audiovisuelles qui se déroulent au domicile du témoin : les règles méthodologiques à respecter et les aspects relationnels intervieweur/interviewé particuliers à ce type d'interviews (Michel ROSENFELDT); La forme du témoignage oral et audiovisuel (Joanne RUDOF); Evaluation critique du matériel, comparaison en profondeur des différentes méthodes d'interview et de leurs paramètres médiatiques (l'écrit, l'audio, la vidéo), leur durée, leur localisation (à la maison, dans un studio, à l'extérieur), le rôle donné à l'interviewer,... (Anita TARSI); Le support audiovisuel : quels matériaux pour l'historien ? (Anne VAN LANDSCHOOT); Le témoin-sujet et son rapport à l'interviewer. L'interviewer-sujet et son rapport au témoin (Anne VAN LANDSCHOOT); Le rapport du témoin à son image (Régine WAINTRATER); Les entretiens post-témoignage (Régine WAINTRATER); Le problème de la limitation de l'entretien. Est-il souhaitable d'établir une limite (limite ou contenant) ? (Régine WAINTRATER); Le langage non verbal et son rapport au texte (Régine WAINTRATER); L'apport de l'image au témoignage (Régine WAINTRATER); Le témoignage audiovisuel : un texte comme les autres ? (Régine WAINTRATER); Analyse transversale des témoignages : comparaison suivant les pays d'origine (Régine WAINTRATER et Josette ZARKA); La place du langage verbal et du langage non-verbal dans le témoignage (Régine WAINTRATER et Josette ZARKA); Comparaison entre les enregistrements vidéo et les enregistrements audio (Régine WAINTRATER et Josette ZARKA); Les effets du témoignage sur le témoin et sur celui qui recueille son témoignage (Régine WAINTRATER et Josette ZARKA).

THEMES LIES AUX PROBLEMES DE CONSERVATION ET DE DIFFUSION DU TEMOIGNAGE

La création d'une base de données mondiale relative à tous les survivants de l'Holocauste qui ont donné leur témoignage sur support audiovisuel : Combien de témoignages nos équipes ont-elles enregistrés ? Combien de témoignages ont-ils été enregistrés par l'équipe de Spielberg ? Combien de témoignages récoltés par une équipe ont-ils été copiés par une autre équipe ? Combien de survivants doivent encore donner leur témoignage ? Combien de survivants n'ont-ils témoigné que sous la forme orale ? Combien de survivants n'ont-ils témoigné que sous la forme écrite (témoignage partiel ou complet) ? Quels sont les éléments essentiels du témoignage ? (Alberta GOTTHARDT STRAGE); L'impact des nouvelles technologies sur l'enregistrement, la conservation, la récupération et l'utilisation des témoignages audiovisuels (Alberta GOTTHARDT STRAGE); La survie des collections (Joan RINGELHEIM); Méthodes de catalogage des interviews des rescapés de l'Holocauste pour leurs usage et traitement futurs (Anita TARSI).

THEMES LIES A L'UTILISATION ET A LA TRANSMISSION DU TEMOIGNAGE

Les témoignages littéraires et artistiques (cinéma, télévision, théâtre, peinture etc.) sur l'univers concentrationnaire (Izidoro BLIKSTEIN) ; L'enjeu du témoignage dans la transmission (Cathy GELBIN et Eva LEZZI) ; L'utilisation des témoignages des survivants de l'Holocauste dans l'enseignement primaire, secondaire et supérieur : Quels sont les sujets utilisés pour enseigner l'Holocauste ? Quelles sont les questions les plus souvent posées par les étudiants ? Quels sont les matériels de base essentiels pour les enseignants ? Quels sont les cours préparatoires destinés aux enseignants qui sont actuellement à leur disposition ? Quelles ont été les réactions des étudiants ? Comment introduire des éléments relatifs aux témoignages en dehors des cours d'histoire, par exemple au cours de musique, d'art, de littérature, de religion, de philosophie, etc. ? Comment déterminer au mieux les effets, l'importance et le succès des diverses utilisations du témoignage ? De quelle manière les événements futurs interféreront-ils sur l'enseignement de l'Holocauste en général et sur la façon de considérer les témoignages audiovisuels en particulier ? (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ; L'intégration des témoignages audiovisuels dans les musées du monde entier : Dans quelle mesure les musées ont-ils introduit les témoignages dans leurs collections permanentes ? A quels problèmes ont-ils été confrontés et comment les ont-ils résolus ? Dans quels pays peut-on trouver les exemples les plus intéressants d'intégration du témoignage dans les musées ? (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ; Les effets des témoignages audiovisuels sur les deuxième et troisième générations (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ; L'usage et l'abus des intérêts personnels relatifs à l'Holocauste dans la mémoire publique et la documentation (Joanne RUDOF) ; L'usage scientifique de l'histoire orale et des témoignages audiovisuels (Joanne RUDOF).

AUTRES

Résumés de témoignages présentant un intérêt significatif (Nathan BEYRAK).

LIST OF THE RESEARCH THEMES PROPOSED BY THE MEMBERS OF THE EDITORIAL BOARD FOR TREATMENT IN THE INTERNATIONAL JOURNAL (WITH NAMES OF PROPOSERS)

RESEARCH THEMES

The way Germany is coping with history, and perhaps also other countries (Nathan BEYRAK) ; The Holocaust as reflected in the media, in the arts, in Israeli society (Nathan BEYRAK) ; The testimonies of survivors and the perception of the insertion of nazism in the daily life (Izidoro BLIKSTEIN) ; Comparative studies on the life of survivors in their host countries (Izidoro BLIKSTEIN) ; The language of the nazis and the *intertextuality* of racism and antisemitism according to the interviewed survivors (Izidoro BLIKSTEIN) ; Semiotic and linguistic analysis of the testimonies of survivors of the Shoah (Izidoro BLIKSTEIN) ; The Jews in Switzerland (Cathy GELBIN and Eva LEZZI) ; The persecuted children (Cathy GELBIN and Eva LEZZI) ; The different forms of the perception of collective events (Cathy GELBIN and Eva LEZZI) ; Survivors in the former German Democratic Republic (G.D.R) and in the Federal Republic of Germany (F.R.G).A comparative study (Cathy GELBIN and Eva LEZZI) ; The survivors saved by their convictions (Manette MARTIN-CHAUFFIER) ; Shoah from the biblical viewpoint : philosophical conceptions' influence of Tora and Talmud on jewish attitude towards nazism (Michel ROSENFELDT) ; Old People in Ghetto Theresienstadt, based on written memories and related oral testimonies (Anita TARSI) ; The meaning of "hunger" in various situations and circumstances (ghettos, camps, hiding places, forests, age, gender etc.) (Anita TARSI) ; The changes in social and family values during life in ghettos, camps, hiding places and forests (Anita TARSI) ; The reflection of general knowledge and collective memory in the survivor's perceptions of his own experiences (Anita TARSI) ; The role of creative and artistic activity under Nazi domination as it is reflected in survivors' testimonies (Anita TARSI) ; Analysis of the "non-factual" in the audio-visual testimonies (Yannis THANASSEKOS) ; Identity problems and tensions in the audio-visual testimonies (Yannis THANASSEKOS) ; Historical time and time of report in the audio-visual testimony (Yannis THANASSEKOS) ; Political identity and common identity of the interviewed survivors (Anne VAN LANDSCHOOT) ; The representations of the family and of the *fratrie* in the audio-visual testimonies of survivors (Régine WAINTRATER and Josette ZARKA) ; Women in concentration camps : medical experiments, hard labour in SS-enterprises, children, births etc. (Loretta WALZ) ; The reaction of children separated from their parents and hidden in several milieus and institutions (Josette ZARKA).

THEMES CONCERNING THE FORM AND METHOD OF THE AUDIOVISUAL TESTIMONY

Oral History Methodology (Nathan BEYRAK) ; Comparative studies on the methodology of recording the testimonies of survivors (Izidoro BLIKSTEIN) ; The time dedicated to the different stages of the life of the survivor (dedicated by himself) (Manette MARTIN-CHAUFFIER) ; Methodology, content of oral histories (Joan RINGELHEIM) ; Comparisons and contrasts to other

kinds of oral history projects (Joan RINGELHEIM) ;Audiovisual interviews at the witness' home : methodological rules which have to be respected and particular relational aspects between interviewer/interviewee (Michel ROSENFELDT) ;The shaping of oral/video Testimonies (Joanne RUDOF) ; Comprehensive evaluation of the material, an in-depth comparison of the different interviewing methods and their many parameters such as media (writing, audio, video), duration, location (home, studio, outdoor), the role of the interviewer,... (Anita TARSI) ;The audio-visual support: materials for the historians (Anne VAN LANDSCHOOT) ;The subject of the testimony and its impact on the interviewer. The interviewer's subject and its impact on the interviewee (Anne VAN LANDSCHOOT) ;The connection between the witness and his picture (Régine WAINTRATER) ; The effects of the testimony on the survivor and on the person who records his testimony (Josette ZARKA and Régine WAINTRATER) ;The conversation after the testimony (Régine WAINTRATER) ;The problem of the limitation of the conversation. Is it desirable to make a limit ? (Régine WAINTRATER) ;The importance of the picture for the testimony (Régine WAINTRATER) ;The non-verbal language and its impact on the text (Régine WAINTRATER) ;The audio-visual testimony : a text like another ? (Régine WAINTRATER) ;Transversal analysis of the testimonies : Comparison according to origin countries (Régine WAINTRATER and Josette ZARKA) ;The importance of verbal and non-verbal language in the testimony (Régine WAINTRATER and Josette ZARKA) ; Comparison between the video recordings and the audio recordings (Régine WAINTRATER and Josette ZARKA).

THEMES CONCERNING THE PROBLEM OF CONSERVATION AND PRESENTATION OF THE TESTIMONIES

The impact of technological innovation on the recording, preservation, retrieval and utilization of the audio-visual testimonies (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ;The creation of a world wide data base to include the total number of survivors of the Holocaust who have already given their audio-visual testimony : A. How many have been recorded by our member groups ? B. How many have been recorded by the Spielberg group ? C. How many of A have been duplicated by B ? D. How many remain to give testimony ? E. How many have given only an aural testimony ? F. How many have given only an incomplete or partial written testimony ? G. What elements are essential and/or desirable for inclusion ? (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ;The survey of collections (Joan RINGELHEIM) ; Methods of cataloging Holocaust survivors interviews for future use and processing (Anita TARSI).

THEMES CONCERNING THE UTILIZATION AND THE TRANSMISSION OF THE TESTIMONIES

Literary and artistic testimonies (cinema, television, theatre, paintings etc.) about concentration camps (Izidoro BLIKSTEIN) ;The using of video testimonies for educational purposes (Cathy GELBIN and Eva LEZZI) ;The utilization of testimonies by Holocaust survivors for educational purposes at primary, secondary and tertiary level : What issues are involved in teaching the Holocaust ? What questions are most often raised by the students ? What background materials are essential for teachers ? What teacher training courses are currently available ? What have been the students' reactions ? How can subject areas in addition to History, i.e. music, art, literature, religion, philosophy, etc., introduce elements of testimonies ? How can one best determine the effect, significance or success of the various utilization's of the testimonies ? How will the events of the future affect the teaching of the Holocaust in general and in particular with regard to the audio-

visual testimonies ? (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ;The integration of audio-visual testimonies in museums throughout the world :To what extent have museums included testimonies in their permanent collections ? What problems have been encountered and how have they been resolved ? Where are the most notable examples located ? (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ;The effect of the audio-visual testimonies on the 2nd and 3rd generations (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ; The use and misuse of personal accounts of the Holocaust in shaping public memory and in the documentaries (Joanne RUDOF) ;The research use of oral history and video testimonies (Joanne RUDOF).

OTHER

To summarise specific testimonies of special interest (Nathan BEYRAK).

TABLE DES MATIÈRES DES NUMÉROS PRÉCÉDENTS

CONTENTS OF ALL JOURNALS

N° 1 JUIN - JUNE 1998

BARON PAUL HALTER, *Bref message du Président de la Fondation Auschwitz / Brief Message from the President of the Auschwitz Foundation* ; GEOFFREY HARTMAN & YANNIS THANASSEKOS, *Pour une étude du témoignage audiovisuel des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis / For a Study of the Audiovisual Testimony of Survivors from the Nazi concentration and extermination Camps* ; NATHAN BEYRAK, *The Contribution of Oral History to Historical Research* ; RÉGINE WAINTRATER, *Militantisme et recherche* ; SYDNEY BOLKOSKY, *Reflections on the «Education» of Child Victims of the Holocaust who survived* ; ALBERTA STRAGE, *The Utilisation of Audio-Visual Testimonies by Holocaust Survivors for Educational Purposes at Primary, Secondary, and Tertiary Levels in England* ; MANETTE MARTIN-CHAUFFIER, *Déportés de Dieu* ; LORETTA WALZ, *Von Kaninchen zu Königinnen. Die medizinischen Versuche an polnischen Frauen in Ravensbrück am Beispiel von drei Polinnen* ; HENRY GREENSPAN, *Making a Story from what is not a Story: Constructing the Tellable in Recounting by Holocaust Survivors* ; MICHEL ROSENFELDT, *Indexation des interviews audiovisuelles* ; ANITA TARSI, *«The urge to draw was greater than the need to document». The Experience of being an Artist in Ghetto Terezin through the Eyes of a Survivor* ; JAMES YOUNG, *Les témoignages audiovisuels de l'Holocauste: Rendre à l'histoire les visages de la mémoire* ; JUDITH HASSAN, *Memory and Remembrance. The Survivor of the Holocaust 50 years after Liberation* ; JOSETTE ZARKA, *Mémoire de l'injustifiable. Le cri du Pourquoi* ; JOANNE WEINER RUDOF, *Shaping Public and Private Memory. Holocaust Testimonies, Interviews and Documentaries* ; IZIDORO BLIKSTEIN, *Sémiotique de l'univers concentrationnaire dans l'oeuvre de Primo Levi* ; ROGER SIMON, *The Contribution of Holocaust Audio-Visual Testimony to Remembrance, Learning and Hope* ; JACQUES WALTER, *Dispositifs télévisuels et identités médiatiques des survivants. «Vie et mort dans les camps nazis»* ; CARLA GIACOMOZZI & GIUSEPPE PALEARI, *«Geschichte und Erinnerung» und «... per non dimenticare». Erfahrungen von zwei Gemeinden Italiens.*

N° 2 DÉCEMBRE - DECEMBER 1998

BARON PAUL HALTER, *Bref message du Président de la Fondation Auschwitz / Brief Message from the President of the Auschwitz Foundation* ; ALEXANDER VON PLATO, *«Victims' Competitions « ? »* ; SYDNEY BOLKOSKY, *The Survivor Search for «Meaning»* ; JOSETTE ZARKA, *Les adolescents dans les camps d'extermination* ; EVA LEZZI, *Verfolgte Kinder: Erlebnisweisen und Erzählstrukturen* ; Henry GREENSPAN, *Survivor Guilt in Narrative Context* ; Commentaires - Commentary : GEOFFREY HARTMAN & YANNIS THANASSEKOS, *Autour de la «Survivors of the Shoah Visual History Foundation» / About the «Survivors of the Shoah Visual History Foundation»* ; Commentaires - Commentary : HUBERT GALLE, *Mais où est donc passé le réalisateur... ?* ; STEPHEN SMITH, *Beyond Testimony: Witness, Visual History and Education* ; NATHAN BEYRAK, *Testimonies of Non-Jewish Witnesses in Poland* ; LORETTA WALZ, *Zwangsarbeit für Siemens in Ravensbrück* ; PAULA J. DRAPER, *The Liberated Remember. Reflections of Canadian Holocaust Survivors.*

N° 3 JUIN - JUNE 1999

Actes de la / Proceedings of : *Troisième Rencontre Internationale sur le témoignage audiovisuel des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis (Bruxelles, 11-13 juin 1998) / Third International Meeting on the audiovisual Testimony of Survivors from Nazi Concentration and Extermination Camps. (Brussels, June 11-13th 1998).*

N° 4 DÉCEMBRE - DECEMBER 1999

BARON PAUL HALTER, *Bref message du Président de la Fondation Auschwitz / Brief Message from the President of the Auschwitz Foundation* ; SIDNEY BOLKOSKY, *Voices, Visions and Silence : Reflections on Listening to Holocaust Survivors* ; JACQUES WALTER, *Les Histoires du Ghetto de Varsovie. Archives historiques, mise en mémoire et dispositifs virtuels* ; STEPHEN D. SMITH, *Visual History : Creating New Forms of Discourse* ; IZIDORO BLIKSTEIN, *Secureni, Bessarabie : un «paradigme» de l'Holocauste ?* ; CATHY GELBIN, *Die NS-»Vergangenheitsbewältigung» in der DDR und ihre Widerspiegelung im narrativen Prozeß* ; JOSETTE ZARKA, *Communications, fantasmes et transmission. Quelques réflexions autour des communications entre des survivants des camps nazis et leurs enfants* ; CARLA GIACOMOZZI & GIUSEPPE PALEARI, *Erinnerungen Revue passieren lassen. Videos über Widerstand, Deportation und Befreiung. Ein Vorschlag zur Annäherung und wider das Vergessen* ; Commentaires - Commentary : JEAN-FRANÇOIS FORGES, *Shoah, un film unique. L'histoire et la mémoire.*

N° 5 SEPTEMBRE - SEPTEMBER 2000

BARON PAUL HALTER, *Bref message du Président de la Fondation Auschwitz / Brief Message from the President of the Auschwitz Foundation* ; YANNIS THANASSEKOS, *Un nouveau projet audiovisuel de la Fondation Auschwitz. Une série d'interviews post-interviews / The Auschwitz Foundation's Latest Audiovisual Project. A Serie of Post-interviews Conversations* ; DAVID WOLGROCH, *Holocaust Testimonies : The Interviewer's Perspective* ; VINCENT LOWY, *Nuit sur la terre : la représentation des chambres à gaz à l'écran* ; ALICEVON PLATO, *Witnesses of the Auschwitz Trial in Frankfurt (West-Germany) in 1963-1965* ; IZIDORO BLIKSTEIN, *Un «modèle» particulier de Secureni (Bessarabie) vers...nulle part* ; MICHEL ROSENFELDT, *Evolution quantitative et qualitative de notre programme audiovisuel. L'indexation de nos interviews audiovisuelles* ; Commentaires - Commentary : CARL FRIEDMAN, *L'évangile selon Steven Spielberg.*

N° 6 MARS - MARCH 2001

BARON PAUL HALTER, *Bref message du Président de la Fondation Auschwitz / Brief Message from the President of the Auschwitz Foundation* ; ERIC PEDON, JACQUES WALTER, *De la découverte de photographies à l'esthétisation du témoignage. Chronique couleur du ghetto de Lodz* ; NATHAN BEYRAK, *Oral Documentation of the Holocaust of Lithuanian Jewry. A project of the U.S. Holocaust Memorial Museum / The Jeff and Toby Herr Collection* ; JEROME BURTIN, *Shoah, Comédie et représentation(s)* ; ALBERTA GOTTHARDT STRAGE, *The Use of Audio-Visual at the Permanent Holocaust Exhibition of the Imperial War Museum in London* ; JOSETTE ZARKA, *Six ans de malheur. De l'enfance à l'adolescence sous les persécutions nazies* ; JOEL VAN CAUTER, *Clair chaos* ; RENZO STROSCIO, *Témoignages des survivants de l'holocauste : L'expérience de la libération* ; Commentaires : *Colloque «Psychanalyse et Génocides» : un exposé de Régine WAINTRATER sur les entretiens post-interviews menés par la Fondation Auschwitz.*

 N° 7 SEPTEMBRE - SEPTEMBER 2001

BARON PAUL HALTER, *Bref message du Président de la Fondation Auschwitz / Brief Message from the President of the Auschwitz Foundation* ; MICHAEL ANDRÉ BERNSTEIN, *The Shoah as a Show-Business / La Shoah version Show-biz* ; IZIDORO BLIKSTEIN, *L'Holocauste bessarabien : le salut des victimes... et la permanence de l'antisémitisme* ; ISABELLE GAVILLET, *Les témoignages des déportés homosexuels* ; HENRY GREENSPAN, *On Testimony, Legacy, and the Problem of Helplessness in History* ; VICENT LOWY, *Les têtes parlantes : Analyse croisée de la pratique de l'interview dans les films de Marcel Ophuls et de Claude Lanzmann* ; RENZO STROSCIO, *Témoignages des survivants de l'Holocauste. Une réflexion méthodologique.*

 N° 8 JUIN - JUNE 2002

BARON PAUL HALTER, *Bref message du Président de la Fondation Auschwitz / Brief Message from the President of the Auschwitz Foundation* ; VINCENT LOWY, *Les premières images de fiction de la déportation : «None shall escape» (1944) d'André De Toth* ; GIDEON M. GREIF, *Unique Testimonies : The Worldwide Project of «Sonderkommando» testimonies* ; SABINE MEUNIER, *L'utilisation des sources orales et audiovisuelles dans la recherche historique* ; SIDNEY BOLKOSKI, *«Rosenkes mit Madlen» and God's Emissaries* ; REGINE WAINTRATER, *Premier aperçu des entretiens post-témoignage* ; CARLA GIACOMOZZI, GIUSEPPE PALEARI, *Zeugnisse aus den NS-Lagern : 10 Fernsehsendungen und 1 website...um nicht zu vergessen* ; FREDERIC GONSETH, ARCHIMOB : *Association pour la collecte et l'archivage audiovisuel de témoignages sur la période de la Deuxième Guerre mondiale en Suisse* ; ISABELLE GAVILLET, *Manquer un «événement» : «Paragraphe 175»* ; IZIDORO BLIKSTEIN, *Linguistique, : indo-européen et... racisme* ; COMMENTAIRES / COMMENTARY : *International Conference : «The Contribution of Oral Testimony to Holocaust and Genocide Studies».* Yale - October 6th and 7th 2002.

 N° 9 JUIN - JUNE 2003

BARON PAUL HALTER, *Bref message du Président de la Fondation Auschwitz / Brief Message from the President of the Auschwitz Foundation* ; FABIENNE REGARD *Passage de la troisième à la quatrième génération d'historiens oralistes à partir de deux exemples concrets de recherches utilisant cette méthodologie spécifique : Les réfugiés Juifs en Suisse pendant la Deuxième Guerre mondiale vus par le prisme de leur(s) mémoire(s) (1986-1995) et Archimob (1997-2005)* ; ZOE WAXMAN, *Piecing Together Lives : Reappraising the Literary Testimony of witnesses* ; SEBASTIEN FEVRY, *Le traumatisme historique au cinéma. Entre constat et performance* ; VINCENT LOWY, *Dialectique de la propagande nazie : Analyse d'une séquence du film allemand «Schicksalwende» (1939)* ; WALTER MERAZZI, *Il progetto «Voci, volti, memoria dei deportati italiani nella Germania nazista» / Présentation du projet «Voix, visages, mémoires des déportés italiens en Allemagne nazie»* ; JEROME BURTIN, *Judéocide et Télévision française. Etude des logiques de programmation (1945-2000)* ; Dr. GIDEON GREIF and ANDREAS KILIAN, *Significance, responsibility, challenge : Interviewing the Sonderkommando survivors* ; YANNIS THANASSEKOS et SARAH TIMPERMAN, *Le Statut du témoignage dans les recherches historiques sur les camps de concentration et d'extermination nazis* ; FREDERIC GONSETH, *«Mission en enfer»* ; CLAUDE LACOUR, *Représentation du génocide juif à travers deux bandes dessinées Maus et Auschwitz*

N° 10 JUIN - JUNE 2004

BARON PAUL HALTER, *Bref message du Président de la Fondation Auschwitz / Brief Message from the President of the Auschwitz Foundation* ; Jacques WALTER, *Témoignages, cadres, frontières* ; Sidney BOLKOSKY, «*And in the Distance You Hear Music, A Band Playing*». *Reflections on Chaos and Order in Literature and Testimony* ; Vincent LOWY, *Les drôles de films de la drôle de guerre. Retour sur les films de propagande anti-allemande produits par la France en 1940* ; Dr. Gideon M. GREIF, *Live Holocaust Testimonies - An Irreplaceable Contribution to the Teaching of the Holocaust (The Approaching End of an Era)* ; Sébastien FEVRY, *Trois comédies de la Shoah : La vie est belle, Train de vie, Jakob le menteur* ; Éva KOVACS, Júlia VAJDA, *Abused Past - Force Future : The Story of Roza and Matild* ; Lydie DAGUERRE, *La perception du Génocide des Juifs dans la presse quotidienne régionale française entre 1944 et 1948 : Le Républicain Lorrain, Les Dernières Nouvelles d'Alsace, Libération Champagne* ; Selma LEYDESDORFF, *The State within the State : an artisan remembers his identity in Mauthausen* ; Adolphe NYSENHOLC, *La représentation d'Auschwitz* ; Valter MERAZZI, «*Raconter un peu n'était pas possible ; tout raconter, on ne nous aurait pas crus. Alors, j'ai évité de raconter, j'ai été prisonnier et puis bon..., disais-je toujours...*» / «*Raccontare poco non era possibile, raccontare tutto non si era creduti, allora ho evitato di raccontare, sono stato prigioniero e bon, dicevo....*» ; Fabienne REGARD, *La politique suisse à l'égard des réfugiés juifs entre 1942 et 1945. Analyse de trois films : La Dernière chance (1945) ; La barque est pleine (1980) ; Mémoires de frontières (2002)* ; Claude LACOUR, *Vers une autre représentation de la déportation. Analyse du film Ligne de Vie* ; Carla GIACOMOZZI, Giuseppe PALEARI, *Archives Audiovisuelles de la Mémoire : Fonds au service de la recherche et de la connaissance / L'Archivio Audiovisivo della Memoria : Fondi al servizio della ricerca e della conoscenza.*

N° 11 JUIN - JUNE 2005

Baron Paul HALTER, *Bref message du Président de la Fondation Auschwitz / Brief Message from the President of the Auschwitz foundation*, Amelia KLEIN, *Holocaust video-testimony and the Third Generation : Report on Research methods*, Jonathan HAUDOT, *Bande dessinée et assassinat dans la chambre à gaz*, Hélène WALLENBORN, *Le récit de vie : entre témoignage individuel et mémoire collective*, Michael CAMBIER, *La mémoire cinématographique malgré la guerre. Une rupture épistémologique ?*, Claude LACOUR, *La transmission de la mémoire du génocide juif aux jeunes générations, ses limites et ses dangers*, Isabelle GAVILLET, «*C'est comme cela que je suis devenu Pierre Seel*», Nathan BEYRAK, *There are different Shades of Evil.*

N° 12 JUIN - JUNE 2006

BARON PAUL HALTER, *Bref message du Président de la Fondation Auschwitz / Brief Message from the President of the Auschwitz Foundation* ; Jacques WALTER, *Un cinéaste voyageur : entretien avec Emmanuel Finkiel* ; Pamela MAC CLEAN, «*You leaving me alone ?*» *'The persistence of ethics during the Holocaust'* ; Claude LACOUR, *BENT ou une mémoire oubliée* ; Jonathan HAUDOT, *L'Histoire des 3 Adolf : manga académique sur la Shoah pour la presse française ?* ; Helga AMESBERGER, Gerhard BOTZ et Brigitte HALBMAYR, *Le Camp de Concentration de Mauthausen dans le souvenir de 800 survivant (e)s* ; Nathan BEYRAK, *An Assignment for a Sergeant and Two Gendarmes* ; Selma LEYDESDORFF, *The Strength to Survive : an Anthropology of Survival* ; Gideon M. GREIF, *The big project of the Holocaust - translating testimonies at Yad vashem Archives, Jerusalem* ; Ellis JONKER, *No Other Destiny. Turning the Holocaust Experience inot a Central Theme in Life and Work.*